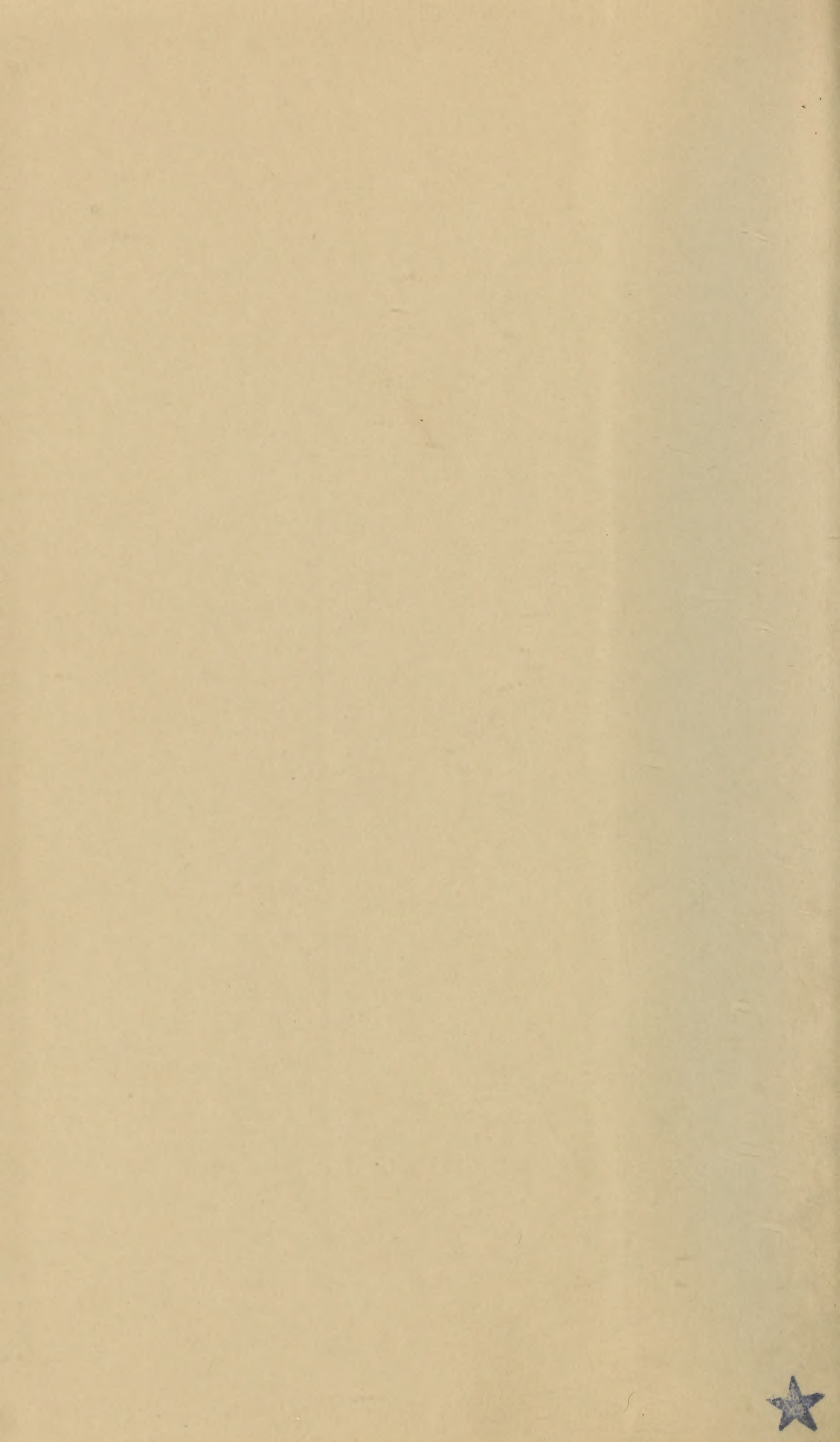

U d'/of OTTAWA
39003002337615



LA CRITIQUE
DE
L'ÉCOLE DES FEMMES



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/molire1622167303moli

MOLIÈRE

1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

LA

CRITIQUE
de
L'Ecole des Femmes

COMÉDIE EN UN ACTE

EN PROSE

1663



PARIS

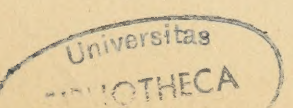
LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie

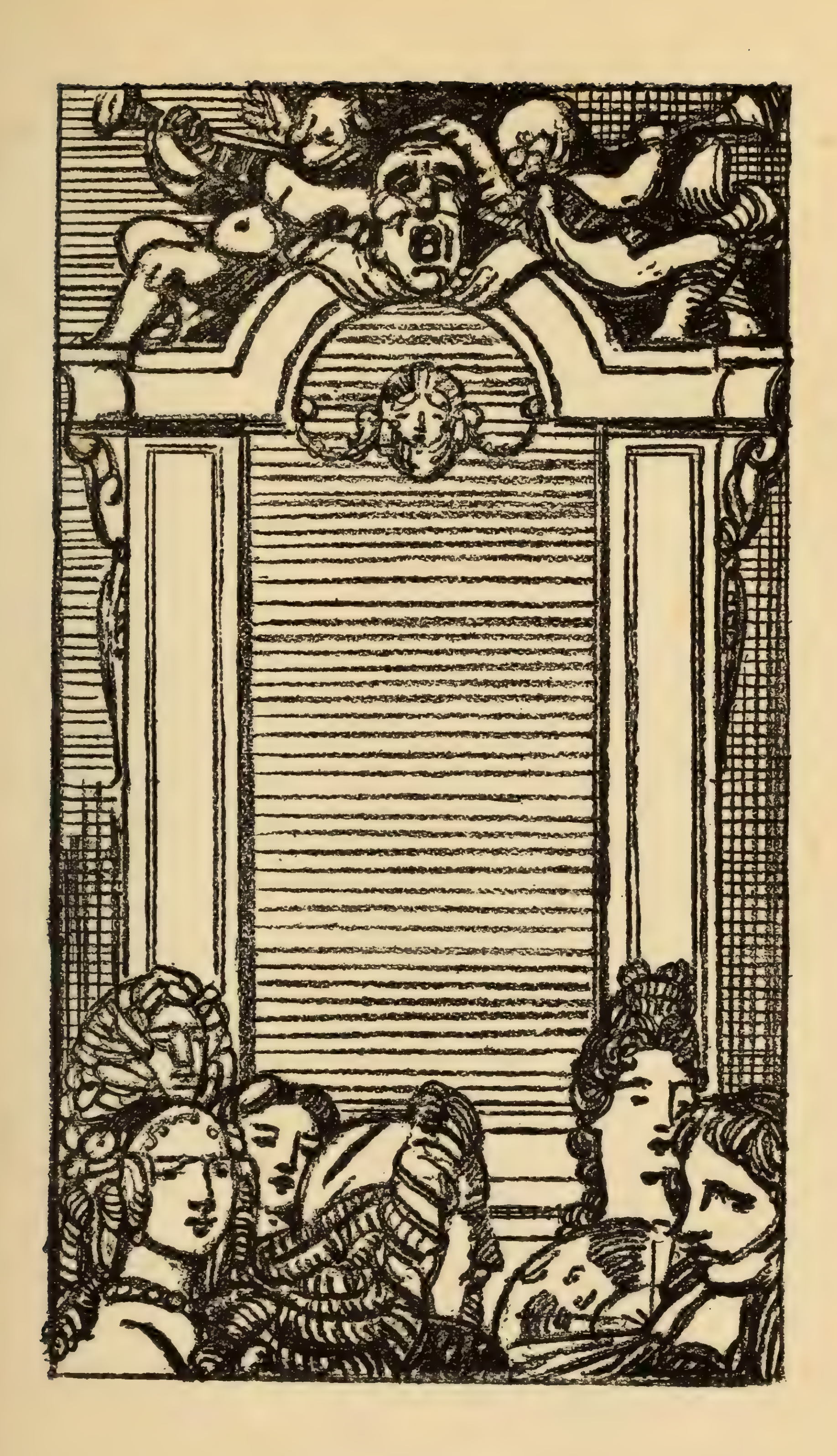
99, BOULEVARD RASPAIL, 99

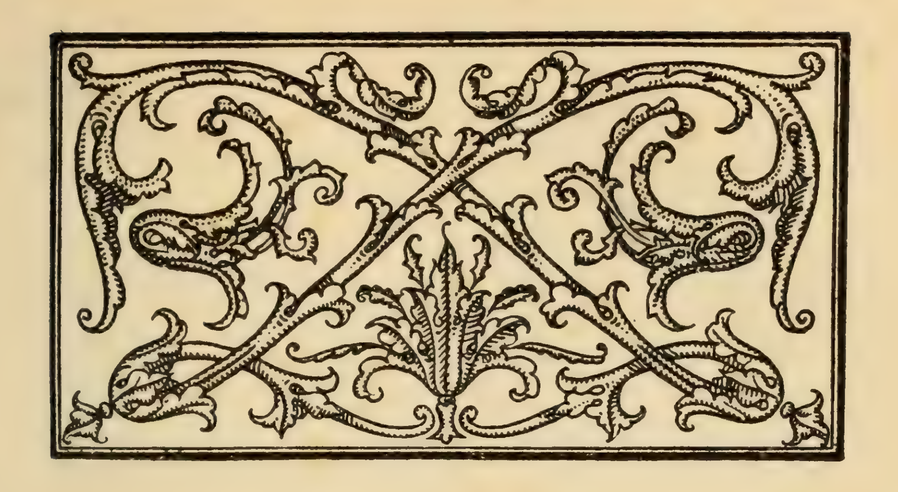
—

1922



PQ
1821
1922
v. 3





NOTICE

Molière voulut répondre aux propos malveillants dont l'Ecole des Femmes *donnait prétexte à l'assaillir. La* Préface *qu'il écrivit pour cette pièce témoigne que pareille intention lui était venue « après les deux ou trois premières représentations... »* La Critique de l'École des Femmes *ne fut jouée cependant que cinq mois après, le 1er juin 1663. Armande Béjart, que Molière avait épousée le 20 février 1662, créait pour la première fois un rôle, celui d'Elise; et Mademoiselle du Parc jouait Climène.* La Critique *accompagna toutes les représentations de* l'Ecole des Femmes *jusqu'en octobre 1664. Elle fut jouée un certain nombre de fois entre 1679 et 1691, puis disparut de la scène, et ne fut reprise qu'en 1835. On l'a donnée depuis assez rarement.*



Dans un salon, deux cousines, femmes de sens, l'une plus posée, Uranie, l'autre qui sait persifler à merveille, Elise, reçoivent diverses visites. Il y a bien un homme de goût comme elles, Dorante; mais voici trois grotesques, un

marquis d'une fatuité consommée, la précieuse et prude Climène, dont la pudeur de parade ne demande qu'à s'alarmer, enfin un pédant, homme de lettres, Lysidas, dont les jugements sont venimeux, arrêtés et solennels. Les hostilités s'engagent. Les attaques sont vivement poussées. Molière fait adroitement éclater le parti pris de dénigrement ou d'envie qui caractérise ses adversaires, leurs faux airs scandalisés, l'invraisemblable puérilité ou la déraison de leurs critiques. Par les attitudes et les paroles qu'il leur prête, il les ridiculise. Les personnages qui parlent en sa faveur leur donnent des leçons où sonne très haut le langage du bon sens. La Reine Mère, la pieuse Anne d'Autriche, avait bien voulu accepter la dédicace de la Critique : et Molière, fort d'un tel appui, de s'en prendre aux « grimaces affectées » où il n'y a point de place pour l'honnêteté, de reprocher aux chercheurs d'équivoque « l'ordure » qu'ils font en voulant « entendre quelque autre chose » sous les mots. Il trouve un trait pour redresser au passage chacun de ses ennemis : extravagants qui se plaisent aux turlupinades, comédiens des troupes rivales, auteurs de tragédie qui ont aisé de « se guinder sur de grands sentiments », poètes qui condamnent « toujours les pièces où tout le monde court », « possesseurs » d'Aristote et d'Horace, donneurs de règles qui n'ont à la bouche que protase, épitase et péripétie.

Il proclame que la règle des règles, c'est de plaire, et assure dédaigneusement, avec la force tranquille du succès, qu'il « ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde ». Il ne néglige pas de présenter, pour expliquer la conduite d'Arnolphe et les naïvetés d'Agnès, des observations pénétrantes. Et posant le principe essentiel de son art, il établit fortement et met en lumière ce critère de vie et de vérité d'où les grandes œuvres tirent leur durée : « Lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que

ces portraits ressemblent; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle... Dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses de bon sens et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens. » Remarques dignes de celui qui demeure le maître de la Comédie à travers les âges, de celui que Boileau nommait « le Contemplateur ».



De Visé répondit à la Critique, *en écrivant une pièce en prose que l'on ne joua point, et qui parut en librairie au mois d'août 1663. Elle avait pour titre* Zélinde, comédie, ou la véritable critique de l'École des femmes, et la critique de la Critique. *« Ce dialogue ennuyeux..., dit M. Despois* (Œuvres de Molière, *III, page 129) fait déjà songer au jugement bref, mais juste, que portera plus tard La Bruyère sur l'œuvre principale du même de Visé : « Le H*** G*** [c'est à dire l'Hermès, le* Mercure galant] *est immédiatement au dessous de rien. » De Visé attaque Molière, qu'il nomme par anagramme* Elomire, *avec une passion vive, mais insinuante et calculée. Il prodigue les compliments à ceux dont il espère la faveur. Il ne se contente pas de blâmer; il descend aux allégations fausses; il assure que le* sexe *n'est pas moins outragé que la religion; il cherche à provoquer ou à entretenir les rancunes; il rappelle notamment un acte de violence que le duc de la Feuillade aurait commis un jour sur la personne de Molière, lui frottant le visage contre les boutons tranchants de son habit, et répétant, tel le marquis de* la Critique, *le seul argument qu'il eût trouvé à opposer aux partisans du poète : « Tarte à la crème, Molière, tarte à la crème! » — « Je crois,*

dit dans Zélinde *Oriane en parlant d'Élomire,... [que cette aventure] lui fera dorénavant bien mal au cœur, et qu'il n'en entendra jamais parler, ni ne mettra sa perruque, sans se ressouvenir qu'il ne fait pas bon jouer les princes, et qu'ils ne sont pas si insensibles que les marquis turlupins. » On trouve ainsi dans tout l'ouvrage, l'accent de la haine et le ton du pamphlet.*



Vers la fin d'octobre, les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne donnèrent une pièce du jeune poète Edme Boursault, intitulée le Portrait du peintre ou la Contre-critique de l'École des Femmes. *Les attaques déjà faites par de Visé y sont reproduites en vers. « Le Peintre » est le nom par lequel Molière s'y trouve désigné. Ironie maladroite, raillerie imprudente : en choisissant un tel titre, l'auteur se prenait à son propre piège, et rendait involontairement à l'ennemi détesté un hommage qui passe bien des éloges. Au reste Boursault, s'il ne manqua point de talent, n'eut-il pas assez peu de clairvoyance et de goût pour s'attaquer aux plus grands esprits de son temps dans l'art où il prétendait briller, et pour se classer aussi parmi les adversaires du vieux Corneille et du jeune Racine?*

Molière alla voir jouer le Portrait du Peintre *à l'Hôtel de Bourgogne, comme nous l'apprend ce passage des* Amours de Cabotin, *pièce qu'on joua quelques mois plus tard, et qu'avait écrite un nommé Chevalier, acteur du Marais, et partisan de Molière (1) :*

Tu sauras que lui-même en cette conjoncture
Etoit présent alors que l'on fit sa peinture,

(1) Acte I, scène 2. Cité par Despois, *Œuvres de Molière* III, page 131.

De sorte que ce fut un charme sans égal
De voir et la copie et son original...
Ayant de notre peintre attaqué la vertu,
Quelqu'un lui demanda : « Molière, qu'en dis-tu? »
Lui, répondit d'abord de son ton agréable :
« Admirable, morbleu! du dernier admirable;
« Et je me trouve là tellement bien tiré,
« Qu'avant qu'il soit huit jours, certes, j'y répondrai. »

***

La réponse de Molière fut l'Impromptu de Versailles.

A. R.





LES PERSONNAGES

LE MARQUIS.
DORANTE, ou le Chevalier.
LYSIDAS, poète.
GALOPIN, laquais.
URANIE.
ÉLISE.
CLIMÈNE.

La scène est à Paris, dans la maison d'Uranie.





SCÈNE PREMIÈRE

URANIE, ÉLISE

URANIE. Quoi! cousine, personne ne t'est venu rendre visite?
ELISE. Personne du monde.
URANIE. Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.
ÉLISE. Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume; et votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéants de la cour.
URANIE. L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.
ÉLISE. Et moi, je l'ai trouvée fort courte.
URANIE. C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.
ÉLISE. Ah! très humble servante au bel esprit; vous savez que ce n'est pas là que je vise.
URANIE. Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.
ÉLISE. Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie; et la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer

parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.
URANIE. La délicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triés.
ÉLISE. Et la complaisance est trop générale, de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.
URANIE. Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagants.
ÉLISE. Ma foi, les extravagants ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens là ne sont plus plaisants dès la seconde visite. Mais, à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles?
URANIE. Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour.
ÉLISE. Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer aux conversations du Louvre de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des Halles et de la place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans, et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : « Madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil », à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? Et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?
URANIE. On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle; et la plupart de ceux qui affectent ce langage savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.
ÉLISE. Tant pis encore, de prendre peine à dire des sottises, et d'être mauvais plaisants de dessein formé.

Je les en tiens moins excusables; et si j'en étais juge, je sais bien à quoi je condamnerais tous ces messieurs les Turlupins.
URANIE. Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.
ÉLISE. Peut-être l'a-t-il oublié, et que...



SCÈNE II

GALOPIN, URANIE, ÉLISE

GALOPIN. Voilà Climène, Madame, qui vient ici pour vous voir.
URANIE. Eh! mon Dieu! quelle visite!
ÉLISE. Vous vous plaigniez d'être seule : aussi le ciel vous en punit.
URANIE. Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.
GALOPIN. On a déjà dit que vous y étiez.
URANIE. Et qui est le sot qui l'a dit?
GALOPIN. Moi, Madame.
URANIE. Diantre soit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.
GALOPIN. Je vais lui dire, Madame, que vous voulez être sortie.
URANIE. Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite.
GALOPIN. Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE. Ah! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est!
ÉLISE. Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son naturel : j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion, et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.
URANIE. L'épithète est un peu forte.
ÉLISE. Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus, si on lui faisait justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification?
URANIE. Elle se défend bien de ce nom, pourtant.
ÉLISE. Il est vrai, elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin, elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paraître grands.
URANIE. Doucement donc! Si elle venait à entendre...
ÉLISE. Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne et les choses que le public a vues de lui. Vous connaissez l'homme, et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avait invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avait fait fête de lui, et qui le regardaient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devait pas être faite comme les autres. Ils pensaient tous qu'il était là pour défrayer

la compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortait de sa bouche devait être extraordinaire; qu'il devait faire des *impromptus* sur tout ce qu'on disait, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence, et la dame fut aussi mal satisfaite de lui que je le fus d'elle.

URANIE. Tais-toi, je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ÉLISE. Encore un mot. Je voudrais bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce serait, d'une Précieuse et d'un Turlupin!

URANIE. Veux-tu te taire! La voici.



SCÈNE III

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN

URANIE. Vraiment, c'est bien tard que...

CLIMÈNE. Eh! de grâce, ma chère, faites-moi vite donner un siège.

URANIE, *à Galopin*. Un fauteuil, promptement.

CLIMÈNE. Ah! mon Dieu!

URANIE. Qu'est-ce donc?

CLIMÈNE. Je n'en puis plus.

URANIE. Qu'avez-vous?

CLIMÈNE. Le cœur me manque.

URANIE. Sont-ce vapeurs qui vous ont prise?

CLIMÈNE. Non.

URANIE. Voulez-vous qu'on vous délace?

CLIMÈNE. Mon Dieu, non. Ah!

URANIE. Quel est donc votre mal? et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMÈNE. Il y a plus de trois heures, et je l'ai rapporté du Palais Royal.

URANIE. Comment?

CLIMÈNE. Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de *l'Ecole des Femmes*. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ÉLISE. Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe.

URANIE. Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

CLIMÈNE. Quoi! vous l'avez vue?

URANIE. Oui, et écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMÈNE. Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère?

URANIE. Je ne suis pas si délicate, Dieu merci; et je trouve, pour moi, que cette comédie serait plutôt capable de guérir les gens que de les rendre malades.

CLIMÈNE. Ah! mon Dieu, que dites-vous là? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison? Et, dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. Les « enfants par l'oreille » m'ont paru d'un goût détestable; la « tarte à la crème » m'a affadi le cœur, et j'ai pensé vomir au « potage ».

ÉLISE. Mon Dieu! que tout cela est dit élégamment!

J'aurais cru que cette pièce était bonne; mais Madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable qu'il faut être de son sentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE. Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance; et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMÈNE. Ah! vous me faites pitié de parler ainsi; et je ne saurais vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme, et salit à tous moments l'imagination?

ÉLISE. Les jolies façons de parler que voilà! Que vous êtes, Madame, une rude joueuse en critique! et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie!

CLIMÈNE. Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement; et, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE. Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMÈNE. Hélas! tout; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la saurait voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.

URANIE. Il faut donc que, pour les ordures, vous ayez des lumières que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMÈNE. C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément : car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ÉLISE. Ah!

CLIMÈNE. Hay, hay, hay.

URANIE. Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMENE. Hélas! est-il nécessaire de vous les marquer?

URANIE. Oui. Je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

CLIMÈNE. En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris?

URANIE. Eh bien! que trouvez-vous là de sale?

CLIMÈNE. Ah!

URANIE. De grâce?...

CLIMENE. Fi!

URANIE. Mais encore?

CLIMENE. Je n'ai rien à vous dire.

URANIE. Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMENE. Tant pis pour vous.

URANIE. Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMÈNE. L'honnêteté d'une femme...

URANIE. L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre, et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse et leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; et, pour tomber dans l'exemple, il y avait l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-

à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête et leurs cachements de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'aurait pas dites sans cela ; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étaient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMÈNE. Enfin il faut être aveugle dans cette pièce, et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE. Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMÈNE. Ah! je soutiens, encore un coup, que les saletés y crèvent les yeux.

URANIE. Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMÈNE. Quoi! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons?

URANIE. Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête; et si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMÈNE. Ah! ruban tant qu'il vous plaira; mais ce *le,* où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées; ce *le* scandalise furieusement, et, quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le.*

ELISE. Il est vrai, ma cousine; je suis pour Madame contre ce *le.* Ce *le* est insolent au dernier point. Et vous avez tort de défendre ce *le.*

CLIMÈNE. Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ÉLISE. Comment dites-vous ce mot-là, Madame?

CLIMÈNE. Obscénité, Madame.

ÉLISE. Ah! mon Dieu! obscénité. Je ne sais ce que ce mot veut dire, mais je le trouve le plus joli du monde.

CLIMÈNE. Enfin vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE. Eh! mon Dieu! c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ÉLISE. Ah! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre suspecte à Madame! Voyez un peu où j'en serais, si elle allait croire ce que vous dites. Serais-je si malheureuse, Madame, que vous eussiez de moi cette pensée?

CLIMÈNE. Non, non. Je ne m'arrête pas à ses paroles, et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

ÉLISE. Ah! que vous avez bien raison, Madame, et que vous me rendrez justice quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde; que j'entre dans tous vos sentiments, et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche!

CLIMÈNE. Hélas! je parle sans affectation.

ÉLISE. On le voit bien, Madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action et votre ajustement ont je ne sais quel air de qualité qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles, et je suis si remplie de vous, que je tâche d'être votre singe et de vous contrefaire en tout.

CLIMÈNE. Vous vous moquez de moi, Madame.

ÉLISE. Pardonnez-moi, Madame. Qui voudrait se moquer de vous?

CLIMÈNE. Je ne suis pas un bon modèle, Madame.

ÉLISE. Oh! que si, Madame.

CLIMÈNE. Vous me flattez, Madame.
ÉLISE. Point du tout, Madame.
CLIMÈNE. Épargnez-moi, s'il vous plaît, Madame.
ÉLISE. Je vous épargne aussi, Madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, Madame.
CLIMÈNE. Ah! mon Dieu! brisons-là, de grâce. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable. *(A Uranie.)* Enfin nous voilà deux contre vous, et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles...



SCÈNE IV

LE MARQUIS, CLIMÈNE, GALOPIN, URANIE, ÉLISE

GALOPIN, *à la porte de la chambre.* Arrêtez, s'il vous plaît, Monsieur.
LE MARQUIS. Tu ne me connais pas, sans doute?
GALOPIN. Si fait, je vous connais ; mais vous n'entrerez pas.
LE MARQUIS. Ah! que de bruit, petit laquais!
GALOPIN. Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.
LE MARQUIS. Je veux voir ta maîtresse.
GALOPIN. Elle n'y est pas, vous dis-je.
LE MARQUIS. La voilà dans la chambre.
GALOPIN. Il est vrai, la voilà; mais elle n'y est pas.
URANIE. Qu'est-ce donc qu'il y a là?
LE MARQUIS. C'est votre laquais, Madame, qui fait le sot.

GALOPIN. Je lui dis que vous n'y êtes pas, Madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.
URANIE. Et pourquoi dire à Monsieur que je n'y suis pas ?
GALOPIN. Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez.
URANIE. Voyez cet insolent ! Je vous prie, Monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit : c'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.
LE MARQUIS. Je l'ai bien vu, Madame ; et, sans votre respect, je lui aurais appris à connaître les gens de qualité.
ÉLISE. Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.
URANIE, *à Galopin.* Un siège donc, impertinent !
GALOPIN. N'en voilà-t-il pas un ?
URANIE. Approche-le.

(Galopin pousse le siège rudement, et sort.)

LE MARQUIS. Votre petit laquais, Madame, a du mépris pour ma personne.
ÉLISE. Il aurait tort, sans doute.
LE MARQUIS. C'est peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaise mine : *(Il rit.)* Hay ! hay ! hay ! hay !
ÉLISE. L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.
LE MARQUIS. Sur quoi en étiez-vous, Mesdames, lorsque je vous ai interrompues ?
URANIE. Sur la comédie de *l'École des Femmes.*
LE MARQUIS. Je ne fais que d'en sortir.
CLIMÈNE. Eh bien, Monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît ?
LE MARQUIS. Tout à fait impertinente.
CLIMÈNE. Ah ! que j'en suis ravie !
LE MARQUIS. C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable ! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on

ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grâce.
ELISE. Il est vrai que cela crie vengeance contre *l'École des Femmes,* et que vous la condamnez avec justice.
LE MARQUIS. Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.
URANIE. Ah! voici Dorante que nous attendions.



SCÈNE V

DORANTE, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, LE MARQUIS

DORANTE. Ne bougez, de grâce, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui depuis quatre jours fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris; et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus. Car enfin j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.
URANIE. Voilà Monsieur le Marquis qui en dit force mal.
LE MARQUIS. Il est vrai, je la trouve détestable, morbleu! détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.
DORANTE. Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.
LE MARQUIS. Quoi? Chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce?
DORANTE. Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS. Parbleu, je la garantis détestable.
DORANTE. La caution n'est pas bourgeoise. Mais, Marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis?
LE MARQUIS. Pourquoi elle est détestable?
DORANTE. Oui.
LE MARQUIS. Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.
DORANTE. Après cela, il n'y a plus rien à dire; voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.
LE MARQUIS. Que sais-je, moi? Je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me sauve! et Dorilas, contre qui j'étais, a été de mon avis.
DORANTE. L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé.
LE MARQUIS. Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.
DORANTE. Tu es donc, Marquis, de ces messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seraient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde, et tout ce qui égayait les autres ridait son front. A tous les éclats de risée, il haussait les épaules, et regardait le parterre en pitié; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disait tout haut : *Ris donc! parterre, ris donc!* Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami; il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvait pas mieux

jouer qu'il fit. Apprends, Marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie, que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de quinze sols ne fait rien du tout au bon goût ; que, debout ou assis, on peut donner un mauvais jugement; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierais assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS. Te voilà donc, Chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hay! hay! hay! hay! hay! hay!

DORANTE. Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurais souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours et parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connaître; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier et de les mettre hors de place. Eh! morbleu! Messieurs, taisez-vous, quand Dieu ne vous a pas donné la connaissance d'une chose : n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS. Parbleu! Chevalier, tu le prends là...
DORANTE. Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de messieurs qui déshonorent les gens de Cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible, et je les dauberai tant, en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.
LE MARQUIS. Dis-moi un peu, Chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit?
DORANTE. Oui, sans doute, et beaucoup.
URANIE. C'est une chose qu'on ne peut pas nier.
LE MARQUIS. Demandez-lui ce qui lui semble de *l'École des Femmes:* vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.
DORANTE. Eh! mon Dieu, il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière, et même qui seraient bien fâchés d'être de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider.
URANIE. Il est vrai, notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit, et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.
LE MARQUIS. Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie partout pour épouvantable, et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?
DORANTE. Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris, et qu'il y a des personnes qui se ren-

dent ridicules pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune, et l'habileté de son scrupule découvre des saletés où jamais personne n'en avait vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve.

URANIE. Vous êtes bien fou, Chevalier.

LE MARQUIS. Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta comédie en faisant la satire de ceux qui la condamnent.

DORANTE. Non pas; mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...

ÉLISE. Tout beau, Monsieur le Chevalier : il pourrait y en avoir d'autres qu'elle qui seraient dans les mêmes sentiments.

DORANTE. Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins; et que, lorsque vous avez vu cette représentation...

ÉLISE. Il est vrai ; mais j'ai changé d'avis. *(Montrant Climène.)* Et Madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes, qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE, *à Climène.* Ah! Madame, je vous demande pardon; et si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMÈNE. Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison : car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout à fait indéfendable, et je ne conçois pas...

URANIE. Ah! voici l'auteur, monsieur Lysidas : il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siège vous-même, et vous mettez là.



SCENE VI

LYSIDAS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS

LYSIDAS. Madame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise dont je vous avais parlé; et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyais.
ÉLISE. C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.
URANIE. Asseyez-vous donc, Monsieur Lysidas; nous lirons votre pièce après souper.
LYSIDAS. Tous ceux qui étaient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.
URANIE. Je le crois. Mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.
LYSIDAS. Je pense, Madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là?
URANIE. Nous verrons. Poursuivons, de grâce, notre discours.
LYSIDAS. Je vous donne avis, Madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

URANIE. Voilà qui est bien. Enfin j'avais besoin de vous, lorsque vous êtes venu; et tout le monde était ici contre moi.

ÉLISE, *à Uranie, montrant Dorante.* Il s'est mis d'abord de votre côté; mais, maintenant *(montrant Climène)* qu'il sait que Madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMÈNE. Non, non. Je ne voudrais pas qu'il fît mal sa cour auprès de madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE. Avec cette permission, Madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE. Mais auparavant sachons un peu les sentiments de monsieur Lysidas.

LYSIDAS. Sur quoi, Madame?

URANIE. Sur le sujet de *l'École des Femmes.*

LYSIDAS. Ha! Ha!

DORANTE. Que vous en semble?

LYSIDAS. Je n'ai rien à dire là-dessus; et vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE. Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie?

LYSIDAS. Moi, Monsieur?

URANIE. De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS. Je la trouve fort belle.

DORANTE. Assurément?

LYSIDAS. Assurément. Pourquoi non? N'est-elle pas, en effet, la plus belle du monde?

DORANTE. Hom! hom! vous êtes un méchant diable, Monsieur Lysidas; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS. Pardonnez-moi.

DORANTE. Mon Dieu, je vous connais. Ne dissimulons point.
LYSIDAS. Moi, Monsieur?
DORANTE. Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.
LYSIDAS. Hay! hay! hay!
DORANTE. Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.
LYSIDAS. Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connaisseurs.
LE MARQUIS. Ma foi, Chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah! ah! ah! ah! ah!
DORANTE. Pousse, mon cher Marquis, pousse.
LE MARQUIS. Tu vois que nous avons les savants de notre côté.
DORANTE. Il est vrai. Le jugement de Monsieur Lysidas est quelque chose de considérable; mais Monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela. Et puisque j'ai bien l'audace de me défendre *(montrant Climène)* contre les sentiments de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.
ÉLISE. Quoi! vous voyez contre vous Madame, Monsieur le Marquis et Monsieur Lysidas, et vous osez résister encore? Fi! que cela est de mauvaise grâce!
CLIMÈNE. Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce!
LE MARQUIS. Dieu me damne! Madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.
DORANTE. Cela est bientôt dit, Marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi; et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS. Parbleu! tous les autres comédiens qui étaient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde.
DORANTE. Ah! je ne dis plus mot, tu as raison, Marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés, et qui parlent sans intérêt : il n'y a plus rien à dire, je me rends.
CLIMÈNE. Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.
URANIE. Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer à nous-mêmes les traits d'une censure générale; et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie : et c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne.
CLIMÈNE. Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.
ÉLISE. Assurément, Madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE, *à Climène*. Aussi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous; et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE. Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin, passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce; et, pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable de voir que cet auteur impertinent nous appelle des animaux.

URANIE. Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE. Et puis, Madame, ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais? qu'il est des amours emportés aussi bien que des doucereux; et qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection par celles mêmes qui les reçoivent?

ÉLISE. Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurais digérer cela, non plus que « le potage » et « tarte à la crème », dont Madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS. Ah! ma foi, oui, tarte à la crème! Voilà ce que j'avais remarqué tantôt; tarte à la crème! Que je vous suis obligé, Madame, de m'avoir fait souvenir de tarte à la crème! Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour tarte à la crème! tarte à la crème! morbleu! tarte à la crème!

DORANTE. Eh bien! que veux-tu dire? Tarte à la crème?

LE MARQUIS. Parbleu! tarte à la crème, Chevalier.

DORANTE. Mais encore?

LE MARQUIS. Tarte à la crème!

DORANTE. Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS. Tarte à la crème!

URANIE. Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.
LE MARQUIS. Tarte à la crème, Madame.
URANIE. Que trouvez-vous là à redire ?
LE MARQUIS. Moi ? rien. Tarte à la crème!
URANIE. Ah ! je le quitte.
ÉLISE. Monsieur le Marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrais bien que Monsieur Lysidas voulût les achever, et leur donner quelques petits coups de sa façon.
LYSIDAS. Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que M. le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toute ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là dedans aujourd'hui ; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois ; et cela est honteux pour la France.
CLIMÈNE. Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille furieusement.
ÉLISE. Celui-là est joli encore, « s'encanaille » ! Est-ce vous qui l'avez inventé, Madame ?
CLIMÈNE. Hé !
ÉLISE. Je m'en suis bien doutée.
DORANTE. Vous croyez donc, Monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange ?
URANIE. Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand

elle est bien touchée ; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

DORANTE. Assurément, Madame; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins, et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez : ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance, et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais, lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre de près la nature. On veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres : il y faut plaisanter, et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMÈNE. Je crois être du nombre des honnêtes gens, et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS. Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE. Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas : c'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

LYSIDAS. Ma foi, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux ; et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE. La Cour n'a pas trouvé cela.
LYSIDAS. Ah! Monsieur, la Cour...
DORANTE. Achevez, Monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la Cour ne se connaît pas à ces choses; et c'est le refuge ordinaire de vous autres, messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, Monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres; qu'on peut être habile avec un point de Venise et des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni; que la grande preuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la Cour; que c'est son goût qu'il faut étudier, pour trouver l'art de réussir; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes; et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui, sans comparaison, juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants.
URANIE. Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connaître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.
DORANTE. La Cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; et si l'on joue quelque marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce serait une chose plaisante à mettre sur le théâtre, que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules; leur

vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées, leur trafic de réputation, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit et leurs combats de prose et de vers.

LYSIDAS. Molière est bien heureux, Monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si sa pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE. C'est une étrange chose de vous autres, messieurs les poètes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE. C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE. Mais, de grâce, Monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS. Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, Madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

URANIE. Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.

DORANTE. Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les

jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE. J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

DORANTE. Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait de nécessité que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE. Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendaient de rire.

DORANTE. C'est justement comme un homme qui aurait trouvé une sauce excellente, et qui voudrait examiner si elle est bonne, sur les préceptes du *Cuisinier françois*.

URANIE. Il est vrai; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DORANTE. Vous avez raison, Madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS. Enfin, Monsieur, toute votre raison, c'est que *l'Ecole des Femmes* a plu, et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE. Tout beau, Monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que, cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle, et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre, et je ferais voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

ÉLISE. Courage, Monsieur Lysidas, nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS. Qoi! Monsieur, la protase, l'épitase et la péripétie...

DORANTE. Ah! Monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paraissez point si savant, de grâce; humanisez votre discours, et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire l'exposition du sujet que la protase, le nœud que l'épitase, et le dénouement que la péripétie?

LYSIDAS. Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais, puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, et je vous

prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre ? Car, enfin, le nom de « poème dramatique » vient d'un mot grec qui signifie « agir », pour montrer que la nature de ce poème consiste dans l'action ; et dans cette comédie-ci, il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.
LE MARQUIS. Ah ! ah ! Chevalier.
CLIMÈNE. Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est prendre le fin des choses.
LYSIDAS. Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des « enfants par l'oreille » ?
CLIMÈNE. Fort bien.
ÉLISE. Ah !
LYSIDAS. La scène du valet et de la servante au-dedans de la maison n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse, et tout à fait impertinente ?
LE MARQUIS. Cela est vrai.
CLIMÈNE. Assurément.
ÉLISE. Il a raison.
LYSIDAS. Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace ? Et puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, fallait-il lui faire faire l'action d'un honnête homme ?
LE MARQUIS. Bon, la remarque est encore bonne.
CLIMÈNE. Admirable !
ÉLISE. Merveilleuse !
LYSIDAS. Le sermon et les maximes ne sont-elles pas des choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères ?
LE MARQUIS. C'est bien dit.
CLIMÈNE. Voilà parlé comme il faut.

ÉLISE. Il ne se peut rien de mieux.
LYSIDAS. Et ce monsieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paraît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde?
LE MARQUIS. Morbleu, merveille!
CLIMÈNE. Miracle!
ÉLISE. Vivat. Monsieur Lysidas!
LYSIDAS. Je laisse cent mille autres choses, de peur d'être ennuyeux.
LE MARQUIS. Parbleu, Chevalier, te voilà mal ajusté.
DORANTE. Il faut voir.
LE MARQUIS. Tu as trouvé ton homme, ma foi.
DORANTE. Peut-être.
LE MARQUIS. Réponds, réponds, réponds, réponds.
DORANTE. Volontiers. Il...
LE MARQUIS. Réponds donc, je te prie.
DORANTE. Laisse-moi donc faire. Si...
LE MARQUIS. Parbleu! je te défie de répondre.
DORANTE. Oui, si tu parles toujours.
CLIMÈNE. De grâce, écoutons ses raisons.
DORANTE. Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène; et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet, d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui par là entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE. Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de *l'École des Femmes* consiste dans cette confidence perpétuelle; et ce qui me paraît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

LE MARQUIS. Bagatelle, bagatelle.

CLIMÈNE. Faible réponse.

ÉLISE. Mauvaises raisons.

DORANTE. Pour ce qui est des « enfants par l'oreille », ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable.

LE MARQUIS. C'est mal répondre.

CLIMÈNE. Cela ne satisfait point.

ÉLISE. C'est ne rien dire.

DORANTE. Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, et honnête homme en d'autres. Et pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; et de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses qu'il a cru faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS. Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMÈNE. Tout cela ne fait que blanchir.
ÉLISE. Cela fait pitié.
DORANTE. Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; et sans doute que ces paroles d'« enfer » et de « chaudières bouillantes » sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré et trop comique, je voudrais bien savoir si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens même, et les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses...
LE MARQUIS. Ma foi, Chevalier, tu ferais mieux de te taire.
DORANTE. Fort bien. Mais enfin, si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...
LE MARQUIS. Je ne veux pas seulement t'écouter.
DORANTE. Écoute-moi si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion...
LE MARQUIS. La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la!
(Il chante.)
DORANTE. Quoi?...
LE MARQUIS. La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la!
DORANTE. Je ne sais pas si...
LE MARQUIS. La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la!
URANIE. Il me semble que. .
LE MARQUIS. La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!
URANIE. Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourrait bien faire une petite comédie, et que cela ne serait pas trop mal à la queue de *l'École des Femmes*.

DORANTE. Vous avez raison.
LE MARQUIS. Parbleu! Chevalier, tu jouerais là dedans un rôle qui ne te serait pas avantageux.
DORANTE. Il est vrai, Marquis.
CLIMÈNE. Pour moi, je souhaiterais que cela se fît, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.
ÉLISE. Et moi, je fournirais de bon cœur mon personnage.
LYSIDAS. Je ne refuserais pas le mien, que je pense.
URANIE. Puisque chacun en serait content, Chevalier, faites un mémoire de tout, et le donnez à Molière, que vous connaissez, pour le mettre en comédie.
CLIMÈNE. Il n'aurait garde, sans doute, et ce ne serait pas des vers à sa louange.
URANIE. Point, point ; je connais son humeur. Il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.
DORANTE. Oui; mais quel dénouement pourrait-il trouver à ceci? Car il ne saurait y avoir ni mariage, ni reconnaissance; et je ne sais point par où l'on pourrait faire finir la dispute.
URANIE. Il faudrait rêver quelque incident pour cela.



SCÈNE VII ET DERNIÈRE

GALOPIN, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS

GALOPIN. Madame, on a servi sur table.
DORANTE. Ah! voilà justement ce qu'il faut pour

le dénouement que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et ferme de part et d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende : un petit laquais viendra dire qu'on a servi ; on se lèvera, et chacun ira souper.

URANIE. La comédie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en demeurer là.





DIJON — DARANTIERE



L'IMPROMPTU

DE

VERSAILLES



MOLIÈRE
1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

L'IMPROMPTU
de
VERSAILLES

COMÉDIE EN UN ACTE
EN PROSE
1663



PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
99, BOULEVARD RASPAIL, 99

—

1922



lité était aiguë entre sa troupe et les grands comédiens *de la « Troupe Royale ». Déjà dans les* Précieuses, *Mascarille avait marqué leur façon ridicule de « faire ronfler les vers et de s'arrêter au bel endroit » pour avertir les spectateurs « qu'il est temps de faire le brouhaha ». L'*Impromptu, *où l'on retrouve d'ailleurs à peu près mot pour mot la même phrase, a permis de moquer l'épaisse personne de Montfleury, et de parodier la déclamation solennelle, emphatique, tout au rebours de la simplicité et de la nature, dont usaient, comme lui, ses camarades Beauchâteau, de Villiers, d'Hauteroche et la femme de Beauchâteau, celle que Racine, dans sa correspondance de 1663, nommait « la déhanchée ». Boursault lui aussi reçoit la correction qu'il mérite. Il est remis à son rang de grimaud « qui n'a rien à perdre » et qui attaque « pour se faire connoître de quelque façon que ce soit ». Enfin Molière, avec une hauteur de langage et de pensée qui eût dû lui valoir le respect, marque son mépris de certaines attaques particulièrement basses, et sa volonté de ne plus faire à ses adversaires l'honneur d'une riposte. « La courtoisie doit avoir des bornes ; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage ; je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde. Mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête Monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi. » (Sc. 5). — De fait Molière cesse avec l'*Impromptu *d'intervenir dans la* Querelle de l'École

des Femmes. *D'autres pieces devaient montrer un jour qu'il n'avait pas désarmé.*

***

*L'*Impromptu *« dit, à cause de la nouveauté et du lieu (1), »* de Versailles, *fut joué devant le Roi, pendant un séjour que, sur son ordre, la troupe du Palais-Royal fit en cette ville du 11 au 23 octobre 1663. Du 4 novembre au 23 décembre, il fut joué dix-neuf fois à la ville, et deux fois en visite, d'abord chez le maréchal de Gramont, puis en l'hôtel de Condé, pour le mariage du duc d'Enghien avec la fille de la princesse Palatine. Il y eut plusieurs représentations en 1664. Le Roi vit encore l'*Impromptu *en septembre 1665. La reprise qui suivit, eut lieu en 1838, où on le donna deux fois.*

***

Cependant les ennemis de Molière poursuivaient leur campagne.

*Robinet, qui rédigea plus tard une gazette rimée, fit paraître en librairie, sans doute dans le moment où commençaient les représentations de l'*Impromptu, *une pièce intitulée le* Panégyrique de l'École des Femmes *ou* Conversation comique sur les Œuvres de M. Molière. *Le ton est modéré. Les intentions de l'auteur n'apparaissent pas nettement. Il montre les deux partisans qu'il prête à Molière se rangeant à la fin contre lui ; mais ce n'est que « par complaisance pour leurs belles », et il ne laisse pas de critiquer Boursault et son* Portrait du Peintre, *qui ne brille ni par la couleur ni par la ressemblance.*

(1) Registre de la Grange.

Molière avait été sévère pour Montfleury et les autres comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. Ils trouvèrent un défenseur dans Montfleury le fils, alors âgé de vingt-trois ans, qui nous a laissé une œuvre théâtrale où il y a de l'originalité. Ce jeune homme écrivit l'Impromptu de l'Hôtel de Condé, *qu'on joua probablement en décembre. Le titre laisse à penser que ce fut chez le vainqueur de Rocroi et de Lens. La pièce n'est pas sans esprit ; elle est écrite avec mesure, car Montfleury, rendant les coups portés à son père, se contente d'attaquer dans Molière l'auteur et surtout le comédien. Il lui reproche l'excès de ses grimaces. Et l'on cite toujours les vers suivants de la scène 3, qui furent trouvés ressemblants à l'époque :*

ALCIDON

Madame, avez-vous vu, dans ces tapisseries,
Ces héros de roman?

LA MARQUISE

Oui.

LE MARQUIS

Belles railleries!

ALCIDON

Il est fait tout de même : il vient le nez au vent,
Les pieds en parenthèse, et l'épaule en avant,
Sa perruque, qui suit le côté qu'il avance,
Plus pleine de laurier qu'un jambon de Mayence,
Les mains sur les côtés d'un air peu négligé,
La tête sur le dos comme un mulet chargé,
Les yeux fort égarés, puis débitant ses rôles,
D'un hoquet éternel sépare ses paroles.

On joua peu après sans doute une pièce de de Visé, écrite peut-être en collaboration avec un comédien nommé de Villiers. C'est la Vengeance des Marquis, *ouvrage plat, haineux, qui reprend des griefs déjà connus, s'efforce d'alarmer les personnes pieuses en insistant sur le sermon d'Arnolphe et les maximes d'Agnès, et tombe enfin dans*

des insinuations viles et fort déplaisantes, où l'on voit que Mademoiselle Molière commençait à tenir sa place dans la chronique du temps.

La Vengeance des Marquis *fut publiée au début de 1664 dans un recueil intitulé les* Diversités Galantes. *On y trouvait en outre des nouvelles et une* Lettre sur affaires du théâtre, *où de Visé, avec une persévérance digne d'un meilleur objet, résume à nouveau toutes les critiques élevées contre l'*École des Femmes. *Perfidement, il s'efforce d'allumer ou d'attiser les colères, les rancunes et les haines : tourner en ridicule tant de gens qui forment la cour et l'entourage permanent de la personne royale, n'est-ce pas risquer de l'atteindre dans sa majesté, et vouer de bons serviteurs au mépris de la France et de l'étranger? Voilà pour les grands, pour le Roi lui-même. Et voici pour l'homme qui déjà, avant Molière et Racine, avait donné à la scène française un éclat incomparable : est-il possible « que les pièces comiques doivent l'emporter sur les sérieuses », et que l'auteur du* Cid *ait un moindre mérite que celui de l'*École des Femmes, *quand « le premier est plus qu'un Dieu, et le second est auprès de lui moins qu'un homme? »*

De Visé en fut pour ses frais de style et d'ingéniosité.

*Si Molière a senti quelque temps l'humeur de Corneille vieillissant et attristé, si dans l'*Impromptu *il a semé quelques traits contre ceux qui « peignent les héros », et montré « diablement animés » contre lui, tous les auteurs, « depuis* le cèdre *jusqu'à l'hysope », — si déjà dans l'*École des Femmes, *il s'était gaussé de Thomas Corneille, prenant le nom de Corneille de l'Isle :*

Je sais un paysan qu'on appeloit Gros-Pierre,
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux,

de si grands esprits cependant devaient se réconcilier un

jour, et c'est au théâtre du Palais-Royal que Corneille apporta en 1667, son Attila, *et trois ans plus tard* Tite et Bérénice.

Quant au Roi, son estime était bien assise. Montfleury le père ne craignit point de lui adresser un placet où il accusait son ennemi d'avoir en Armande Béjart épousé sa propre fille. Le roi saisit bientôt l'occasion d'y répondre : en février 1664, il naquit à Molière un fils, dont Louis fut le parrain.



Cette longue Querelle *ne prit fin qu'en mars 1664 par une pièce favorable à Molière :* La Guerre Comique *ou* La Défense de l'École des Femmes, *œuvre d'un inconnu, qui était un homme de bon sens, le sieur Philippe de la Croix.*

A. R.

*N. B. — Molière négligea de faire imprimer l'*Impromptu de Versailles, *qui parut pour la première fois dans le tome VII de l'édition de 1682.*





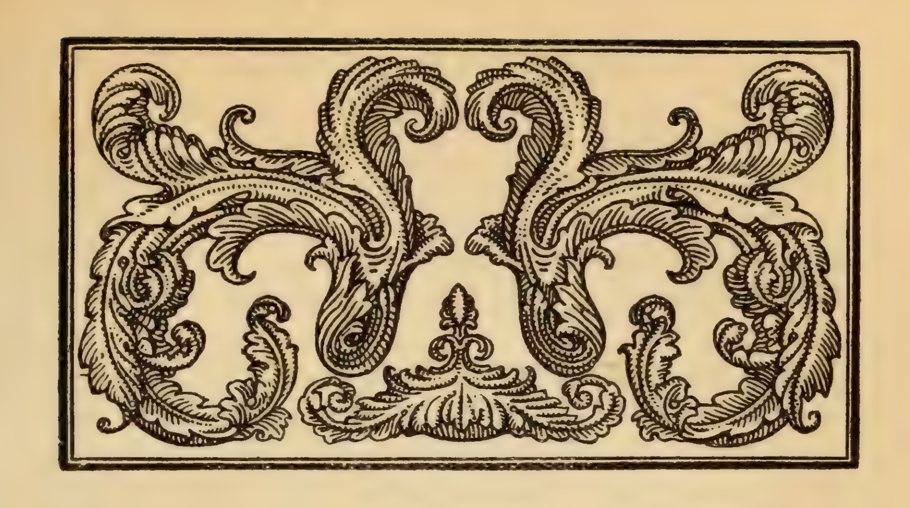
PERSONNAGES

MM. MOLIÈRE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poète.
LA THORILLIÈRE, marquis fâcheux.
BÉJART, homme qui fait le nécessaire.

Mlles DU PARC, marquise façonnière.
BÉJART, prude.
DE BRIE, sage coquette.
MOLIÈRE, satirique spirituelle.
DU CROISY, peste doucereuse.
HERVÉ, servante précieuse.
QUATRE NÉCESSAIRES.

La scène est à Versailles, dans la salle de la Comédie.





SCÈNE PREMIÈRE

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE
DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC,
BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE,
DU CROISY, HERVÉ

MOLIÈRE, *seul, parlant à ses camarades, qui sont derrière le théâtre.* Allons donc, Messieurs et Mesdames; vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà! ho! Monsieur de Brécourt!

BRÉCOURT, *derrière le théâtre.* Quoi?

MOLIÈRE. Monsieur de La Grange!

LA GRANGE, *derrière le théâtre.* Qu'est-ce?

MOLIÈRE. Monsieur du Croisy!

DU CROISY, *derrière le théâtre.* Plaît-il?

MOLIÈRE. Mademoiselle du Parc!

MADEMOISELLE DU PARC, *derrière le théâtre.* Eh bien?

MOLIÈRE. Mademoiselle Béjart!

MADEMOISELLE BÉJART, *derrière le théâtre.* Qu'y a-t-il?

MOLIÈRE. Mademoiselle de Brie!
MADEMOISELLE DE BRIE, *derrière le théâtre.* Que veut-on?
MOLIÈRE. Mademoiselle du Croisy!
MADEMOISELLE DU CROISY, *derrière le théâtre.* Qu'est-ce que c'est?
MOLIÈRE. Mademoiselle Hervé!
MADEMOISELLE HERVÉ, *derrière le théâtre.* On y va.
MOLIÈRE. Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. *(Entrent Brécourt, La Grange, Du Croisy.)* Eh! têtebleu! Messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui?
BRÉCOURT. Que voulez-vous qu'on fasse? Nous ne savons pas nos rôles; et c'est nous faire enrager vous-même que de nous obliger à jouer de la sorte.
MOLIÈRE. Ah! les étranges animaux à conduire que des comédiens!

(Mesdemoiselles Béjart, du Parc, de Brie, Molière, du Croisy et Hervé arrivent.)

MADEMOISELLE BÉJART. Eh bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire?
MADEMOISELLE DU PARC. Quelle est votre pensée?
MADEMOISELLE DE BRIE. De quoi est-il question?
MOLIÈRE. De grâce, mettons-nous ici; et puisque nous voilà tous habillés, et que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire et voir la manière dont il faut jouer les choses.
LA GRANGE. Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas?
MADEMOISELLE DU PARC. Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.
MADEMOISELLE DE BRIE. Je sais bien qu'il

me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BÉJART. Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. Et moi aussi.

MADEMOISELLE HERVÉ. Pour moi, je n'ai pas grand'chose à dire.

MADEMOISELLE DU CROISY. Ni moi non plus; mais, avec cela, je ne répondrais pas de ne point manquer.

DU CROISY. J'en voudrais être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT. Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIÈRE. Vous voilà tous bien malades, d'avoir un méchant rôle à jouer! Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place?

MADEMOISELLE BÉJART. Qui, vous? Vous n'êtes pas à plaindre; car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE. Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous point rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci? que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, et ne rient que quand ils veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrais en être quitte pour toutes les choses du monde?

MADEMOISELLE BÉJART. Si cela vous faisait trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIÈRE. Le moyen de m'en défendre, quand un roi me l'a commandé?

MADEMOISELLE BÉJART. Le moyen ? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose, dans le peu de temps qu'on vous donne : et tout autre, en votre place, ménagerait mieux sa réputation et se serait bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal ? et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis ?

MADEMOISELLE DE BRIE. En effet, il fallait s'excuser avec respect envers le Roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE. Mon Dieu! Mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent, et leur en vouloir reculer le divertissement est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous; nous ne sommes que pour leur plaire; et lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez tôt; et si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE BÉJART. Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles ?

MOLIÈRE. Vous les saurez, vous dis-je ; et quand même vous ne les sauriez pas tout à fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet ?

MADEMOISELLE BÉJART. Je suis votre servante, la prose est pis encore que les vers.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. Voulez-vous que je vous dise? Vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE. Taisez-vous, ma femme; vous êtes une bête.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. Grand merci, monsieur mon mari. Voilà ce que c'est : le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIÈRE. Taisez-vous, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

MOLIERE. Que de discours!

MADEMOISELLE MOLIERE. Ma foi, si je faisais une comédie, je la ferais sur ce sujet : je justifierais les femmes de bien des choses dont on les accuse, et je ferais craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques aux civilités des galants.

MOLIÈRE. Hay! laissons cela : il n'est pas question de causer maintenant, nous avons autre chose à faire.

MADEMOISELLE BÉJART. Mais puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette comédie des Comédiens dont vous nous avez parlé il y a longtemps? C'était une affaire toute trouvée, et qui venait fort bien à la chose; et d'autant mieux qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvraient l'occasion de les peindre aussi, et que cela aurait pu s'appeler leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car

vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature. Mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes, ni les tons de voix ridicules dans lesquels on les reconnaît.

MOLIÈRE. Il est vrai; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine; et puis il fallait plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris; je n'ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurais eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

MADEMOISELLE DU PARC. Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

MADEMOISELLE DE BRIE. Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE. C'est une idée qui m'avait passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'aurait point fait rire.

MADEMOISELLE DE BRIE. Dites-la moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIÈRE. Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADEMOISELLE DE BRIE. Seulement deux mots.

MOLIÈRE. J'avais songé une comédie où il y aurait eu un poète, que j'aurais représenté moi-même, qui serait venu pour offrir une pièce à une troupe de

comédiens nouvellement arrivés de la campagne. « Avez-vous, aurait-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage ? Car ma pièce est une pièce... — Eh ! Monsieur, auraient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. — Et qui fait les rois parmi vous ? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui ? ce jeune homme bien fait ? vous moquez-vous ? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre ; un roi, morbleu ! qui soit entripaillé comme il faut ; un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière ! La belle chose qu'un roi d'une taille galante ! Voilà déjà un grand défaut. Mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. » Là-dessus le comédien aurait récité, par exemple, quelques vers du roi, de *Nicomède* :

Te le dirai-je. Araspe ? il m'a trop bien servi,
Augmentant mon pouvoir...

le plus naturellement qu'il lui aurait été possible. Et le poète : « Comment ! vous appelez cela réciter ? c'est se railler ; il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi :

(Imitant Montfleury, excellent acteur de l'Hôtel de Bourgogne.)

Te le dirai-je, Araspe ? etc.

Voyez-vous cette posture ? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, et fait faire le brouhaha. — Mais, Monsieur, aurait répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement, et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que

c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun *ah!* Voyons un peu une scène d'amant et d'amante. » Là-dessus une comédienne et un comédien auraient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace :

Iras-tu, ma chère âme, et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?
Hélas ! je vois trop bien, etc.

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auraient pu. Et le poète aussitôt : « Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille; et voici comme il faut réciter cela : *(Imitant Mademoiselle Beauchâteau, comédienne de l'Hôtel de Bourgogne.)*

Iras-tu, ma chère âme, etc.
Non, je te connais mieux, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. » Enfin voilà l'idée; et il aurait parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

MADEMOISELLE DE BRIE. Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIÈRE. *(Imitant Beauchâteau, comédien de l'Hôtel de Bourgogne, dans les stances du* Cid.*)*

Percé jusques au fond du cœur, etc.

Et celui-ci, le reconnaîtrez-vous bien dans Pompée de *Sertorius? (Imitant Hauteroche, comédien de l'Hôtel de Bourgogne.)*

L'inimitié qui règne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur, etc.

MADEMOISELLE DE BRIE. Je le reconnais un peu, je pense.

MOLIÈRE. Et celui-ci? *(Imitant de Villiers, comédien de l'Hôtel de Bourgogne.)*

Seigneur, Polybe est mort, etc.

MADEMOISELLE DE BRIE. Oui, je sais qui c'est; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIÈRE. Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avais bien étudiés. Mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grâce, et ne nous amusons point davantage à discourir.

(Parlant à de La Grange.)

Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. Toujours des marquis!

MOLIÈRE. Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie. Et comme, dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

MADEMOISELLE BÉJART. Il est vrai, on ne s'en saurait passer.

MOLIÈRE. Pour vous, Mademoiselle...

MADEMOISELLE DU PARC. Mon Dieu! pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE. Mon Dieu! Mademoiselle, voilà comme vous disiez lorsque l'on vous donna celui de la *Critique de l'École des Femmes;* cependant vous vous en

êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même; et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MADEMOISELLE DU PARC. Comment cela se pourrait-il faire? car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE. Cela est vrai, et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

(A du Croisy.)

Vous faites le poète, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.

(A Brécourt.)

Pour vous, vous faites un honnête homme de Cour, comme vous avez déjà fait dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(A La Grange.)

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

(A mademoiselle Béjart.)

Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que

toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces.

(A mademoiselle de Brie.)

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère.

(A mademoiselle Molière.)

Vous, vous faites le même personnage que dans la *Critique*, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle du Parc.

(A mademoiselle du Croisy.)

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde; de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seraient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(A mademoiselle Hervé.)

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape comme elle peut tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah! voici justement un fâcheux : il ne nous fallait plus que cela.

SCÈNE II

LA THORILLIÈRE, MOLIÈRE, Etc.

LA THORILLIÈRE. Bonjour, Monsieur Molière.
MOLIÈRE. Monsieur, votre serviteur. *(A part.)* La peste soit de l'homme!
LA THORILLIÈRE. Comment vous en va?
MOLIÈRE. Fort bien pour vous servir. *(Aux actrices.)* Mesdemoiselles, ne...
LA THORILLIÈRE. Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.
MOLIÈRE. Je vous suis obligé. *(A part.)* Que le diable t'emporte! *(Aux acteurs).* Ayez un peu soin...
LA THORILLIÈRE. Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui?
MOLIÈRE. Oui, Monsieur. *(Aux actrices.)* N'oubliez pas...
LA THORILLIÈRE. C'est le Roi qui vous l'a fait faire?
MOLIÈRE. Oui, Monsieur. *(Aux acteurs.)* De grâce, songez...
LA THORILLIÈRE. Comment l'appelez-vous?
MOLIÈRE. Oui, Monsieur.
LA THORILLIÈRE. Je vous demande comment vous la nommez.
MOLIÈRE. Ah! ma foi, je ne sais. *(Aux actrices.)* Il faut, s'il vous plaît, que vous...
LA THORILLIÈRE. Comment serez-vous habillés?
MOLIÈRE. Comme vous voyez. *(Aux acteurs.)* Je vous prie...
LA THORILLIÈRE. Quand commencerez-vous?
MOLIÈRE. Quand le Roi sera venu. *(A part.)* Au diantre le questionneur!

LA THORILLIÈRE. Quand croyez-vous qu'il vienne ?
MOLIÈRE. La peste m'étouffe, Monsieur, si je le sais!
LA THORILLIÈRE. Savez-vous point...
MOLIÈRE. Tenez, Monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. *(A part.)* J'enrage! Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.
LA THORILLIÈRE. Mesdemoiselles, votre serviteur.
MOLIÈRE. Ah! bon, le voilà d'un autre côté.
LA THORILLIÈRE, *à mademoiselle du Croisy.* Vous voilà belle comme un petit ange.

(En regardant mademoiselle Hervé.)

Jouez-vous toutes deux aujourd'hui?
MADEMOISELLE DU CROISY. Oui, Monsieur.
LA THORILLIÈRE. Sans vous, la comédie ne vaudrait pas grand'chose.
MOLIÈRE, *bas, aux actrices.* Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?
MADEMOISELLE DE BRIE, *à La Thorillière.* Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble.
LA THORILLIÈRE. Ah! parbleu, je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à poursuivre.
MADEMOISELLE DE BRIE. Mais...
LA THORILLIÈRE. Non, non, je serais fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.
MADEMOISELLE DE BRIE. Oui, mais...
LA THORILLIÈRE. Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je; et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.
MOLIÈRE. Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteraient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE. Pourquoi? il n'y a point de danger pour moi?
MOLIÈRE. Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent; et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.
LA THORILLIÈRE. Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.
MOLIÈRE. Point du tout, Monsieur; ne vous hâtez pas, de grâce.



SCÈNE III

MOLIÈRE, LA GRANGE, Etc.

MOLIÈRE. Ah! que le monde est plein d'impertinents! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'antichambre du Roi; car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent. *(A La Grange.)* Souvenez-vous bien, vous, de venir comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque et grondant une petite chanson entre vos dents. « La, la, la, la, la, la! » Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis, et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. *(A La Grange.)* Allons, parlez.
LA GRANGE. « Bonjour, Marquis. »

MOLIÈRE. Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un marquis : il faut le prendre un peu plus haut, et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière, pour se distinguer du commun. « Bonjour, Marquis. » Recommencez donc.
LA GRANGE. « Bonjour, Marquis.
MOLIÈRE. « Ah! Marquis, ton serviteur.
LA GRANGE. « Que fais-tu là ?
MOLIÈRE. « Parbleu! tu vois; j'attends que tous ces messieurs aient débouché la porte, pour présenter là mon visage.
LA GRANGE. « Têtebleu! quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller frotter, et j'aime bien mieux entrer des derniers.
MOLIÈRE. « Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer point, et qui ne laissent pas de se presser et d'occuper toutes les avenues de la porte.
LA GRANGE. « Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous appelle.
MOLIÈRE. « Cela est bon pour toi; mais, pour moi, je ne veux pas être joué par Molière.
LA GRANGE. « Je pense pourtant, Marquis, que c'est toi qu'il joue dans la *Critique*.
MOLIÈRE. « Moi? je suis ton valet: c'est toi-même en propre personne.
LA GRANGE. « Ah! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.
MOLIÈRE. « Parbleu! je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.
LA GRANGE, *riant*. « Ah! ah! ah! cela est drôle.
MOLIÈRE, *riant*. « Ah! ah! ah! cela est bouffon.
LA GRANGE. « Quoi! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue dans le marquis de la *Critique?*
MOLIÈRE. « Il est vrai, c'est moi. *Détestable, mor-*

bleu! détestable, tarte à la crème! C'est moi, c'est moi; assurément, c'est moi.
LA GRANGE. « Oui, parbleu ! c'est toi, tu n'as que faire de railler; et si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison des deux.
MOLIÈRE. « Et que veux-tu gager encore?
LA GRANGE. « Je gage cent pistoles que c'est toi.
MOLIÈRE. « Et moi, cent pistoles que c'est toi.
LA GRANGE. « Cent pistoles comptant?
MOLIÈRE. « Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas, et dix pistoles comptant.
LA GRANGE. « Je le veux.
MOLIÈRE. « Cela est fait.
LA GRANGE. « Ton argent court grand risque.
MOLIÈRE. « Le tien est bien aventuré.
LA GRANGE. « A qui nous en rapporter?
MOLIÈRE, *à Brécourt*. « Voici un homme qui nous jugera. Chevalier...



SCÈNE IV

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, ETC.

BRÉCOURT. « Quoi ? »
MOLIÈRE. Bon ! Voilà l'autre qui prend le ton de marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement?
BRÉCOURT. Il est vrai.
MOLIÈRE. Allons donc. « Chevalier...
BRÉCOURT. « Quoi?

MOLIÈRE. « Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.
BRÉCOURT. « Et quelle?
MOLIÈRE. « Nous disputons qui est le marquis de la *Critique* de Molière : il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.
BRÉCOURT. « Et moi je jure que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes de choses; et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, parlant à des personnes qui le chargeaient de même chose que vous. Il disait que rien ne lui donnait du déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, et des fantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs; qu'il serait bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit; et que si quelque chose était capable de le dégoûter de faire des comédies, c'était les ressemblances qu'on y voulait toujours trouver, et dont ses ennemis tâchaient malicieusement d'appuyer la pensée pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. Et, en effet, je trouve qu'il a raison : car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire des affaires en disant hautement : « Il joue un tel », lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; et s'il faut qu'on l'accuse d'avoir

songé à toutes les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIÈRE. « Ma foi, Chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE. « Point du tout, c'est toi qu'il épargne, et nous trouverons d'autres juges.

MOLIÈRE. « Soit. Mais, dis-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de matière pour...

BRÉCOURT. « Plus de matière? Eh! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. »

MOLIERE. Attendez, il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le-moi dire un peu : « Et qu'il ne trouvera plus de matière pour... — Plus de matière? Eh! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes ? Et, sans sortir de la Cour, n'a-t il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité et vous accablent dans la disgrâce? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de la Cour, ces suivants inutiles,

ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent compter que des importunités, et qui veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé le prince dix ans durant ? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promènent leurs civilités à droite et à gauche, et courent à tous ceux qu'ils voient, avec les mêmes embrassades et les mêmes protestations d'amitié? « Monsieur, votre « très humble serviteur. Monsieur, je suis tout à « votre service. Tenez-moi des vôtres, mon cher. « Faites état de moi, Monsieur, comme du plus « chaud de vos amis. Monsieur, je suis ravi de vous « embrasser. Ah! Monsieur, je ne vous voyais pas! « Faites-moi la grâce de m'employer. Soyez persuadé « que je suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme « du monde que je révère le plus. Il n'y a personne « que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de « le croire. Je vous supplie de n'en point douter. « Serviteur. Très humble valet. » Va, va, Marquis, Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra; et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle, au prix de ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRÉCOURT. C'est assez.

MOLIÈRE. Poursuivez.

BRÉCOURT. « Voici Climène et Élise. »

MOLIÈRE. *(A mesdemoiselles du Parc et Molière.)* Là-dessus vous arriverez toutes deux.

(A mademoiselle du Parc.)

Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu ; mais qu'y faire? Il faut parfois se faire violence.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Certes, Madame, je vous ai reconnue de loin, et j'ai bien vu à votre

air que ce ne pouvait être une autre que vous.
MADEMOISELLE DU PARC. « Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.
MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Et moi de même. »
MOLIÈRE. Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.
MADEMOISELLE DU PARC. « Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaît.
MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Après vous, Madame. »
MOLIÈRE. Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront, et tantôt s'assoiront suivant leur inquiétude naturelle. « Parbleu! Chevalier, tu devrais faire prendre médecine à tes canons.
BRÉCOURT. « Comment?
MOLIÈRE. « Ils se portent fort mal.
BRÉCOURT. « Serviteur à la turlupinade!
MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Mon Dieu! Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, et les lèvres d'une couleur de feu surprenant!
MADEMOISELLE DU PARC. « Ah! que dites-vous là, Madame? Ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.
MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Eh! Madame, levez un peu votre coiffe.
MADEMOISELLE DU PARC. « Fi! Je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais peur à moi-même.
MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Vous êtes si belle!
MADEMOISELLE DU PARC. « Point, point.
MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Montrez-vous.
MADEMOISELLE DU PARC. « Ah! fi donc, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. « De grâce!
MADEMOISELLE DU PARC. « Mon Dieu, non.
MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Si fait.
MADEMOISELLE DU PARC. « Vous me désespérez.
MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Un moment.
MADEMOISELLE DU PARC. « Hay!
MADEMOISELLE MOLIERE. « Résolument vous vous montrerez; on ne peut point se passer de vous voir.
MADEMOISELLE DU PARC. « Mon Dieu! que vous êtes une étrange personne! Vous voulez furieusement ce que vous voulez.
MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Ah! Madame, vous n'avez aucun désavantage à paraître au grand jour, je vous jure. Les méchantes gens qui assuraient que vous mettiez quelque chose! Vraiment, je les démentirai bien maintenant.
MADEMOISELLE DU PARC. « Hélas! je ne sais pas seulement ce qu'on appelle mettre quelque chose. Mais où vont ces dames?



SCÈNE V

MESDEMOISELLES DE BRIE,
DU PARC, ETC.

MADEMOISELLE DE BRIE. « Vous voulez bien, Mesdames, que nous vous donnions en passant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une

pièce contre Molière, que les grands comédiens vont jouer.

MOLIÈRE. « Il est vrai, on me l'a voulu lire, et c'est un nommé Br... Brou... Brossaut qui l'a faite.

DU CROISY. « Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursault; mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les auteurs et tous les comédiens regardent Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait; mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre nos noms : il lui aurait été trop glorieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse; et, pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

MADEMOISELLE DU PARC. « Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies imaginables.

MOLIÈRE. « Et moi aussi. Par la sambleu! le railleur sera raillé, il aura sur les doigts, ma foi.

MADEMOISELLE DU PARC. « Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment! cet impertinent ne veut pas que les femmes aient de l'esprit. Il condamne toutes nos expressions élevées, et prétend que nous parlions toujours terre à terre!

MADEMOISELLE DE BRIE. « Le langage n'est rien; mais il censure tous nos attachements, quelque innocents qu'ils puissent être : et, de la façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du mérite.

MADEMOISELLE DU CROISY. « Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux, et leur faire prendre garde à des choses dont ils ne s'avisent pas?

MADEMOISELLE BÉJART. « Passe pour tout cela; mais il satirise même les femmes de bien, et ce méchant plaisant leur donne le titre d'honnêtes diablesses.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. « C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le soûl.

DU CROISY. « La représentation de cette comédie, Madame, aura besoin d'être appuyée; et les comédiens de l'Hôtel...

MADEMOISELLE DU PARC. « Mon Dieu, qu'ils n'appréhendent rien, je leur garantis le succès de leur pièce, corps pour corps.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Vous avez raison; Madame, trop de gens sont intéressés à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui se croient satirisés par Molière ne prendront pas l'occasion de se venger de lui en applaudissant à cette comédie.

BRÉCOURT, *ironiquement*. « Sans doute; et pour moi, je réponds de douze marquis, de six précieuses, de vingt coquettes et de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. « En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes-là, et particulièrement les cocus, qui sont les meilleurs gens du monde?

MOLIÈRE. « Par la sambleu! on m'a dit qu'on le va dauber, lui et toutes ses comédies, de la belle manière; et que les comédiens et les auteurs, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, sont diablement animés contre lui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Cela lui sied fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes pièces que tout Paris va voir, et où il peint si bien les gens, que chacun s'y connaît? Que ne fait-il des comédies

comme celles de monsieur Lysidas? Il n'aurait personne contre lui, et tous les auteurs en diraient du bien. Il est vrai que de semblables comédies n'ont pas ce grand concours de monde; mais, en revanche, elles sont toujours bien écrites, personne n'écrit contre elles, et tous ceux qui les voient meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY. « Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire d'ennemis, et que tous mes ouvrages ont l'approbation des savants.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. « Vous faites bien d'être content de vous, cela vaut mieux que tous les applaudissements du public, et que tout l'argent qu'on saurait gagner aux pièces de Molière. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos comédies, pourvu qu'elles soient approuvées par messieurs vos confrères?

LA GRANGE. « Mais quand jouera-t-on le *Portrait du Peintre?*

DU CROISY. « Je ne sais; mais je me prépare fort à paraître des premiers sur les rangs, pour crier : « Voilà qui est beau! »

MOLIÈRE. « Et moi de même, parbleu!

LA GRANGE. « Et moi aussi, Dieu me sauve!

MADEMOISELLE DU PARC. « Pour moi, j'y payerai de ma personne comme il faut, et je réponds d'une bravoure d'approbation qui mettra en déroute tous les jugements ennemis. C'est bien la moindre chose que nous devions faire, que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts!

MADEMOISELLE MOLIÈRE. « C'est fort bien dit.

MADEMOISELLE DE BRIE. « Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADEMOISELLE BÉJART. « Assurément.

MADEMOISELLE DU CROISY. « Sans doute.

MADEMOISELLE HERVÉ. « Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.
MOLIÈRE. « Ma foi, Chevalier mon ami, il faudra que ton Molière se cache!
BRÉCOURT. « Qui, lui? Je te promets, Marquis, qu'il fait dessein d'aller sur le théâtre, rire avec tous les autres du portrait qu'on a fait de lui.
MOLIÈRE. « Parbleu! ce sera donc du bout des dents qu'il rira.
BRÉCOURT. « Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce; et comme tout ce qu'il y a d'agréable sont effectivement les idées qui ont été prises de Molière, la joie que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, sans doute : car, pour l'endroit où l'on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde si cela est approuvé de personne. Et quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressemblants, outre que cela est de fort mauvaise grâce, je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal repris; et je n'avais pas cru jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un comédien, que de peindre trop bien les hommes.
LA GRANGE. « Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendaient sur la réponse, et que...
BRÉCOURT. « Sur la réponse? Ma foi, je le trouverais un grand fou s'il se mettait en peine de répondre à leurs invectives. Tout le monde sait assez de quel motif elles peuvent partir; et la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une comédie qui réussisse comme toutes ses autres. Voilà le vrai moyen de se venger d'eux comme il faut : et, de l'humeur dont je les connais, je suis fort assuré qu'une pièce nouvelle qui leur enlèvera le monde les fâchera bien

plus que toutes les satires qu'on pourrait faire de leurs personnes.

MOLIÈRE. « Mais, Chevalier... ».

MADEMOISELLE BÉJART. Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition. *(A Molière.)* Voulez-vous que je vous die ? Si j'avais été en votre place, j'aurais poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse; et, après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE. J'enrage de vous ouïr parler de la sorte; et voilà votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrais tirer, et le grand dépit que je leur ferais! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses? Et, lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueraient le *Portrait du Peintre,* sur la crainte d'une riposte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : « Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent » ? N'est-ce pas là la marque d'une âme fort sensible à la honte, et ne me vengerais-je pas bien d'eux en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

MADEMOISELLE DE BRIE. Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans la *Critique* et dans vos *Précieuses*.

MOLIÈRE. Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auraient voulu; et tout leur pro-

cédé depuis que nous sommes venus à Paris a trop marqué ce qui les touche. Mais laissons-les faire tant qu'ils voudront : toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces, tant mieux ; et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaisent, ce serait une mauvaise affaire pour moi.

MADEMOISELLE DE BRIE. Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIÈRE. Et qu'est-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulais obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire ? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes les censures ne viennent-elles pas trop tard ? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant? et lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée que l'art de celui qui l'a faite ?

MADEMOISELLE DE BRIE. Ma foi, j'aurais joué ce petit monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE. Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour que monsieur Boursault ! Je voudrais bien savoir de quelle façon on pourrait l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le bernerait sur un théâtre, il serait assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui serait trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée; il ne demanderait pas mieux; et il m'attaque de gaieté de cœur pour se faire connaître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ai à faire. Et cependant vous êtes assez simples pour

donner toutes dans ce panneau. Mais enfin j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai, j'y consens; ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qui leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde. Mais, en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquaient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

MADEMOISELLE BÉJART. Mais enfin...

MOLIÈRE. Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADEMOISELLE DE BRIE. Vous en étiez à l'endroit...

MOLIÈRE. Mon Dieu! j'entends du bruit : c'est le Roi qui arrive assurément; et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien! faites donc pour le reste du mieux qu'il vous sera possible.

MADEMOISELLE BEJART. Par ma foi, la frayeur me prend, et je ne saurais aller jouer mon rôle si je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE. Comment! vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

MADEMOISELLE BÉJART. Non.

MADEMOISELLE DU PARC. Ni moi le mien.

MADEMOISELLE DE BRIE. Ni moi non plus.

MADEMOISELLE MOLIÈRE. Ni moi.

MADEMOISELLE HERVÉ. Ni moi.

MADEMOISELLE DU CROISY. Ni moi.

MOLIÈRE. Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?



SCÈNE VI

BÉJART, MOLIÈRE, Etc.

BÉJART. Messieurs, je viens vous avertir que le Roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE. Ah! Monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde; je suis désespéré, à l'heure que je vous parle. Voici des femmes qui s'effrayent, et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grâce, encore un moment. Le Roi a de la bonté,

et il sait bien que la chose a été précipitée. *(Aux actrices.)* Eh! de grâce, tâchez de vous remettre; prenez courage, je vous prie.
MADEMOISELLE DU PARC. Vous devez vous aller excuser.
MOLIÈRE. Comment m'excuser?



SCÈNE VII

MOLIÈRE, MADEMOISELLE BÉJART, Etc.

UN NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc!
MOLIÈRE. Tout à l'heure, Monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...



SCÈNE VIII

MOLIÈRE, MADEMOISELLE BÉJART, Etc.

AUTRE NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc!
MOLIÈRE. Dans un moment, Monsieur. *(A ses camarades.)* Eh quoi donc! voulez-vous que j'aie l'affront...



SCÈNE IX

MOLIÈRE, MADEMOISELLE BÉJART, Etc.

AUTRE NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc!

MOLIÈRE. Oui, Monsieur, nous y allons. Eh! que de gens se font de fête et viennent dire : « Commencez donc! » à qui le Roi ne l'a pas commandé!



SCÈNE X

MOLIÈRE, MADEMOISELLE BÉJART, Etc.

AUTRE NÉCESSAIRE. Messieurs, commencez donc!

MOLIÈRE. Voilà qui est fait, Monsieur. *(A ses camarades.)* Quoi donc! recevrai-je la confusion...



SCÈNE XI

BÉJART, MOLIÈRE, Etc.

MOLIÈRE. Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais...

BÉJART. Non, Messieurs; je viens pour vous dire

qu'on a dit au Roi l'embarras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente pour aujourd'hui de la première que vous pourrez donner.

MOLIÈRE. Ah! Monsieur, vous me redonnez la vie! Le Roi nous fait la plus grande grâce du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avait souhaité; et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paraître.



DIJON — DARANTIERE

LE MARIAGE FORCÉ



MOLIÈRE
1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

LE MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE EN UN ACTE
EN PROSE
1664



PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
99, BOULEVARD RASPAIL, 99
—
1922





NOTICE

Cette pièce assez singulière
Est un impromptu de Molière.

Voilà dans quels termes Loret annonce au public la représentation du Mariage forcé. *Cet* impromptu, *comme* les Fâcheux, *est une pièce faite sur commande, accompagnée de musique et de danses, et destinée au divertissement de la Cour. C'est la seconde des comédies-ballets composées par Molière, et la première qui fut écrite sur l'ordre du Roi, et dans laquelle le Roi, spectateur de la comédie, parut sur la scène pour figurer dans le ballet comme danseur.*

Le Mariage forcé *fut donné pour la première fois le 29 janvier 1664, « dans l'appartement bas de la Reine mère » au Louvre. Il y fut joué derechef le 31, puis le 4 et le 9 février au Palais-Royal, chez Madame. Le succès était marqué. A la ville, les représentations, qui eurent lieu du 15 février au 11 mars, cessèrent après la douzième, à raison des frais considérables qu'elles entraînaient. Ne fallait-il pas, en dehors des dépenses ordinaires, payer danseurs et figurants divers, hautbois et violons, ritournelle et clavecin, habits, escarpins, bas de soie, etc., qui*

passaient de beaucoup les frais modestes de mise en scène habituellement consentis? Le Mariage forcé *fut repris en 1668, 1672, 1676. Il a été joué assez régulièrement sous Louis XV et de nos jours.*

On a indiqué différentes sources où Molière en aurait puisé l'idée, mais sans rien apporter à l'appui qui persuade.

Les seuls emprunts évidents, dans le fond comme dans certains traits de la forme, ont été faits à Rabelais. Sganarelle est un nouveau Panurge. La différence est qu'au moment où il vient à douter de son bonheur futur, il a déjà eu l'imprudence de s'engager auprès de la belle Dorimène et de sa famille. Comme avait fait Panurge, il consulte amis, savants, diseuses de bonne aventure et magiciens. Il s'entretient avec Dorimène elle-même, et ses yeux ne peuvent manquer de s'ouvrir. Mais il est trop tard. Et Alcidas, le frère de la belle, trouve des arguments frappants pour le convaincre de rester fidèle à la parole donnée. Tel est le sujet de cette farce aux bouffonneries vivement menées. Et dans ces courtes scènes coulent à flots non seulement la sève de l'esprit gaulois, mais encore une verve étayée de connaissances autrement sérieuses que celles qui sont habituelles aux auteurs comiques : si Pancrace et Marphurius sont des caricatures de savants à chapeaux pointus, le langage qui leur est prêté, certaines discussions plaisantes qui se dessinent, ne pouvaient sortir que de l'écritoire d'un homme de bon sens instruit à l'école de Gassendi et capable d'avoir pénétré d'un esprit curieux la philosophie et le savoir de son temps.



De la pièce, jouée sans ballet, on a fait un acte. Elle en comprenait trois primitivement, le texte de Molière se

trouvant amplifié par l'ouverture, les chants, les récitatifs et les entrées des danseurs. La partie chorégraphique du spectacle, comme celle des Fâcheux, *fut réglée par M. de Beauchamps. La musique était de Lulli; mais, en 1672, après la brouille du compositeur avec Molière, elle devait être remplacée par une musique nouvelle de M. Charpentier.*

Le livret du ballet nous a fait connaître la distribution des rôles de la comédie et les personnes de qualité qui figurèrent dans les danses. Molière était Sganarelle; mademoiselle du Parc, Dorimène. Mesdemoiselles Béjart et de Brie se partageaient les rôles des bohémiennes; Brécourt et du Croisy, ceux des docteurs; Béjart, La Grange, La Thorillère, ceux d'Alcantor, de Lycaste et de Géronimo. Lulli menait en personne le « charivari crotesque » de la septième Entrée. Le Roi faisait un Égyptien. On voyait autour de lui, mêlés à des danseurs, des musiciens et des chanteurs excellents de l'époque, divers seigneurs dont les noms ont marqué dans l'histoire de la Cour : Monsieur le duc d'Enghien, fils de Condé, qui venait d'épouser Anne de Bavière, — François de Beauvillier, duc de Saint-Aignan, grand protecteur, après le Roi, de l'Académie de Danse, — François de Neufville, marquis, plus tard duc et maréchal de Villeroy, futur gouverneur de Louis XV, celui que Madame de Sévigné nommait le Charmant, — *Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, qui fut grand écuyer de France et qu'on nommait* Monsieur le Grand, — *le marquis de Rassan, danseur accompli, qui mourut lieutenant général des armées, — MM. de la Lanne, du Pille, et ce M. de Tartas dont Loménie de Brienne, secrétaire d'État sous Louis XIV* (1), *a écrit dans ses* Mémoires : « *C'est un gentilhomme basque, qui a été page du maréchal de*

(1) Cité par Despois, *Œuvres de Molière*, IV, p. 85.

Gramont, et que le maréchal donna au Roi pour ses ballets. Il faisoit des sauts périlleux que les danseurs de corde et les plus légers baladins n'auraient osé entreprendre... Je l'ai vu, dans un ballet du Roi, au Louvre, monter sur cinq hommes, trois en bas, et deux au-dessus ; il étoit le sixième, et se tenoit au sommet, droit sur les épaules des deux autres... Jamais homme n'a eu une plus belle disposition. »

A. R.



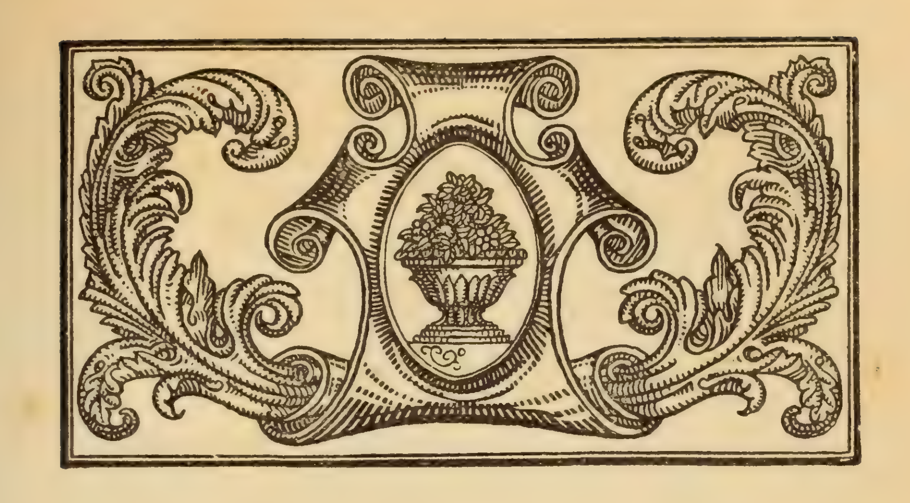


PERSONNAGES

SGANARELLE.
GERONIMO.
ALCANTOR, père de Dorimène.
ALCIDAS, frère de Dorimène.
LYCASTE, amant de Dorimène.
PANCRACE, docteur aristotélicien.
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien.
DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle.
DEUX ÉGYPTIENNES.

La scène est dans une place publique.





SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, GÉRONIMO

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.* Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne quérir vite chez le seigneur Géronimo; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

GÉRONIMO, *ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.* Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE. Ah! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; et j'allais chez vous, vous chercher.

GÉRONIMO. Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GERONIMO. Très volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE. Mettez donc dessus, s'il vous plaît.

Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée, et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE. Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO. Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO. Vous avez raison.

SGANARELLE. Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO. Cela est vrai.

SGANARELLE. Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉRONIMO. Je vous le promets.

SGANARELLE. Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO. Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE. C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GÉRONIMO. Qui, vous?

SGANARELLE. Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GÉRONIMO. Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE. Et quoi?

GÉRONIMO. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE. Moi?

GÉRONIMO. Oui.

SGANARELLE. Ma foi, je ne sais; mais je me porte bien.

GÉRONIMO. Quoi! vous ne savez pas, à peu près, votre âge?

SGANARELLE. Non. Est-ce qu'on songe à cela?

GÉRONIMO. Hé! dites-moi un peu, s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connaissance?

SGANARELLE, Ma foi, je n'avais que vingt ans alors.

GÉRONIMO. Combien fûmes-nous ensemble à Rome?

SGANARELLE. Huit ans.

GÉRONIMO. Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE. Sept ans.

GÉRONIMO. Et en Hollande, où vous fûtes ensuite?

SGANARELLE. Cinq ans et demi.

GÉRONIMO. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici?

SGANARELLE. Je revins en cinquante-six.

GÉRONIMO. De cinquante-six à soixante-huit, il y a douze ans, ce me semble : cinq ans en Hollande font dix-sept; sept ans en Angleterre font vingt-quatre; huit dans notre séjour à Rome font trente-deux, et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE. Qui, moi? Cela ne se peut pas.

GÉRONIMO. Mon Dieu, le calcul est juste. Et là-dessus je vous dirai franchement, et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien

mûrement avant que de la faire; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout. Et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage; et je vous trouverais le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE. Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GÉRONIMO. Ah! c'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE. C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO. Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE. Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO. Vous l'avez demandée?

SGANARELLE. Oui, c'est un mariage qui se doit conclure ce soir, et j'ai donné ma parole.

GÉRONIMO. Oh! mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

SGANARELLE. Je quitterais le dessein que j'ai fait! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir, mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paraisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais; et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer? N'ai-je pas encore

toutes mes dents les meilleures du monde? *(Il montre ses dents.)* Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? *(Il tousse.)* Hem, hem, hem! Eh! qu'en dites-vous?

GÉRONIMO. Vous avez raison : je m'étais trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE. J'y ai répugné autrefois; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera et me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelle, et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GÉRONIMO. Il n'y a rien de plus agréable que cela, et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE. Tout de bon, vous me le conseillez?

GÉRONIMO. Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GÉRONIMO. Hé! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous vous allez marier?

SGANARELLE. Dorimène.

GÉRONIMO. Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée ?

SGANARELLE. Oui.

GÉRONIMO. Fille du seigneur Alcantor ?

SGANARELLE. Justement.

GÉRONIMO. Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

SGANARELLE. C'est cela.

GÉRONIMO. Vertu de ma vie !

SGANARELLE. Qu'en dites-vous ?

GÉRONIMO. Bon parti ! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

GÉRONIMO. Sans doute. Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE. Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO. Je n'y manquerai pas; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE. Serviteur.

GÉRONIMO, *à part*. La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! O le beau mariage ! ô le beau mariage ! *(ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant).*

SGANARELLE, *seul*. Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.



SCÈNE II

DORIMÈNE, SGANARELLE.

DORIMÈNE, *dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit.* Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE, *à part, apercevant Dorimène.* Voici ma maîtresse qui vient. Ah! qu'elle est agréable! quel air! et quelle taille! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier? *(A Dorimène.)* Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur?

DORIMÈNE. Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE. Hé bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout: de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos tetons rondelets, de votre... Enfin toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne?

DORIMÈNE. Tout à fait aise, je vous jure. Car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne; et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étais avec

lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer comme il faut le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderais pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades; en un mot, toutes les choses de plaisir : et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble; je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes : car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle : et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous ? je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE. Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE. C'est un mal, aujourd'hui, qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu; il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE III

GÉRONIMO, SGANARELLE

GÉRONIMO. Ah ! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici ; et j'ai rencontré un orfèvre qui, sur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre le plus parfait du monde.

SGANARELLE. Mon Dieu, cela n'est pas pressé.

GÉRONIMO. Comment ! que veut dire cela ? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure ?

SGANARELLE. Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrais bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me semblait que j'étais dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GÉRONIMO. Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes ; et quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes, vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

SGANARELLE, *seul*. Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE IV

PANCRACE, SGANARELLE

PANCRACE, *se tournant du côté où il est entré, et sans voir Sganarelle.* Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE. Ah ! bon, en voici un fort à propos.

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.* Oui, je te soutiendrai par vives raisons que tu es un ignorant, ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE, *à part.* Il a pris querelle contre quelqu'un. *(A Pancrace.)* Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.* Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

SGANARELLE, *à part.* La colère l'empêche de me voir. *(A Pancrace.)* Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.* C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE, *à part.* Il faut qu'on l'ait fort irrité. *(A Pancrace.)* Je...

PANCRACE *(de même, sans voir Sganarelle). Toto cœlo, tota via aberras.*

SGANARELLE. Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE. Serviteur.

SGANARELLE. Peut-on...

PANCRACE, *se retournant vers l'endroit par où il est entré.* Sais-tu bien ce que tu as fait ? Un syllogisme *in Balordo.*

SGANARELLE. Je vous...

PANCRACE, *de même.* La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

SGANARELLE. Je...

PANCRACE, *de même.* Je crèverais plutôt que d'avouer ce que tu dis, et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE. Puis-je...

PANCRACE, *de même.* Oui, je défendrai cette proposition *pugnis et calcibus, unguibus et rostro.*

SGANARELLE. Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère ?

PANCRACE. Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE. Et quoi encore ?

PANCRACE. Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE. Puis-je demander ce que c'est ?

PANCRACE. Ah ! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet État, devraient rougir de honte en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE. Quoi donc ?

PANCRACE. N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la *forme d'un chapeau ?*

SGANARELLE. Comment ?

PANCRACE. Je soutiens qu'il faut dire la *figure d'un chapeau,* et non pas la *forme.* D'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure la disposition extérieure des corps

qui sont inanimés : et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme *(Se retournant encore du côté par où il est entré.)* Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler; et ce sont les termes exprès d'Aristote, dans le chapitre de la *Qualité*.

SGANARELLE, *à part.* Je pensais bien que tout fût perdu. *(A Pancrace.)* Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE. Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

SGANARELLE. Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE. Impertinent fieffé!

SGANARELLE. De grâce, remettez-vous... Je...

PANCRACE. Ignorant!

SGANARELLE. Eh! mon Dieu. Je...

PANCRACE. Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE. Il a tort. Je...

PANCRACE. Une proposition condamnée par Aristote!

SGANARELLE. Cela est vrai. Je...

PANCRACE. En termes exprès!

SGANARELLE. Vous avez raison. *(Se tournant du côté par où Pancrace est entré.)* Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. *(A Pancrace.)* Voilà qui est fait; je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint per-

sonne; et je voudrais bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh! quel est votre avis là-dessus?

PANCRACE. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderais que *datur vacuum in rerum natura*, et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, *à part*. La peste soit de l'homme! *(Haut.)* Eh! Monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE. Eh! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE. Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE. Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE. De quelle langue?

PANCRACE. Oui.

SGANARELLE. Parbleu! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE. Je vous dis : de quel idiome, de quel langage?

SGANARELLE. Ah! c'est une autre affaire.

PANCRACE. Voulez-vous me parler italien?

SGANARELLE. Non.

PANCRACE. Espagnol?

SGANARELLE. Non.

PANCRACE. Allemand?

SGANARELLE. Non.

PANCRACE. Anglais?

SGANARELLE. Non.

PANCRACE. Latin?
SGANARELLE. Non.
PANCRACE. Grec?
SGANARELLE. Non.
PANCRACE. Hébreu?
SGANARELLE. Non.
PANCRACE. Syriaque?
SGANARELLE. Non.
PANCRACE. Turc?
SGANARELLE. Non.
PANCRACE. Arabe?
SGANARELLE. Non, non, français.
PANCRACE. Ah! français!
SGANARELLE. Fort bien.
PANCRACE. Passez donc de l'autre côté : car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la maternelle.
SGANARELLE, *à part*. Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci!
PANCRACE. Que voulez-vous?
SGANARELLE. Vous consulter sur une petite difficulté.
PANCRACE. Sur une difficulté de philosophie, sans doute?
SGANARELLE. Pardonnez-moi. Je...
PANCRACE. Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?
SGANARELLE. Point du tout. Je...
PANCRACE. Si la logique est un art ou une science?
SGANARELLE. Ce n'est pas cela. Je...
PANCRACE. Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement?
SGANARELLE. Non. Je...

PANCRACE. S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une?

SGANARELLE. Point. Je...

PANCRACE. Si la conclusion est de l'essence du syllogisme?

SGANARELLE. Nenni. Je...

PANCRACE. Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance?

SGANARELLE. Non. Je...

PANCRACE. Si le bien se réciproque avec la fin?

SGANARELLE. Eh! non. Je...

PANCRACE. Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel?

SGANARELLE. Non, non, non, non, non, de par tous les diables! non.

PANCRACE. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE. Je vous la veux expliquer aussi, mais il faut m'écouter.

SGANARELLE, *en même temps que le docteur.* L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père; mais comme j'appréhende...

PANCRACE, *en même temps que Sganarelle.* La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées. *(Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.)* Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la

pensée expliquée par un signe extérieur : d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE. *(Il pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir.)* Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avait bien dit, que son maître Aristote n'était rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre : il est plus posé, et plus raisonnable. Holà !



SCÈNE V

MARPHURIUS, SGANARELLE

MARPHURIUS. Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE. Seigneur docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. *(A part.)* Ah ! voilà qui va bien : il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS. Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : « Je suis venu », mais : « Il me semble que je suis venu. »

SGANARELLE. Il me semble ?

MARPHURIUS. Oui.

SGANARELLE. Parbleu! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

MARPHURIUS. Ce n'est pas une conséquence, et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE. Comment! il n'est pas vrai que je suis venu?

MARPHURIUS. Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE. Quoi! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS. Il m'apparaît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE. Eh! que diable, vous vous moquez! Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS. Je n'en sais rien.

SGANARELLE. Je vous le dis.

MARPHURIUS. Il se peut faire.

SGANARELLE. La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS. Il n'est pas impossible.

SGANARELLE. Ferai-je bien ou mal de l'épouser?

MARPHURIUS. L'un ou l'autre.

SGANARELLE, *à part.* Ah! ah! voici une autre musique. *(A Marphurius.)* Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle?

MARPHURIUS. Selon la rencontre.

SGANARELLE. Ferai-je mal?

MARPHURIUS. Par aventure.

SGANARELLE. De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS. C'est mon dessein.

SGANARELLE. J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS. Cela peut être.

SGANARELLE. Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS. Il se pourrait.

SGANARELLE. Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS. La chose est faisable.

SGANARELLE. Qu'en pensez-vous?

MARPHURIUS. Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE. Mais que feriez-vous, si vous étiez en ma place?

MARPHURIUS. Je ne sais.

SGANARELLE. Que me conseillez-vous de faire?

MARPHURIUS. Ce qui vous plaira.

SGANARELLE J'enrage!

MARPHURIUS. Je m'en lave les mains.

SGANARELLE. Au diable soit le vieux rêveur!

MARPHURIUS. Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE, *à part*. La peste du bourreau! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.

(Il lui donne des coups de bâton.)

MARPHURIUS. Ah! ah! ah!

SGANARELLE. Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MARPHURIUS. Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi!

SGANARELLE. Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toute chose : et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS. Ah! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE. Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS. J'en ai les marques sur ma personne.
SGANARELLE. Il se peut faire.
MARPHURIUS. C'est toi qui m'as traité ainsi.
SGANARELLE. Il n'y a pas d'impossibilité.
MARPHURIUS. J'aurai un décret contre toi.
SGANARELLE. Je n'en sais rien.
MARPHURIUS. Et tu seras condamné en justice.
SGANARELLE. Il en sera ce qui pourra.
MARPHURIUS. Laisse-moi faire.
SGANARELLE, *seul*. Comment ! on ne saurait tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement ! Que dois-je faire, dans l'incertitude des suites de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah ! voici des Égyptiennes. Il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.



SCÈNE VI

DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE

(Les Égyptiennes, avec leurs tambours de basque, entrent en chantant et dansant.)

SGANARELLE. Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune ?
PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Oui, mon bon Monsieur, nous voici deux qui te la dirons.
DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans ; et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE. Tenez, les voilà toutes deux, avec ce que vous demandez.
PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Tu as une bonne physionomie, mon bon Monsieur, une bonne physionomie.
DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Oui, bonne physionomie, physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.
PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon Monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.
DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.
PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.
DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.
PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.
DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Une femme qui te donnera une grande réputation.
PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Tu seras considéré par elle, mon bon Monsieur, tu seras considéré par elle.
SGANARELLE. Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu : suis-je menacé d'être cocu ?
DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Cocu ?
SGANARELLE. Oui.
PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Cocu ?
SGANARELLE. Oui, si je suis menacé d'être cocu ?
LES DEUX ÉGYPTIENNES, *chantant et dansant.* La, la, la, la...
SGANARELLE. Que diable ! ce n'est pas là me répondre. Venez çà. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu ?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE. Cocu, vous ?
SGANARELLE. Oui, si je serai cocu ?
PREMIÈRE ÉGYPTIENNE. Vous, cocu ?
SGANARELLE. Oui, si je le serai, ou non ?
LES DEUX ÉGYPTIENNES, *chantant et dansant.* La, la, la, la!

(Elles s'en vont.)

SGANARELLE. Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquiétude! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage; et pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.



SCÈNE VII

DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE, *retiré dans un coin du théâtre, sans être vu.*

LYCASTE. Quoi! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez?
DORIMÈNE. Sans raillerie.
LYCASTE. Vous vous mariez tout de bon?
DORIMÈNE. Tout de bon.
LYCASTE. Et vos noces se feront dès ce soir?
DORIMÈNE. Dès ce soir.
LYCASTE. Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

DORIMÈNE. Moi? point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter. C'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, et qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise, et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis, et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve. *(Apercevant Sganarelle.)* Ah! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en saurait dire.
LYCASTE. Est-ce là Monsieur...?
DORIMÈNE. Oui, c'est Monsieur qui me prend pour femme.
LYCASTE. Agréez, Monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très honnête personne. Et vous, Mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et Monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, Monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.
DORIMÈNE. C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.
SGANARELLE, *seul*. Me voilà tout à fait dégoûté de

mon mariage, et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent; mais il vaut mieux encore perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà!

(Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.)



SCÈNE VIII

ALCANTOR, SGANARELLE

ALCANTOR. Ah! mon gendre, soyez le bienvenu!

SGANARELLE. Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR. Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE. Excusez-moi.

ALCANTOR. Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE. Je viens ici pour autre sujet.

ALCANTOR. J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE. Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR. Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE. Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR. Enfin vous allez être satisfait, et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE. Mon Dieu, c'est autre chose.

ALCANTOR. Allons, entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE. J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR. Ah! mon Dieu, ne faisons point de cérémonie : entrez vite, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Non, vous dis-je. Je vous veux parler auparavant.

ALCANTOR. Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE. Oui.

ALCANTOR. Et quoi?

SGANARELLE. Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR. Pardonnez-moi. Ma fille vous trouve bien comme vous êtes, et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE. Point : j'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle aurait trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR. Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

SGANARELLE. J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourraient la dégoûter.

ALCANTOR. Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE. Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille pas de me la donner.

ALCANTOR. Vous moquez-vous? J'aimerais mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE. Mon Dieu, je vous en dispense, et je...

ALCANTOR. Point du tout. Je vous l'ai promise, et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE, *à part*. Que diable!

ALCANTOR. Voyez-vous, j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière, et je refuserais ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE. Seigneur Alcantor, je vous suis

obligé de l'honneur que vous me faites; mais je vous déclare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR. Qui, vous?

SGANARELLE. Oui, moi.

ALCANTOR. Et la raison ?

SGANARELLE. La raison ? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

ALCANTOR. Écoutez. Les volontés sont libres, et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela; mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire, et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SGANARELLE, *seul.* Encore est-il plus raisonnable que je ne pensais, et je croyais avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire ; et j'allais faire un pas dont je me serais peut-être longtemps repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.



SCÈNE IX

ALCIDAS, SGANARELLE

ALCIDAS, *parlant toujours d'un ton doucereux.* Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

SGANARELLE. Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS. Mon père m'a dit, Monsieur, que vous

vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE. Oui, Monsieur, c'est avec regret; mais...

ALCIDAS. Oh! Monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE. J'en suis fâché, je vous assure, et je souhaiterais...

ALCIDAS. Cela n'est rien, vous dis-je. *(Présentant à Sganarelle deux épées.)* Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE. De ces deux épées?

ALCIDAS. Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE. A quoi bon?

ALCIDAS. Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE. Comment?

ALCIDAS. D'autres gens feraient du bruit, et s'emporteraient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur : et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE. Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS. Allons, Monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE. Je suis votre valet : je n'ai point de gorge à me couper. *(A part.)* La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS. Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Eh! Monsieur, rengainez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS. Dépêchons vite, Monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE. Je ne veux point de cela, vous dis-je.
ALCIDAS. Vous ne voulez pas vous battre?
SGANARELLE. Nenni, ma foi.
ALCIDAS. Tout de bon?
SGANARELLE. Tout de bon.
ALCIDAS, *après lui avoir donné des coups de bâton.* Au moins, Monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; et vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton : tout cela est dans les formes, et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.
SGANARELLE, *à part.* Quel diable d'homme est-ce ci?
ALCIDAS, *lui présente encore les denx épées.* Allons, Monsieur, faites les choses galamment et sans vous faire tirer l'oreille.
SGANARELLE. Encore?
ALCIDAS. Monsieur, je ne contrains personne; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.
SGANARELLE. Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.
ALCIDAS. Assurément?
SGANARELLE. Assurément.
ALCIDAS. Avec votre permission donc...

(Alcidas lui donne encore des coups de bâton.)

SGANARELLE. Ah! ah! ah! ah!
ALCIDAS. Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur.

(Alcidas lève le bâton.)

SGANARELLE. Hé bien! j'épouserai, j'épouserai...

ALCIDAS. Ah! Monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; et j'aurais été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord.

(Il va frapper à la porte d'Alcantor.)



SCÈNE X

ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE

ALCIDAS. Mon père, voilà Monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR. Monsieur, voilà sa main; vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel! m'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage.





DIJON — DARANTIERE



LA PRINCESSE D'ÉLIDE



MOLIÈRE
1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

LA PRINCESSE D'ÉLIDE

ET

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE

COMÉDIE EN CINQ ACTES
EN VERS ET EN PROSE
1664

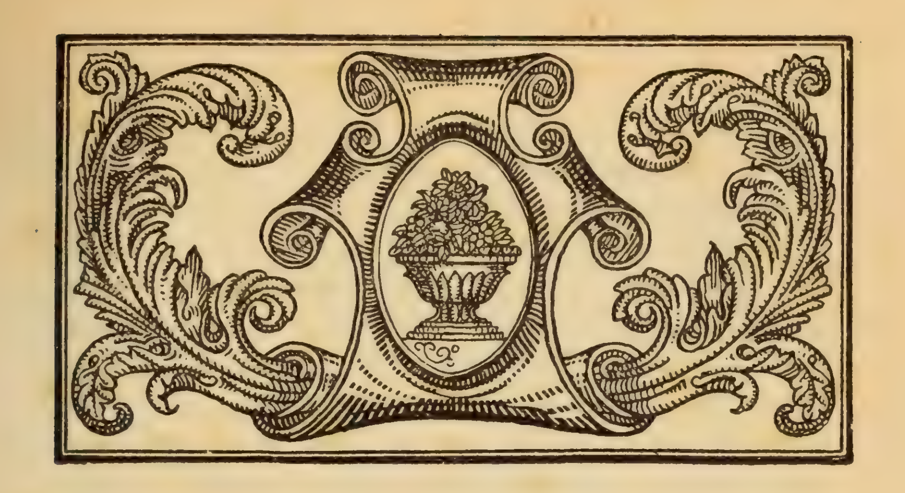


PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
99, BOULEVARD RASPAIL, 99

—

1922





NOTICE

Les palais élevés sur l'ordre du Grand Roi nous gardent le témoignage immobile et durable de son faste et de sa magnificence. On ne saurait cependant concevoir l'éclat de sa cour, sans imaginer les divertissements et les cérémonies qui s'y déroulèrent avec une splendeur incomparable. Rien ne surpassa les réjouissances qu'on nomma Les Plaisirs de l'Ile enchantée, *et qui, du 7 au 13 mai 1664, eurent pour cadre la « maison de campagne » de Versailles. Louis XIV avait voulu y « donner aux Reines et à toute sa cour le plaisir de quelques fêtes peu communes » (1). C'était le prétexte officiel. Celle pour qui ces spectacles étaient commandés, et qui devait y trouver autant d'hommages, était Mademoiselle de La Vallière, unie au Roi par une liaison de trois années. « La fête était pour elle seule ; elle en jouissait, confondue dans la foule (2).* »

Les Plaisirs de l'Ile enchantée *furent conçus et réglés*

(1) *Relation* des fêtes données sous le nom des *Plaisirs de l'Ile enchantée,* imprimée dans l'édition princeps des *Plaisirs*..., et reproduite par diverses éditions.

(2) Voltaire, *Siècle de Louis XIV,* ch. XXV.

par François de Beauvillier, duc de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la chambre, « qui avait déjà donné plusieurs sujets de ballet fort agréables », et par un gentilhomme de Modène, protégé de Lulli, Carlo Vigarani, qui bientôt, pour son habileté à monter les pièces à spectacles, devait recevoir l'intendance des machines et menus plaisirs du Roi. Le sujet est emprunté à l'Arioste. L'île de l'enchanteresse Alcine a vogué jusqu'en France. La magicienne y retient par son savoir et sa beauté « le brave Roger et plusieurs autres bons chevaliers ». Ils y consument le temps dans des divertissements : « course de bagues, collation ornée de machines, comédie mêlée de danse et de musique, ballet..., feu d'artifice », dont la représentation se poursuit pendant trois « journées ».



La première Journée vit d'abord défiler ceux qui devaient prendre part à la course de bagues, exercice dans lequel le Roi montrait de l'adresse et de la grâce. « Ils étaient précédés de héraults d'armes, de pages, d'écuyers, qui portaient leurs devises et leurs boucliers ; et sur ces boucliers étaient écrits en lettres d'or des vers composés par [le président de] Perigni et par Benserade (1). » Derrière le duc de Saint-Aignan, maréchal de camp, vendit le Roi, « représentant Roger, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois couleur de feu éclatoit d'or, d'argent et de pierreries. Sa Majesté étoit armée à la façon des Grecs, comme tous ceux de sa quadrille, et portoit une cuirasse de lame d'argent, couverte d'une riche broderie d'or et de diamants. Son port et toute son action étoient dignes de son rang ; son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grâce incomparable ; et jamais

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. xxv.

un air plus libre ni plus guerrier n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes » (1). Suivaient, revêtus de costumes magnifiques, le duc de Noailles, juge du camp, le duc de Guise, petit-fils du Balafré, et le comte d'Armagnac, les ducs de Foix et de Coaslin, le comte du Lude et le prince de Marsillac, les marquis de Villequier, de Soyecourt, d'Humières et de La Vallière, enfin Monsieur le Duc, fils du grand Condé, qui marchait seul et représentait Roland.

Après la cavalcade paraissait le char d'Apollon, rehaussé de sculptures figurant les monstres célestes. Il était conduit par le Temps, représenté par Millet, le cocher ordinaire du Roi.

Les figurants du char étaient fournis par la troupe de Molière. La Grange, juché au plus haut de l'édifice, faisait Apollon. Il avait à ses pieds les quatre Ages : Mademoiselle Molière était le Siècle d'Or ; Mademoiselle de Brie, le Siècle d'Airain ; du Croisy, le Siècle de Fer. Le Siècle d'Argent était représenté par Hubert, qui venait de quitter le théâtre du Marais pour le Palais-Royal. Les douze Heures du Jour et les douze Signes du Zodiaque marchaient en file sur les côtés. Des pages et des pasteurs fermaient la marche.

Des vers congrus furent récités, les courses de bagues, données. « Et, la nuit venue, quatre mille gros flambeaux éclairèrent l'espace où se donnaient les fêtes. Des tables y furent servies par deux cents personnages qui représentaient les Saisons, les Faunes, les Sylvains, les Dryades, avec des pasteurs, des vendangeurs, des moissonneurs. Pan et Diane avançaient sur une montagne mouvante, et en descendirent pour faire monter sur les tables ce que les campagnes et les forêts produisent de plus délicieux. Derrière les tables, en demi-cercle, s'éleva tout d'un coup

(1) *Relation... des Plaisirs...*

un théâtre chargé de concertants. Les arcades qui entouraient la table et le théâtre étaient ornées de cinq cents girandoles vertes et argent, qui portaient des bougies ; et une balustrade dorée fermait cette vaste enceinte (1). »

Dans la seconde Journée, Roger et les chevaliers de sa quadrille donnèrent à la Reine « le plaisir d'une comédie » galante, mêlée de musique et d'entrées de ballet, dont l'auteur était Molière : La Princesse d'Élide.

Le troisième Jour, des vers, « qui furent à la louange de la Reine mère du Roi », furent récités par Mademoiselle du Parc jouant Alcine, et par Mademoiselle de Brie et Mademoiselle Molière faisant les nymphes Célie et Dircé. Après des jeux de machines surprenants, on dansa le Ballet du Palais d'Alcine, *à la fin duquel « la sage Mélisse, sous la forme d'Atlas », met au doigt de Roger « la fameuse bague qui détruit les enchantements. Lors un coup de tonnerre, suivi de plusieurs éclairs, marque la destruction du palais, qui est aussitôt réduit en cendres par un feu d'artifice... La hauteur et le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, et celles qui ressortoient de l'eau après s'y être enfoncées, faisoient un spectacle si grand et si magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer les enchantements qu'un si beau feu d'artifice, lequel ayant enfin cessé après un bruit et une longueur extraordinaires, les coups de boîtes qui l'avoient commencé redoublèrent encore.*

« *Alors toute la cour, se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois fêtes... (2)* »



Anne d'Autriche et Marie-Thérèse, en l'honneur de qui cette suite de divertissements fut donnée, étaient Espa-

(1) Voltaire. *Siècle de Louis XIV*, ch. xxv.
(2) *Relation... des Plaisirs...*

gnoles. C'est dans une des meilleures comédies du théâtre espagnol, el Desden con el desden *(Dédain pour dédain), de Moreto, que Molière choisit le sujet de La* Princesse d'Élide. *Comme Hippolyte, la princesse est rebelle à l'amour. Elle est aimée par Aristomène, prince de Messène; Théocle, prince de Pyle; Euryale, prince d'Ithaque. Les assiduités d'Aristomène et de Théocle l'importunent. Les dédains répétés que feint Euryale ont raison de sa fierté, puis de son cœur. Molière a simplifié l'intrigue espagnole. Il y a introduit d'autre part le personnage de Moron, bouffon et fou de cour, dont il jouait le rôle chargé de traits de farce, et qui, au milieu des sentiments délicats exprimés par les autres personnages, apporte le bon sens populaire, l'accent bonhomme et narquois de Sganarelle : « Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre ; nous les gâtons par nos douceurs ; et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects et ces soumissions où les hommes les acoquinent. »*

La Princesse d'Élide *fut écrite en grande hâte. « Vous saurez, dit Marigny dans une* Relation *des fêtes qui fut imprimée en juin 1664, que Molière avoit eu si peu de temps pour la composer, qu'il n'y avoit qu'un acte et demi en vers, et le reste étoit en prose, de sorte qu'il sembloit que, pour obéir promptement au pouvoir de l'enchanteresse Alcine, la Comédie n'avoit eu le temps que de prendre un de ses brodequins, et qu'elle étoit venue donner des marques de son obéissance un pied chaussé et l'autre nu. » La pièce, ainsi que les deux autres « Journées » des* Plaisirs, *était accompagnée d'une importante partition de Lulli. Représentée pour la première fois le 8 mai 1664, elle fut jouée quatre fois en juillet à Fontainebleau, en présence du cardinal Chigi, légat* a latere. *Elle fut représentée vingt-cinq fois à Paris, du 9 novembre 1664 au 4 janvier 1665, et reprise quatre fois à Saint-Germain, en août 1669.*

Jouée à diverses reprises au XVIIIe *siècle, elle eut toujours plus de succès à la cour qu'à la ville, où les privilèges de l'Opéra empêchaient de lui donner l'accompagnement de la musique et de la danse.*

***

La troisième Journée des Plaisirs de l'Ile enchantée *n'avait point marqué la fin des divertissements. « La magnificence et la galanterie du Roi en avoit encore réservé pour les autres jours, qui n'étoient pas moins agréables (1). » Les fêtes se prolongèrent jusqu'au 13 mai inclusivement. On y joua aussi les* Fâcheux *et le* Mariage forcé. *Et, le 12 au soir, devant les invités du Roi, on donna, pour la première fois, trois actes d'une « comédie nommée* Tartufe, *que le sieur de Molière avoit faite contre les hypocrites... ». Ainsi parle une* Rédaction *des* Plaisirs de l'Ile enchantée, *qui fut imprimée dans diverses éditions de* La Princesse d'Élide, *et à laquelle on pense que Molière eut peut-être quelque part. Il semble qu'on ait senti dès l'abord quel retentissement devait avoir cette nouvelle pièce. Car, sur le moment, on ne la laissa point poursuivre sa carrière ; et, si l'on en croit la* Rédaction *précitée, « quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel et ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion ne put souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pouvoient être prises l'une pour l'autre; et quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il la défendit pourtant en public, et se priva soi-même de ce plaisir, pour n'en pas laisser abuser à d'autres, moins capables d'en faire un juste discernement ».*

A. R.

(1) *Relation... des Plaisirs...*



PERSONNAGES

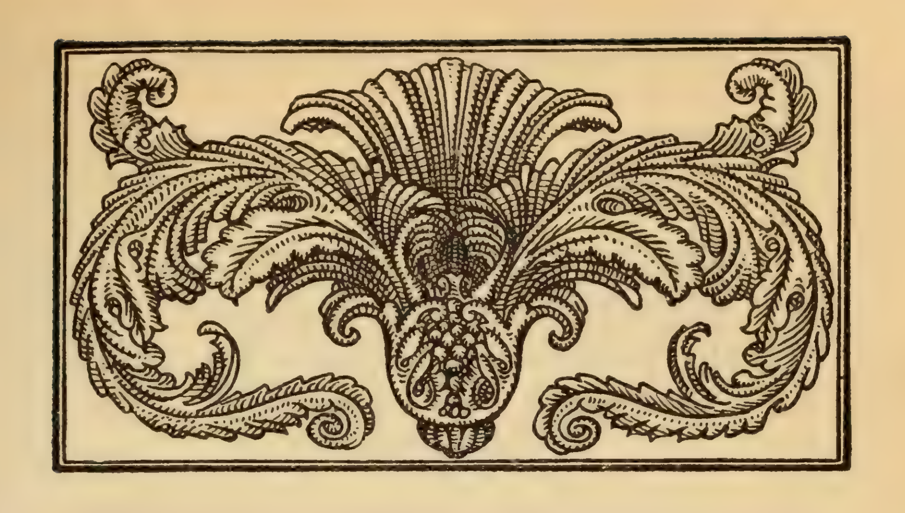
IPHITAS, père de la Princesse.
EURYALE, ou le Prince d'Ithaque.
ARISTOMÈNE, ou le Prince de Messène.
THÉOCLE, ou le Prince de Pyle.
ARBATE, gouverneur du Prince d'Ithaque.
MORON, plaisant de la Princesse.
Un Suivant.
LA PRINCESSE D'ÉLIDE.
AGLANTE, cousine de la Princesse.
CYNTHIE, cousine de la Princesse.
PHILIS, suivante de la Princesse.

PERSONNAGES DES INTERMÈDES

L'AURORE.
CLIMÈNE.
LYCISCAS, valet de chiens.
TIRCIS, berger chantant.
Trois Valets de chiens chantants.
Valets de chiens dansants.
Chasseurs dansants.
Un Satyre chantant.
Satyres dansants.
Bergers et Bergères chantants.
Bergers et Bergères dansants.

La scène est en Élide.





PREMIER INTERMÈDE

SCÈNE PREMIÈRE

RÉCIT DE L'AURORE

Quand l'Amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer :
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudraient vous blâmer;
Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer :
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.



SCÈNE II

VALETS DE CHIENS ET MUSICIENS

Holà! holà! debout, debout, debout!
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout;
Holà! ho! debout, vite debout!

PREMIER

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIÈME

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIÈME

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent partout.

TOUS ENSEMBLE

Sus, sus! debout! vite, debout!
(Parlant à Lyciscas qui dormait.)
Qu'est-ce ci, Lyciscas? Quoi! tu ronfles encore,
Toi qui promettais tant de devancer l'Aurore?
Allons, debout! vite, debout!
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout;
Debout, vite, debout! dépêchons, debout!

LYCISCAS, *en s'éveillant.* Par la morbleu! vous êtes de grands braillards, vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin.

MUSICIENS

Ne vois-tu pas le jour qui se répand partout?
Allons, debout! Lyciscas, debout!

LYCISCAS. Hé! laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

MUSICIENS

Non, non, debout! Lyciscas, debout!

LYCISCAS. Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.
MUSICIENS. *Point, point; debout! vite, debout!*
LYCISCAS. Hé! je vous prie...
MUSICIENS. *Debout!*
LYCISCAS. Un moment...
MUSICIENS. *Debout!*
LYCISCAS. De grâce.
MUSICIENS. *Debout!*
LYCISCAS. Eh!
MUSICIENS. *Debout!*
LYCISCAS. Je...
MUSICIENS. *Debout!*
LYCISCAS. J'aurai fait incontinent.

MUSICIENS

Non, non, debout! Lyciscas, debout!
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Vite, debout! dépêchons, debout!

LYCISCAS. Eh bien, laissez-moi, je vais me lever : vous êtes d'étranges gens de me tourmenter comme cela! Vous serez cause que je ne me porterai pas bien de toute la journée : car, voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme, et, lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive... que... on est... *(Il se rendort.)*
PREMIER. *Lyciscas!*
DEUXIÈME. *Lyciscas!*
TROISIÈME. *Lyciscas!*
TOUS ENSEMBLE. *Lyciscas!*

LYCISCAS. Diable soient les brailleurs! Je voudrais que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

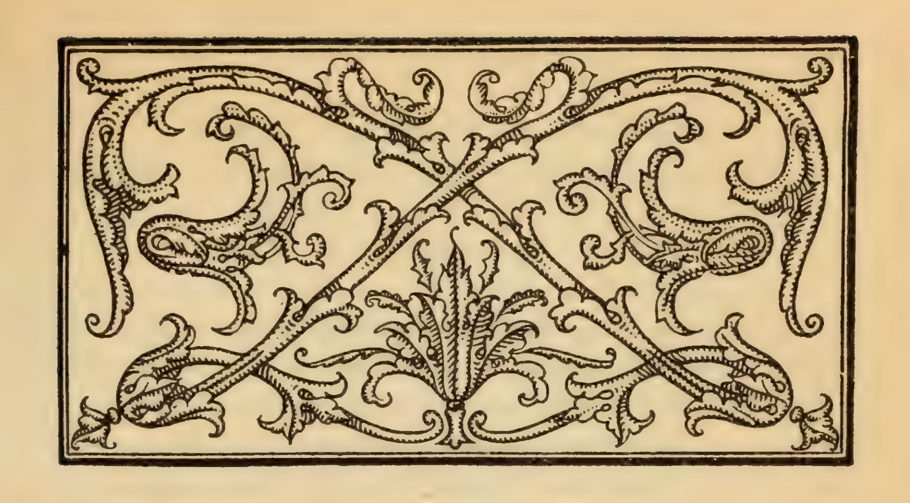
MUSICIENS

Debout, debout!
Vite, debout! dépêchons, debout!

LYCISCAS. Ah! quelle fatigue de ne pas dormir son saoûl!
PREMIER. *Holà! ho!*
DEUXIÈME. *Holà! ho!*
TROISIÈME. *Holà! ho!*
TOUS ENSEMBLE. *Oh! oh! oh! oh! oh!*
LYCISCAS. Oh! oh! oh! oh! La peste soit des gens, avec leurs chiens de hurlements! Je me donne au diable, si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela! Je...

(Il fait mine de se rendormir.)

MUSICIENS. *Debout!*
LYCISCAS. Encore?
MUSICIENS. *Debout!*
LYCISCAS. Le diable vous emporte!
MUSICIENS. *Debout!*
LYCISCAS, *en se levant*. Quoi! toujours? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter? Par la sambleu! j'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons, ho! Messieurs, debout! debout! vite; c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de diable partout. Debout! debout! debout! Allons, vite, ho! ho! ho! debout! debout! pour la chasse ordonnée il faut préparer tout; debout! debout! Lyciscas, debout! Ho! ho! ho! ho! ho!



ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

EURYALE, ARBATE

ARBATE

Ce silence rêveur dont la sombre habitude
Vous fait à tous moments chercher la solitude,
Ces longs soupirs que laisse échapper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge,
Et je pense, seigneur, entendre ce langage;
Mais, sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURYALE

Explique, explique, Arbate, avec toute licence
Ces soupirs, ces regards et ce morne silence :
Je te permets ici de dire que l'Amour
M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour;

Et je consens encor que tu me fasses honte
Des faiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE

Moi, vous blâmer, seigneur, des tendres mouvements
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments?
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon âme
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme;
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
De la beauté d'une âme est un clair témoignage,
Et qu'il est malaisé que, sans être amoureux,
Un jeune prince soit et grand et généreux.
C'est une qualité que j'aime en un monarque;
La tendresse du cœur est une grande marque,
Et je crois que d'un prince on peut tout présumer
Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance;
Mes regards observaient en vous des qualités
Où je reconnaissais le sang dont vous sortez;
J'y découvrais un fonds d'esprit et de lumière,
Je vous trouvais bien fait, l'air grand et l'âme fière;
Votre cœur, votre adresse éclataient chaque jour:
Mais je m'inquiétais de ne voir point d'amour;
Et puisque les langueurs d'une plaie invincible
Nous montrent que votre âme à ses traits est sensible,
Je triomphe, et mon cœur, d'allégresse rempli,
Vous regarde à présent comme un prince accompli.

EURYALE

Si de l'Amour un temps j'ai bravé la puissance,
Hélas! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance!
Et, sachant dans quels maux mon cœur s'est abîmé,
Toi-même tu voudrais qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin, vois le sort où mon astre me guide :
J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Élide;
Et tu sais quel orgueil, sous des traits si charmants,
Arme contre l'amour ses jeunes sentiments,
Et comment elle fuit en cette illustre fête
Cette foule d'amants qui briguent sa conquête.
Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel, en naissant, a destiné nos âmes!
A mon retour d'Argos je passai dans ces lieux,
Et ce passage offrit la princesse à mes yeux;
Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
Mais de l'œil dont on voit une belle statue :
Leur brillante jeunesse, observée à loisir,
Ne porta dans mon âme aucun secret désir;
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage
Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour :
On publie en tous lieux que son âme hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
Admire nos esprits et la fatalité!
Ce que n'avaient point fait sa vue et sa beauté,
Le bruit de ses fiertés en mon âme fit naître
Un transport inconnu dont je ne fus point maître :

Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
A me faire avec soin rappeler tous ses traits;
Et mon esprit, jetant de nouveaux yeux sur elle,
M'en refit une image et si noble et si belle,
Me peignit tant de gloire et de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon cœur, aux brillants d'une telle victoire,
Vit de sa liberté s'évanouir la gloire;
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner,
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance,
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence;
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
Du désir de paraître à ces jeux renommés
Où l'illustre Iphitas, père de la princesse,
Assemble la plupart des princes de la Grèce.

ARBATE

Mais à quoi bon, seigneur, les soins que vous prenez,
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse
Et venez à ses yeux signaler votre adresse;
Et nuls empressements, paroles ni soupirs
Ne l'ont instruite encor de vos brûlants désirs?
Pour moi, je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique;
Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURYALE

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette âme hautaine,
Et me jeter au rang de ces princes soumis
Que le titre d'amants lui peint en ennemis?

Tu vois les souverains de Messène et de Pyle
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus
En appuyer en vain les respects assidus :
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence ;
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE

Et c'est dans ce mépris et dans cette humeur fière
Que votre âme à ses vœux doit voir plus de lumière,
Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur
Que défend seulement une jeune froideur,
Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse.
Un cœur préoccupé résiste puissamment ;
Mais quand une âme est libre, on la force aisément,
Et toute la fierté de son indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
Faites de votre flamme un éclat glorieux,
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vôtres :
Peut-être, pour toucher ses sévères appas,
Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas ;
Et si de ses fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bonheur, en ces extrémités,
Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

EURYALE

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme ;
Combattant mes raisons, tu chatouilles mon âme ;

Et, par ce que j'ai dit, je voulais pressentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrais m'applaudir.
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la princesse expliquer mon silence,
Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
Cette chasse où, pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore
Est le temps que Moron, pour déclarer mon feu,
A pris...

ARBATE

Moron, seigneur?

EURYALE

Ce choix t'étonne un peu?
Par son titre de fou tu crois le bien connaître;
Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paraître,
Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui :
La princesse se plaît à ses bouffonneries,
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut, dans cet accès, dire et persuader
Ce que d'autres que lui n'oseraient hasarder;
Je le vois propre enfin à ce que j'en souhaite :
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut (dans mes États ayant reçu le jour)
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle...



SCÈNE II

MORON, EURYALE, ARBATE

MORON, *sans être vu.*

Au secours ! sauvez-moi de la bête cruelle !

EURYALE

Je pense ouïr sa voix.

MORON, *sans être vu.*

A moi ! de grâce, à moi !

EURYALE

C'est lui-même. Où court-il avec un tel effroi ?

MORON, *entrant sans voir personne.*

Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable ?
Grands dieux ! préservez-moi de sa dent effroyable !
Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens et deux veaux des plus gras.
(Rencontrant Euryale, que dans sa frayeur il prend pour le sanglier qu'il évite.)
Ha ! je suis mort !

EURYALE

Qu'as-tu ?

MORON

Je vous croyais la bête
Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête,
Seigneur ; et je ne puis revenir de ma peur.

EURYALE

Qu'est-ce?

MORON

Oh! que la princesse est d'une étrange hu-
Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances [meur!
Il nous faut essuyer de sottes complaisances!
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposés à mille et mille peurs!
Encore si c'était qu'on ne fût qu'à la chasse
Des lièvres, des lapins et des jeunes daims, passe :
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous;
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

EURYALE

Dis-nous donc ce que c'est.

MORON, *en se tournant.*

Le pénible exercice
Où de notre princesse a volé le caprice!...
J'en aurais bien juré qu'elle aurait fait le tour;
Et, la course des chars se faisant en ce jour,
Il fallait affecter ce contre-temps de chasse
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grâce
Et faire voir... Mais chut! achevons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avais dit.
Qu'ai-je dit?

EURYALE

Tu parlais d'exercice pénible.

MORON

Ah! oui. Succombant donc à ce travail horrible,
Car en chasseur fameux j'étais enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étais découché,
Je me suis écarté de tous en galant homme;
Et, trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayais ma posture et, m'ajustant bientôt,
Prenais déjà mon ton pour ronfler comme il faut,
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,
Et j'ai d'un vieux buisson de la forêt touffue
Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur.
Pour...

EURYALE

Qu'est-ce?

MORON

Ce n'est rien. N'ayez point de frayeur.
Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour cause :
Je serai mieux en main pour vous conter la chose.
J'ai donc vu ce sanglier, qui, par nos gens chassé,
Avait d'un air affreux tout son poil hérissé;
Ses deux yeux flamboyants ne lançaient que menace,
Et sa gueule faisait une laide grimace,
Qui, parmi de l'écume, à qui l'osait presser
Montrait de certains crocs... je vous laisse à penser!
A ce terrible aspect, j'ai ramassé mes armes;
Mais le faux animal, sans en prendre d'alarmes,
Est venu droit à moi, qui ne lui disais mot.

ARBATE

Et tu l'as de pied ferme attendu?

MORON

Quelque sot!
J'ai jeté tout par terre, et couru comme quatre.

ARBATE

Fuir devant un sanglier, ayant de quoi l'abattre!
Ce trait, Moron, n'est pas généreux...

MORON

J'y consens;
Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

ARBATE

Mais par quelques exploits si l'on ne s'éternise...

MORON

Je suis votre valet, et j'aime mieux qu'on dise :
« C'est ici qu'en fuyant, sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier »,
Que si l'on y disait : « Voilà l'illustre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort. »

EURYALE

Fort bien...

MORON

Oui. J'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours que mille ans dans l'his-
[toire.

EURYALE

En effet, ton trépas fâcherait tes amis;
Mais, si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si du feu qui me brûle...

MORON

Il ne faut point, seigneur, que je vous dissimule :

Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré
De temps pour lui parler qui fût selon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives,
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est chez la princesse une affaire d'État.
Vous savez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de déité de rien.
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse;
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous êtes parfois d'assez fâcheuses gens.
Laissez-moi doucement conduire cette trame,
Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme;
Vous êtes né mon prince, et quelques autres nœuds
Pourraient contribuer au bien que je vous veux :
Ma mère, dans son temps, passait pour assez belle,
Et naturellement n'était pas fort cruelle;
Feu votre père alors, ce prince généreux,
Sur la galanterie était fort dangereux,
Et je sais qu'Elpénor, qu'on appelait mon père
A cause qu'il était le mari de ma mère, [d'hui
Contait pour grand bonheur aux pasteurs d'aujour-
Que le prince autrefois était venu chez lui,
Et que, durant ce temps, il avait l'avantage
De se voir salué de tous ceux du village.
Baste! quoi qu'il en soit, je veux par mes travaux...
Mais voici la princesse et deux de vos rivaux.



SCÈNE III

LA PRINCESSE et sa suite, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, EURYALE, ARBATE, MORON

ARISTOMÈNE

Reprochez-vous, Madame, à nos justes alarmes
Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes?
J'aurais pensé, pour moi, qu'abattre sous nos coups
Ce sanglier qui portait sa fureur jusqu'à vous
Était une aventure (ignorant votre chasse)
Dont à nos bons destins nous dussions rendre grâce;
Mais, à cette froideur, je connais clairement
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

THÉOCLE

Pour moi, je tiens, Madame, à sensible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
A quereller le sort d'une telle aventure.
D'un objet odieux je sais que tout déplaît;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE

Et pensez-vous, seigneur, puisqu'il me faut parler,
Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler?
Que l'arc et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes?

Et que je fasse enfin mes plus fréquents emplois
De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser en chassant concevoir l'espérance
De suffire, moi seule, à ma propre défense?
Certes, avec le temps, j'aurais bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il fallait que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête!
Du moins si, pour prétendre à de sensibles coups,
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,
Et me faites tous deux cette grâce de croire,
Seigneur, que, quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,
J'en ai mis bas sans vous de plus méchants que lui.

THÉOCLE

Mais, Madame...

LA PRINCESSE

Hé bien! soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens. Oui, sans vous c'était fait de mes jours.
Je rends de tout mon cœur grâce à ce grand secours,
Et je vais de ce pas au prince pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.



SCÈNE IV

EURYALE, ARBATE, MORON

MORON

Heu! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit?
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.
Oh! comme volontiers j'aurais d'un beau salaire
Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire!

ARBATE, *à Euryale.*

Je vous vois tout pensif, seigneur, de ses dédains;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins.
Son heure doit venir; et c'est à vous, possible,
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux;
Et je...

EURYALE

Non. Ce n'est plus, Moron, ce que je veux;
Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire :
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner;
Et le dieu qui m'engage à soupirer pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

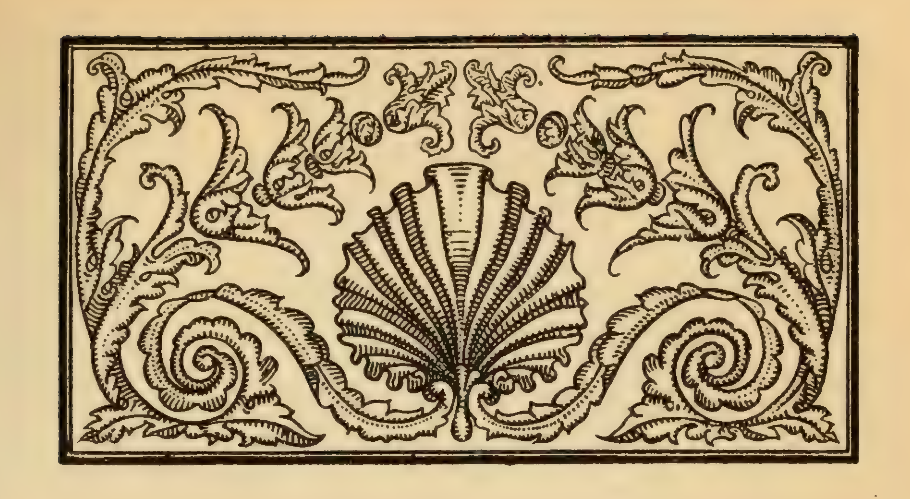
ARBATE

Peut-on savoir, seigneur, par où votre espérance...

EURYALE

Tu le vas voir. Allons, et garde le silence.





DEUXIÈME INTERMÈDE

SCÈNE PREMIÈRE

MORON. Jusqu'au revoir; pour moi, je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime :
Philis est l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache;
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.
Ses doigts, tout pleins de lait et plus blancs mille fois,
Pressaient les bouts du pis d'une grâce admirable.
Ouf! cette idée est capable
De me réduire aux abois.

Ah! Philis, Philis, Philis!

Ah! hem! ah! ah! ah! Hi! hi! hi! hi! Oh! oh! oh! oh!

Voilà un écho qui est bouffon! Hom! hom! hom! Ha! ha! ha! ha! ha!

Uh! uh! uh! Voilà un écho qui est bouffon!

SCÈNE II

Un Ours, MORON

MORON. Ah! monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grâce, épargnez-moi! Je vous assure que je ne vaux rien du tout à manger: je n'ai que la peau et les os; et je vois de certaines gens là-bas qui seraient bien mieux votre affaire. Eh! eh! eh! monseigneur, tout doux s'il vous plaît. Là. *(Il caresse l'ours et tremble de frayeur.)* Là, là, là! Ah! monseigneur, que votre altesse est jolie et bien faite! elle a tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah! beau poil! belle bête! beaux yeux brillants et bien fendus! Ah! beau petit nez! belle petite bouche! petites quenottes jolies! Ah! belle gorge! belles petites menottes! petits ongles bien faits! *(L'ours se lève sur ses pattes de derrière.)* A l'aide! au secours! je suis mort! Miséricorde! Pauvre Moron! Ah! mon Dieu! et vite à moi, je suis perdu!

(Les chasseurs paraissent, et Moron monte sur un arbre.)

Eh! Messieurs, ayez pitié de moi! *(Les chasseurs combattent l'ours.)* Bon, Messieurs, tuez-moi ce vilain animal-là! Ô ciel, daigne les assister! Bon! le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête et qui se jette sur eux. Bon! en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage! ferme! allons, mes amis. Bon! poussez fort! Encore! Ah! le voilà qui est à terre; c'en est fait, il est mort! Descendons maintenant pour lui donner cent coups. *(Moron descend de l'arbre.)* Serviteur, Messieurs, je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous.



ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE

LA PRINCESSE

Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux:
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes;
De mille objets charmants ces lieux sont embellis,
Et ce qui doit surprendre est qu'aux portes d'Élis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle et vaste solitude.

Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatants,
Vos retraites ici me semblent hors de temps;
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique :
Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devrait bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence,
Et que dois-je, après tout, à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir.
Mais, quelque espoir qui flatte un projet de la sorte,
Je me tromperai fort si pas un d'eux l'emporte.

CYNTHIE

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne?
Je sais qu'en défendant le parti de l'amour
On s'expose chez vous à faire mal sa cour;
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être
S'oppose aux duretés que vous faites paraître;
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une âme?
Et serait-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissait l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre :
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.

AVIS

Le dessein de l'auteur était de traiter ainsi toute la comédie. Mais un commandement du Roi, qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes, qu'il aurait étendues davantage s'il avait eu plus de loisir.

AGLANTE. Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie; qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sont fades, s'il ne s'y mêle un peu d'amour.
LA PRINCESSE. Pouvez-vous bien, toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles, et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que faiblesse et qu'emportement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embûches qu'on tend à notre cœur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut, et je ne puis souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté ne trouve pas une honte horrible à de telles faiblesses.
CYNTHIE. Eh! Madame, il est de certaines faiblesses qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée; et, s'il plaît

au ciel, nous verrons votre cœur, avant qu'il soit peu...

LA PRINCESSE. Arrêtez, n'achevez pas ce souhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements; et si jamais j'étais capable d'y descendre, je serais personne, sans doute, à ne me le point pardonner.

AGLANTE. Prenez garde, Madame : l'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui, et peut-être...

LA PRINCESSE. Non, non, je brave tous ses traits; et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère, qu'une excuse des faibles cœurs, qui le font invincible pour autoriser leur faiblesse.

CYNTHIE. Mais, enfin, toute la terre reconnaît sa puissance, et vous voyez que les dieux mêmes sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, et que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE. Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur : les dieux ne sont point faits comme les fait le vulgaire et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les faiblesses des hommes.



SCÈNE II

MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE,

CYNTHIE, PHILIS

AGLANTE. Viens, approche, Moron; viens nous aider à défendre l'amour contre les sentiments de la princesse.
LA PRINCESSE. Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur!
MORON. Ma foi, Madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'amour. J'ai bravé ses armes assez longtemps, et fait de mon drôle comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et *(Il montre Philis)* vous avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer; et puisque j'ai bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.
CYNTHIE. Quoi! Moron se mêle d'aimer?
MORON. Fort bien.
CYNTHIE. Et de vouloir être aimé?
MORON. Et pourquoi non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce visage est assez passable, et que, pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédons à personne.
CYNTHIE. Sans doute, on aurait tort!



SCÈNE III

LYCAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON

LYCAS. Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle et d'Ithaque, et celui de Messène.
LA PRINCESSE. Ô ciel! que prétend-il faire en me les amenant? Aurait-il résolu ma perte, et voudrait-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?



SCÈNE IV

LE PRINCE, EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON

LA PRINCESSE, *au Prince.* Seigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également : l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle ; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me

donner un mari, et me donner la mort, c'est une même chose; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie. Après cela, parlez, seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

LE PRINCE. Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes; et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentiments, et me servir tyranniquement de la puissance que le ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seraient satisfaits, si cela pouvait arriver; et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre, et que, parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grâce, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus : et si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en père qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêt d'Etat, ni avantage d'alliance. Si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer; mais, au moins, sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur. Traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnaissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paraître.

THÉOCLE, *à la Princesse.* Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course. Mais, à vous dire vrai, j'ai peu d'ardeur pour la

victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMÈNE. Pour moi, Madame, vous êtes le seul prix que je me propose partout. C'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

EURYALE. Pour moi, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée. Comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention sur votre cœur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire.

(Ils la quittent.)

LA PRINCESSE. D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendait point? Princesses, que dites-vous de ce jeune prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE. Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON, *à part.* Ah! quelle brave botte il vient là de lui porter!

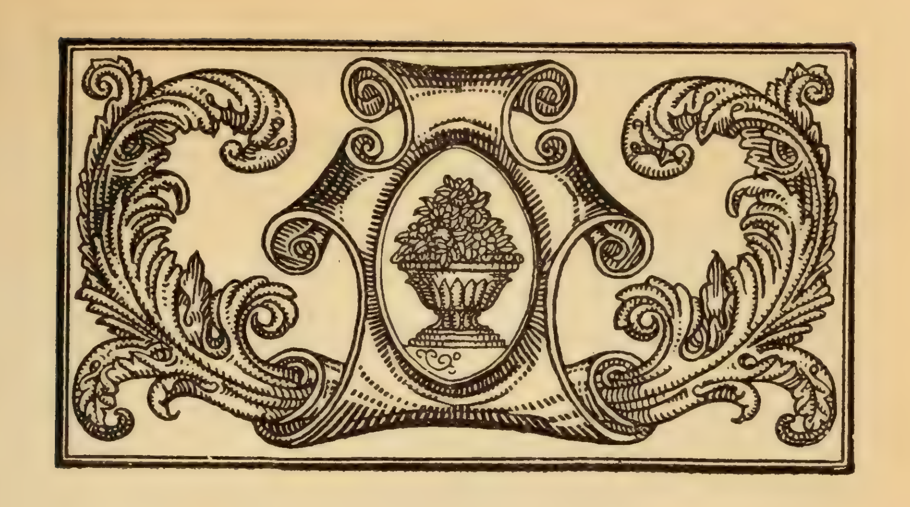
LA PRINCESSE. Ne trouvez-vous pas qu'il y aurait plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CYNTHIE. Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE. Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterais fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avais pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CYNTHIE. Prenez garde, Madame. L'entreprise est périlleuse; et lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.
LA PRINCESSE. Ah! n'appréhendez rien, je vous prie. Allons, je vous réponds de moi.





TROISIÈME INTERMÈDE

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIS, MORON

MORON. Philis, demeure ici!

PHILIS. Non, laisse-moi suivre les autres.

MORON. Ah! cruelle! si c'était Tircis qui t'en priât, tu demeurerais bien vite.

PHILIS. Cela se pourrait faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre; car il me divertit avec sa voix, et toi tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON. Eh! demeure un peu.

PHILIS. Je ne saurais.

MORON. De grâce!

PHILIS. Point, te dis-je.

MORON, *retenant Philis*. Je ne te laisserai point aller...

PHILIS. Ah! que de façons!

MORON. Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.

PHILIS. Eh bien! oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose.
MORON. Et quelle?
PHILIS. De ne me point parler du tout.
MORON. Eh! Philis?
PHILIS. A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.
MORON. Veux-tu me...
PHILIS. Laisse-moi aller.
MORON. Eh bien! oui, demeure : je ne te dirai mot.
PHILIS. Prends-y bien garde, au moins; car, à la moindre parole, je prends la fuite.
MORON. Soit.

(Il fait une scène de gestes.)

Ah! Philis!... Eh!... Elle s'enfuit, et je ne saurais l'attraper. Voilà ce que c'est : si je savais chanter, j'en ferais bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles : elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon! voici justement mon homme.



SCÈNE II

UN SATYRE, MORON

LE SATYRE, *chante*. La, la, la!
MORON. Ah! Satyre mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a longtemps. Apprends-moi à chanter, je te prie.

LE SATYRE. Je le veux; mais auparavant écoute une chanson que je viens de faire.
MORON, *bas, à part.* Il est si accoutumé à chanter, qu'il ne saurait parler d'autre façon. *(Haut.)* Allons, chante, j'écoute.
LE SATYRE, *chante.*

Je portais...

MORON. Une chanson, dis-tu ?

LE SATYRE

Je port...

MORON

Une chanson à chanter?

LE SATYRE

Je port...

MORON

Chanson amoureuse, peste!

LE SATYRE

Je portais dans une cage
Deux moineaux que j'avais pris,
Lorsque la jeune Chloris
Fit, dans un sombre bocage,
Briller à mes yeux surpris
Les fleurs de son beau visage,
« *Hélas! dis-je aux moineaux, en recevant les coups*
De ses yeux si savants à faire des conquêtes,
Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous. »

Moron ne fut pas satisfait de cette chanson, quoi qu'il la trouvât jolie; il en demanda une plus passionnée, et, priant le Satyre de lui dire celle qu'il avait ouï chanter quelques jours auparavant, il continua ainsi :

Dans vos chants si doux,
Chantez à ma belle,
Oiseaux, chantez tous
Ma peine mortelle.
Mais si la cruelle
Se met en courroux
Au récit fidèle
Des maux que je sens pour elle,
Oiseaux, taisez-vous.

Cette seconde chanson ayant touché Moron fort sensiblement, il pria le Satyre de lui apprendre à chanter, et lui dit.

Ah! qu'elle est belle! Apprends-la-moi.

LE SATYRE

La, la, la, la!

MORON

La, la, la, la!

LE SATYRE

Fa, fa, fa, fa!

MORON

Fat toi-même.

Le Satyre s'en mit en colère, et peu à peu se mettant en posture d'en venir à des coups de poing, les violons reprirent un air sur lequel ils dansèrent une plaisante entrée.





ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS

CYNTHIE. Il est vrai, Madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course, mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y a porté ; car enfin vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre ; et, sans parler de tout le reste, la grâce de votre danse et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE. Le voici qui s'entretient avec Moron ; nous saurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCÈNE II

EURYALE, ARBATE, MORON

EURYALE. Ah! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté; et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vrai; mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paraître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, et les sons merveilleux qu'elle formait passaient jusqu'au fond de mon âme et tenaient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine, et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçaient d'aimables caractères qui m'enlevaient hors de moi-même, et m'attachaient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivait les mouvements de l'harmonie. Enfin jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne, et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution, pour me jeter à ses pieds et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

MORON. Donnez-vous-en bien de garde, seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre; nous les gâtons par nos douceurs, et je crois tout de bon que nous les verrions

nous courir, sans tous ces respects et ces soumissions où les hommes les acoquinent.

ARBATE. Seigneur, voici la princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON. Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre; et, si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.



SCÈNE III

LA PRINCESSE, MORON

LA PRINCESSE. Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque?

MORON. Ah! Madame, il y a longtemps que nous nous connaissons.

LA PRINCESSE. D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue?

MORON. C'est un homme bizarre, qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE. Étais-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait?

MORON. Oui, Madame, j'y étais; et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à Sa Principauté.

LA PRINCESSE. Pour moi, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée; et j'ai toutes les envies du monde de l'engager, pour rabattre un peu son orgueil.

MORON. Ma foi, Madame, vous ne feriez pas mal: il le mériterait bien; mais, à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE. Comment?

MORON. Comment? C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE. Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi?

MORON. Lui? non.

LA PRINCESSE. Il ne t'a rien dit de ma voix et de ma danse?

MORON. Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE. Certes ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON. Il n'estime et n'aime que lui.

LA PRINCESSE. Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.

MORON. Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.

LA PRINCESSE. Le voilà.

MORON. Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous!

LA PRINCESSE. De grâce, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.



SCÈNE IV

LA PRINCESSE, MORON, EURYALE, ARBATE

MORON, *allant au-devant d'Euryale, et lui parlant bas*. Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La princesse souhaite que vous l'abordiez; mais songez bien à continuer votre rôle, et, de peur de l'oublier, ne soyez pas longtemps avec elle.

LA PRINCESSE. Vous êtes bien solitaire, seigneur; et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir à votre âge cette galanterie dont se piquent tous vos pareils.

EURYALE. Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici; et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentiments.

LA PRINCESSE. Il y a grande différence, et ce qui sied bien à un sexe ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible et conserve son cœur exempt des flammes de l'amour; mais ce qui est vertu en elle devient un crime dans un homme. Et comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer sans nous dérober les hommages qui nous sont dus, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURYALE. Je ne vois pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE. Ce n'est pas une raison, seigneur; et, sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EURYALE. Pour moi, je ne suis pas de même ; et, dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serais fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE. Et la raison ?

EURYALE. C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serais fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE. Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimerait ?

EURYALE. Moi, Madame ? point du tout. Je dis bien que je serais fâché d'être ingrat, mais je me résoudrais plutôt de l'être que d'aimer.

LA PRINCESSE. Telle personne vous aimerait peut-être, que votre cœur...

EURYALE. Non, Madame, rien n'est capable de toucher mon cœur. Ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux ; et quand le ciel emploierait ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assemblerait en elle tous les dons les plus merveilleux et du corps et de l'âme, enfin quand il exposerait à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimerait avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerais pas.

LA PRINCESSE, *à part*. A-t-on jamais rien vu de tel !

MORON, *à la Princesse*. Peste soit du petit brutal ! J'aurais bien envie de lui bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE, *à part*. Cet orgueil me confond, et j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

MORON, *bas au Prince*. Bon courage, seigneur. Voilà qui va le mieux du monde.

EURYALE, *bas à Moron*. Ah ! Moron, je n'en puis plus ! et je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE, *à Euryale*. C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURYALE. Le ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, Madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.



SCÈNE V

LA PRINCESSE, MORON, PHILIS, TIRCIS

MORON. Il ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE. Je donnerais volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON. Je le crois.

LA PRINCESSE. Ne pourrais-tu, Moron, me servir dans un tel dessein?

MORON. Vous savez bien, Madame, que je suis tout à votre service.

LA PRINCESSE. Parle-lui de moi, dans tes entretiens; vante-lui adroitement ma personne et les avantages de ma naissance, et tâche d'ébranler ses sentiments par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras pour tâcher à me l'engager.

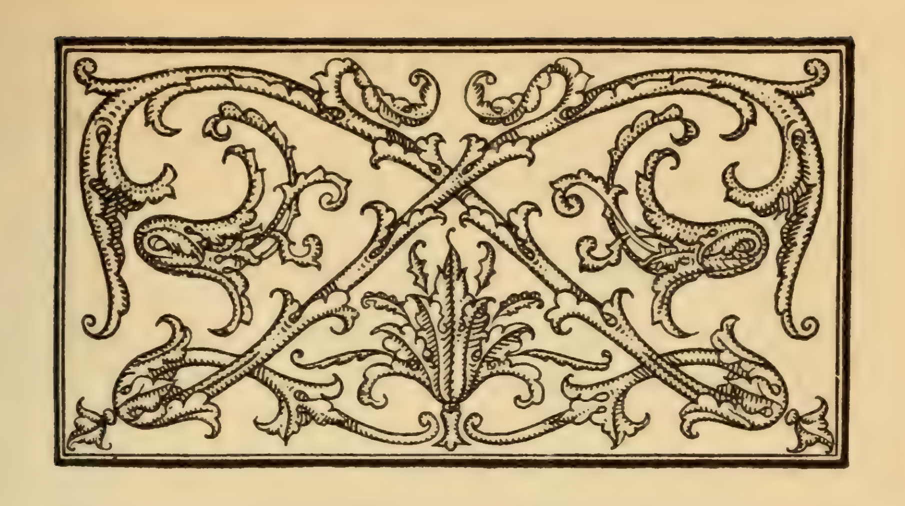
MORON. Laissez-moi faire.

LA PRINCESSE. C'est une chose qui me tient au cœur; je souhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON. Il est bien fait, oui, ce petit pendard-là : il a bon air, bonne physionomie; et je crois qu'il serait assez le fait d'une jeune princesse.

LA PRINCESSE. Enfin tu peux tout espérer de moi, si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son cœur.
MORON. Il n'y a rien qui ne se puisse faire. Mais, Madame, s'il venait à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaît?
LA PRINCESSE. Ah! ce serait lors que je prendrais plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et à excercer sur lui toutes les cruautés que je pourrais imaginer.
MORON. Il ne se rendra jamais.
LA PRINCESSE. Ah! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.
MORON. Non, il n'en fera rien. Je le connais, ma peine serait inutile.
LA PRINCESSE. Si faut-il pourtant tenter toute chose, et éprouver si son âme est entièrement insensible. Allons, je veux lui parler, et suivre une pensée qui vient de me venir.





QUATRIÈME INTERMÈDE

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIS, TIRCIS

PHILIS. Viens, Tircis, laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire. Il y a longtemps que tes yeux me parlent, mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS, *chantant.*

Tu m'écoutes, hélas! dans ma triste langueur;
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille!
Et je touche ton oreille
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS. Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille, et le temps amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu aies composée pour moi.

SCÈNE II

MORON, PHILIS, TIRCIS

MORON. Ah! ah! je vous y prends, cruelle; vous vous écartez des autres pour ouïr mon rival!
PHILIS. Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore: je me plais avec lui, et l'on écoute volontiers les amants lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui? je prendrais plaisir à t'écouter.
MORON. Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose; et quand...
PHILIS. Tais-toi, je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.
MORON. Ah! cruelle...
PHILIS. Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIRCIS, *chantant.*

Arbres épais et vous, prés, émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avait dépouillés
Par le printemps vous est rendue.
Vous reprenez tous vos appas,
Mais mon âme ne reprend pas
La joie, hélas! que j'ai perdue.

MORON. Morbleu! que n'ai-je de la voix! Ah! nature marâtre, pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre?
PHILIS. En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.
MORON. Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter? N'ai-je pas un estomac, un gosier et une langue comme un autre? Oui, oui, allons: je veux

chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

PHILIS. Oui, dis. Je veux bien t'écouter, pour la rareté du fait.

MORON. Courage, Moron : il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.

(Il chante.)

Ton extrême rigueur
S'acharne sur mon cœur.
Ah! Philis, je trépasse;
Daigne me secourir.
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir?

Vivat Moron!

PHILIS. Voilà qui est le mieux du monde. Mais Moron, je souhaiterais bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi : c'est un avantage dont je n'ai pas encore joui, et je trouve que j'aimerais de tout mon cœur une personne qui m'aimerait assez pour se donner la mort.

MORON. Tu aimerais une personne qui se tuerait pour toi?

PHILIS. Oui.

MORON. Il ne faut que cela pour te plaire?

PHILIS. Non.

MORON. Voilà qui est fait. Je te veux montrer que je me sais tuer quand je veux.

TIRCIS, *chante.*

Ah! quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime! (bis)

MORON, *à Tircis.* C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS, *chante.*

Courage, Moron! Meurs promptement
En généreux amant.

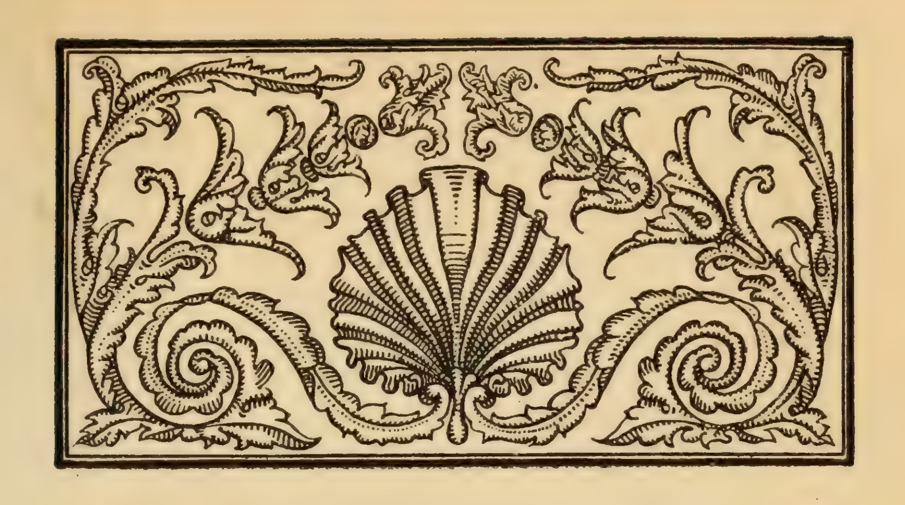
MORON, *à Tircis.* Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons, je vais faire honte à tous les amants. *(A Philis.)* Tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons. Vois ce poignard : prends bien garde comme je vais me percer le cœur.

(Se riant de Tircis.)

Je suis votre serviteur : quelque niais!

PHILIS. Allons, Tircis, viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as chanté.





ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, EURYALE, MORON

LA PRINCESSE. Prince, comme jusqu'ici nous avons fait paraître une conformité de sentiments, et que le ciel a semblé mettre en nous mêmes attachements pour notre liberté et même aversion pour l'amour, je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse, et j'avais fait serment d'abandonner plutôt la vie que de me résoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avais des tendresses si grandes; mais enfin un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux; et mon âme, tout d'un coup, comme par un miracle, est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avais toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce

changement, et je puis l'appuyer de ma volonté de répondre aux ardentes sollicitations d'un père et aux vœux de tout un État; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrais savoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURYALE. Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverais sans doute.

LA PRINCESSE. Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir?

EURYALE. Si j'étais dans votre cœur, je pourrais vous le dire; mais comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE. Devinez, pour voir, et nommez quelqu'un.

EURYALE. J'aurais trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE. Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse?

EURYALE. Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterais; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE. Hé bien! Prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix; et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURYALE, *à part*. Ô ciel!

LA PRINCESSE, *bas à Moron*. Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.

MORON, *parlant à la princesse*. Bon, Madame. *(Au prince.)* Courage, seigneur. *(A la princesse.)* Il en tient. *(Au prince.)* Ne vous défaites pas.

LA PRINCESSE, *à Euryale*. Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir?

MORON, *bas au prince.* Remettez-vous, et songez à répondre.

LA PRINCESSE. D'où vient, Prince, que vous ne dites mot et semblez interdit?

EURYALE. Je le suis, à la vérité; et j'admire, Madame, comme le ciel a pu former deux âmes aussi semblables en tout que les nôtres, deux âmes en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'amour, et qui, dans le même moment, aient fait paraître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, Madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, Madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre; et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, Madame, je vous sollicite de vos suffrages pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MORON, *bas, à Euryale.* Ah! digne, ah! brave cœur!



SCÈNE II

LA PRINCESSE, MORON

LA PRINCESSE. Ah! Moron, je n'en puis plus: et ce coup, que je n'attendais pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.
MORON. Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avais cru d'abord que votre stratagème avait fait son effet.
LA PRINCESSE. Ah! ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulais soumettre.



SCÈNE III

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON

LA PRINCESSE. Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au prince mon père.
AGLANTE. Le prince d'Ithaque, Madame?
LA PRINCESSE. Oui; il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir; mais je vous conjure de rejeter cette proposition et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.
AGLANTE. Mais, Madame, s'il était vrai que ce prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant

aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...

LA PRINCESSE. Non, Aglante. Je vous le demande: faites-moi ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que, n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joie de vous obtenir.

AGLANTE. Madame, il faut vous obéir; mais je croirais que la conquête d'un tel cœur ne serait pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE. Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement.



SCÈNE IV

LA PRINCESSE, ARISTOMÈNE, AGLANTE MORON

ARISTOMÈNE. Madame, je viens à vos pieds rendre grâce à l'Amour de mes heureux destins, et vous témoigner avec mes transports le ressentiment où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE. Comment?

ARISTOMENE. Le prince d'Ithaque, Madame, vient de m'assurer tout à l'heure que votre cœur avait eu la bonté de s'expliquer en ma faveur sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

LA PRINCESSE. Il vous a dit qu'il tenait cela de ma bouche?

ARISTOMÈNE. Oui, Madame.

LA PRINCESSE. C'est un étourdi, et vous êtes un

peu trop crédule, Prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il a vous a dit. Une pareille nouvelle méritait bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de temps; et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avais dite moi-même.

ARISTOMÈNE. Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader...

LA PRINCESSE. De grâce, Prince, brisons là ce discours; et si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux moments de solitude.



SCÈNE V

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON

LA PRINCESSE. Ah! qu'en cette aventure le ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, Princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite?

AGLANTE. Je vous l'ai dit déjà, Madame, il vous faut obéir.

MORON. Mais, Madame, s'il vous aimait, vous n'en voudriez point; et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier.

LA PRINCESSE. Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre; et, si la chose était, je crois que j'en mourrais de déplaisir.

MORON. Ma foi, Madame, avouons la dette. Vous voudriez qu'il fût à vous, et dans toutes vos actions

il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

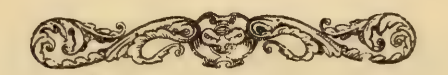
LA PRINCESSE. Moi, je l'aime? Ô ciel! je l'aime? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi!

MORON. Madame...

LA PRINCESSE. Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.

MORON, *bas, à part*. Ma foi, son cœur en a sa provision, et...

(Il rencontre un regard de la princesse qui l'oblige à se retirer.)

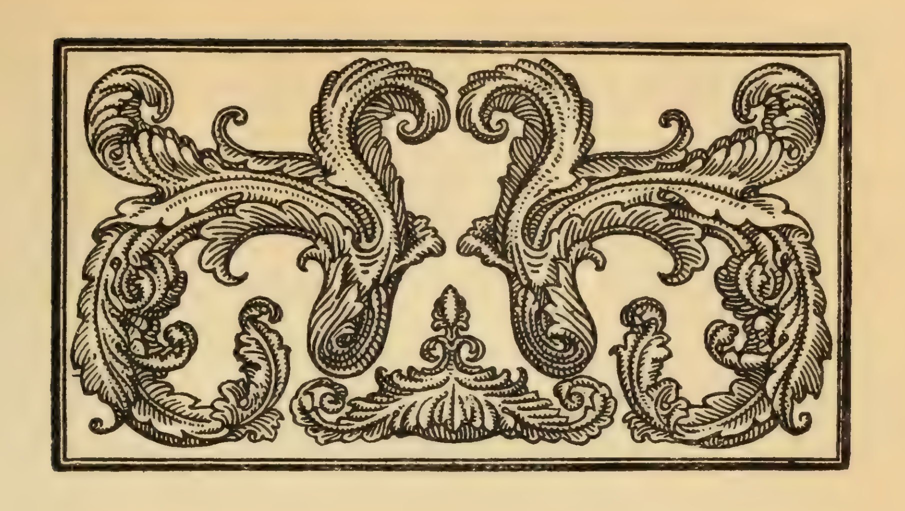


SCÈNE VI

LA PRINCESSE. De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint, et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon âme? Ne serait-ce point aussi ce qu'on vient de me dire, et, sans en rien savoir, n'aimerais-je point ce jeune prince? Ah! si cela était, je serais personne à me désespérer! Mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi! je serais capable de cette lâcheté! J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde: les respects, les hommages et les soumissions n'ont jamais pu toucher mon âme, et la fierté et le dédain en auraient triomphé! J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerais le seul qui me méprise! Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas : il n'y a

pas de raison à cela. Mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être, et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches. Attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi. Ô vous, admirables personnes qui, par la douceur de vos chants, avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grâce, et tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.





CINQUIÈME INTERMÈDE

LA PRINCESSE, CLIMÈNE, PHILIS

(Climène, Philis chantent ce dialogue.)

CLIMÈNE

Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle?

CLIMÈNE

On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLIMÈNE

A qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS

Chloris vante partout l'amour et ses ardeurs.

CLIMÈNE

Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHILIS

Si de tant de tourments il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes?

CLIMÈNE

Si sa flamme, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs?

PHILIS

A qui des deux donnerons-nous victoire?

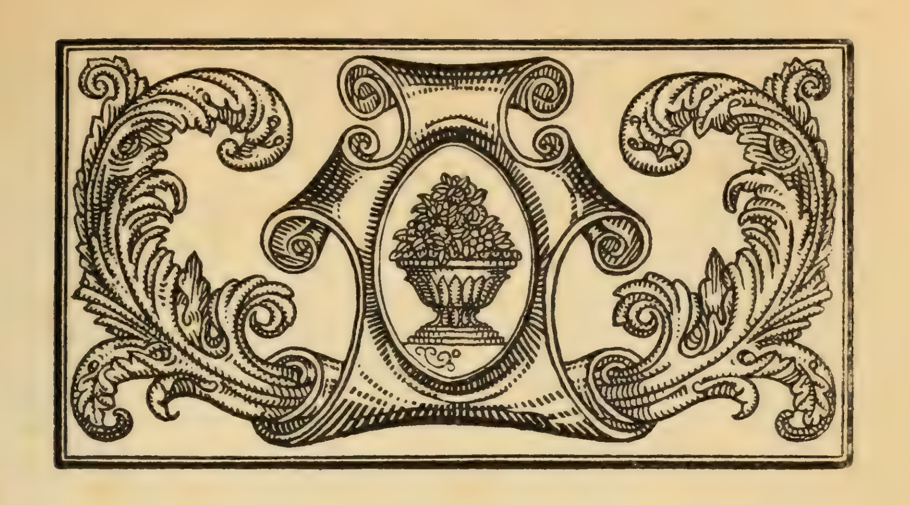
CLIMÈNE

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE *les interrompt en cet endroit et leur dit :* Achevez seules, si vous voulez, je ne saurais demeurer en repos; et, quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.



ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON

MORON, *au Prince.* Oui, seigneur, ce n'est point raillerie; j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite, et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

LE PRINCE, *à Euryale.* Ah! Prince, que je devrai de grâces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur!

EURYALE. Quelque chose, seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir; mais enfin, si ce n'est pas à moi trop de témérité que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne et mes États...

LE PRINCE. Prince, n'entrons point dans ces compliments. Je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père; et si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II

LA PRINCESSE, LE PRINCE, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON

LA PRINCESSE. Ô ciel! que vois-je ici?

LE PRINCE, *à Euryale*. Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE, *au Prince*. Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grâce. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné. Mais, si jamais vous avez eu de l'amitié pour moi, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder : c'est de n'écouter point, seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui.

LE PRINCE. Et par quelle raison, ma fille, voudrais-tu t'opposer à cette union?

LA PRINCESSE. Par la raison que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

LE PRINCE. Tu le hais, ma fille?

LA PRINCESSE. Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

LE PRINCE. Que t'a-t-il fait?

LA PRINCESSE. Il m'a méprisée.

LE PRINCE. Et comment?

LA PRINCESSE. Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

LE PRINCE. Et quelle offense te fait cela ? tu ne veux accepter personne.

LA PRINCESSE. N'importe : il me devait aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront, et ce m'est une honte sensible qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour, il a recherché une autre que moi.

LE PRINCE. Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui ?

LA PRINCESSE. J'en prends, seigneur, à me venger de son mépris ; et comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

LE PRINCE. Cela te tient donc bien au cœur ?

LA PRINCESSE. Oui, seigneur, sans doute ; et s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

LE PRINCE. Va, va, ma fille, avoue franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses dire.

LA PRINCESSE. Moi, seigneur ?

LE PRINCE. Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE. Je l'aime, dites-vous ? et vous m'imputez cette lâcheté ? Ô ciel ! quelle est mon infortune ! Puis-je bien sans mourir entendre ces paroles, et faut-il que je sois si malheureuse qu'on me soupçonne de l'aimer ? Ah ! si c'était un autre que vous, seigneur, qui me tînt ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferais point !

LE PRINCE. Eh bien ! oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens ; et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRINCESSE. Ah ! seigneur, vous me donnez la vie !

LE PRINCE. Mais, afin d'empêcher qu'il ne puisse

être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.
LA PRINCESSE. Vous vous moquez, seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande.
EURYALE. Pardonnez-moi, Madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur; il faut lever le masque et, dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous. C'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avais toujours affectée, et tout ce que j'ai pu vous dire n'a été qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il fallait qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour : car enfin je mourais, je brûlais dans l'âme, quand je vous déguisais mes sentiments; et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vous en venger : vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.
LA PRINCESSE. Non, non, Prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée; et tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.
LE PRINCE. Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux?
LA PRINCESSE. Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

LE PRINCE. Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.
EURYALE. Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée; et s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.
LE PRINCE. Viens, Moron, c'est ici un jour de paix, et je te remets en grâce avec la princesse.
MORON. Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.



SCÈNE III

ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LE PRINCE, LA PRINCESSE, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON

LE PRINCE, *aux princes de Messène et de Pyle.* Je crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.
ARISTOMÈNE. Seigneur, nous savons prendre notre parti; et si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

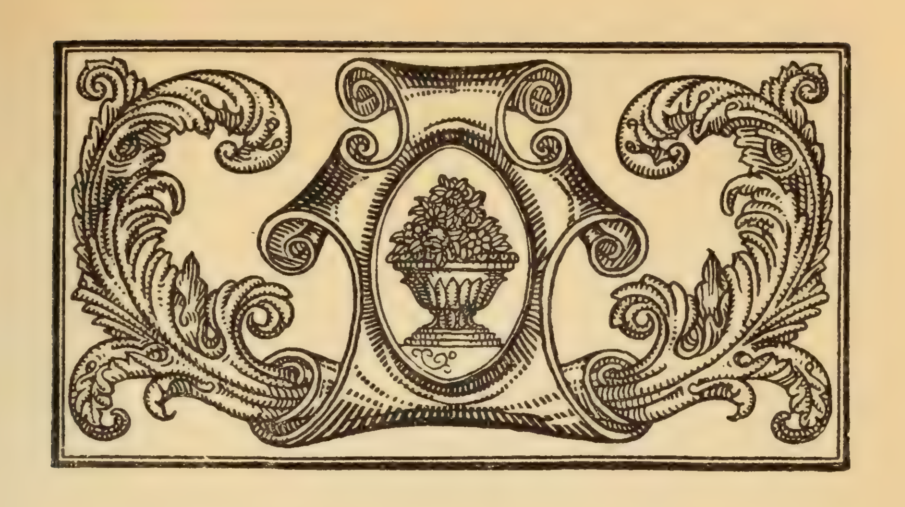


SCÈNE IV

LE PRINCE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, MORON

PHILIS, *au Prince*. Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du cœur de la princesse. Tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons; et si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici.





SIXIÈME INTERMÈDE

CHŒUR DE PASTEURS ET DE BERGÈRES QUI DANSENT

CHANSON

Usez mieux, ô beautés fières,
Du pouvoir de tout charmer :
Aimez, aimables bergères ;
Nos cœurs sont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour ;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer ;
Un cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour ;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.



DIJON — DARANTIERE





DON JUAN



MOLIÈRE

1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

DON JUAN

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN PROSE

1665



PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie

99, BOULEVARD RASPAIL, 99

—

1922





NOTICE

La première représentation de don Juan *eut lieu le dimanche 15 février 1665, au théâtre du Palais-Royal.*

Déjà la légende de don Juan avait été mise à la scène en Espagne, en Italie, puis en France.

Entre 1625 et 1630, fut composée une pièce, intitulée El Burlador de Sevilla y el Convitado de Piedra, *que l'on a attribuée, sans certitude, mais non sans vraisemblance, à Gabriel Tellez, plus connu dans l'histoire des Lettres sous le nom de Tirso de Molina, de son état moine de la Merci, et auteur de quelque quatre cents pièces de théâtre. De ce* Burlador, *vont dériver un grand nombre d'œuvres qui prendront pour héros et pour centre don Juan, « devenu le symbole de la corruption des sens et de l'esprit, la personnification du sensualisme et de l'impiété, ou le chercheur d'un irréalisable idéal (1).* »

Puis la légende passa la mer, et fut traitée par les Italiens. On a perdu la pièce publiée à Naples en 1652 sous le titre : il Convitado di Pietra *d'Onofrio Giliberto de Solofra. Mais on a gardé une autre pièce, sans doute*

(1) G. de Bévotte. *La Légende de don Juan.*

antérieure, intitulée : il Convitado di pietra, opera esemplare del signor Jacinto Andrea Cicognini. *Enfin, en 1658,* don Juan *parut en France, où l'introduisit la troupe d'acteurs italiens qui jouait au Petit-Bourbon. Ils représentèrent ses aventures d'après un scénario comique que nous ne possédons plus et que nous connaissons seulement par une imitation postérieure à l'année 1662. Ils obtinrent un succès considérable, dû sans doute tant aux éléments de bouffonnerie qu'ils avaient mêlés à la tragique donnée primitive, qu'à l'attrait du merveilleux auquel la pièce empruntait son dénouement. Aussi des auteurs français entreprirent de traiter le même sujet, et c'est ainsi qu'avant Molière, Dorimon et de Villiers présentèrent au public leur version de* don Juan. *Dorimon, comédien de la troupe de Mademoiselle, fit jouer à Lyon en 1658, puis à Paris en 1661, un* don Juan *que, par une ellipse bien proche du contresens, il intitulait* le Festin de Pierre. *En 1659, de Villiers, comédien de l'Hôtel de Bourgogne, en fit jouer un aussi, dans son théâtre, sous le même titre. A ce moment,* le Tartuffe *était interdit.* La Princesse d'Élide, le Mariage Forcé *étaient de bien moindre envergure, et tenaient la scène depuis de longs mois. S'il n'est pas assuré, comme la tradition le rapporte, que les comédiens du Palais-Royal supplièrent Molière de traiter un sujet qui plaisait au public, il s'y décida cependant, et d'autant plus délibérément peut-être, qu'il pouvait, à travers le personnage de don Juan, atteindre et frapper les adversaires de Tartuffe.*

*
* *

Ainsi naquit cette pièce étrange, où se mélangent de manière si surprenante les invraisemblances d'une donnée légendaire et d'un sujet plein de fantaisie, avec des portraits d'un réalisme si poussé : ce roué, image symbolique

et grandie de ces libertins âpres à la jouissance, dont la cour n'avait pas à chercher bien loin des exemples illustres ou curieux, — ces paysannes dont le langage a conservé la saveur vigoureuse et naïve des vieux patois français, — Sganarelle, confrontant au cynisme de son maître son bon sens populaire, sa foncière honnêteté et sa matoise poltronnerie, — done Elvire, si touchante dans sa douloureuse et tendre dignité, — don Louis, représentant d'une tradition d'honnêteté qui ne trouve plus d'écho dans une âme pervertie, — la débauche et l'honneur, la pudeur et le vice, l'hypocrisie et la loyauté, et ce délire entraînant par delà les lois divines et humaines un esprit supérieur à qui manquent les principes de la moralité, — autant de conflits dramatiques sous leur forme plaisante, autant de problèmes de conscience évoqués sur ce rivage de Sicile, où se rencontrent ce gentilhomme au nom espagnol, ce valet madré et ces paysannes tirés des campagnes françaises, ce brave commerçant sortant de son magasin de la rue Saint-Denis, ces femmes en pleurs et ce justicier de pierre qui s'anime pour exercer soudain la vengeance du ciel.

*
* *

Il semblerait que don Juan *montre la punition providentielle d'un libertin pervers, d'un méchant que le respect des choses les plus sacrées ne saurait retenir sur la pente du mal, et que la pièce était de nature à satisfaire les susceptibilités des dévots. Ils ne l'entendirent point de cette oreille. Après* l'École des Femmes, *après la fugitive apparition de* Tartuffe, don Juan *venait leur apporter un excellent prétexte de poursuivre leurs attaques. Il parut un libelle d'une extrême virulence, présentant au public des* Observations sur une comédie de Molière intitulée le Festin de Pierre. *Il était d'un sieur de Rochemont, en qui l'on a cru reconnaître, sur la foi de simples*

initiales, le jeune écrivain langrois Barbier d'Aucour, qui plus tard devait être de l'Académie. D'autre part, le prince de Conti, dans l'Avertissement *du livre intitulé* Sentiments des Pères de l'Église sur la comédie et les spectacles, *vitupéra* don Juan *avec sévérité. De lui-même, dès la seconde représentation, le poète avait fait des coupures, sacrifice insuffisant pour apaiser ses adversaires. La pièce fut jouée jusqu'à la clôture de Pâques. Elle eut ainsi quinze représentations. On suggéra sans doute à Molière de ne plus la donner à la scène, et il se laissa convaincre. Le roi eût pu le soutenir davantage; il crut devoir céder à l'opinion d'une partie de sa cour. Personnellement, il gardait sa faveur au poète, car en août 1665, la troupe de Molière, qui était à Monsieur, devint « troupe du Roy »; et lui-même fut gratifié d'une pension de 6.000 livres.*

*
* *

Après la mort de Molière, don Juan *n'échappa point de si tôt à son injuste fortune. En 1677, il fut mis en vers par Thomas Corneille, qui prit soin, tout en suivant le texte, de supprimer les passages sujets à caution. C'est sous cette forme qu'il fut joué jusqu'en 1841.*

Persécuté au théâtre, il devait l'être aussi sous la forme du livre. Il parut pour la première fois en 1682 dans l'édition de La Grange et Vivot, qui donnait le texte de la deuxième représentation. L'autorité ne fut point satisfaite; elle fit saisir les exemplaires et les fit cartonner. On en connaît trois qui échappèrent à cette opération. Ils ont permis, en les comparant avec une édition parue à Amsterdam en 1683 et avec une autre parue à Bruxelles en 1694, de rétablir le texte de Molière, tel qu'il est connu et joué de nos jours.

Cependant le don Juan *de Molière connaissait bientôt*

le sort incomparable d'un petit nombre parmi les œuvres humaines : il devait inspirer à son tour des auteurs appartenant aux nations les plus diverses et à chacun des siècles qui se sont succédé après lui. Il a sans doute été traduit ; mais, ce qui vaut mieux, dans les littératures, il a fait souche. Ainsi sont nés de nouveaux dons Juans *espagnols ou italiens, des* dons Juans *anglais, allemands, suédois et russes. Byron, Pouchkine, Hoffmann et d'Annunzio, pour ne citer que les plus célèbres, ont été tentés par la silhouette surhumaine du cynique séducteur. Mozart a écrit pour lui un opéra. D'autres auteurs honorables l'ont pris pour héros. Ainsi don Juan apparaît comme une de ces fictions où l'humanité tout entière reconnaît et symbolise les problèmes éternels du bien et du mal, et qui, malgré quelques différences de conception et de forme, sont toujours les mêmes partout où bouillonne un esprit, partout où bat un cœur.*

A. R.

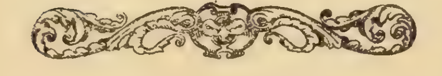


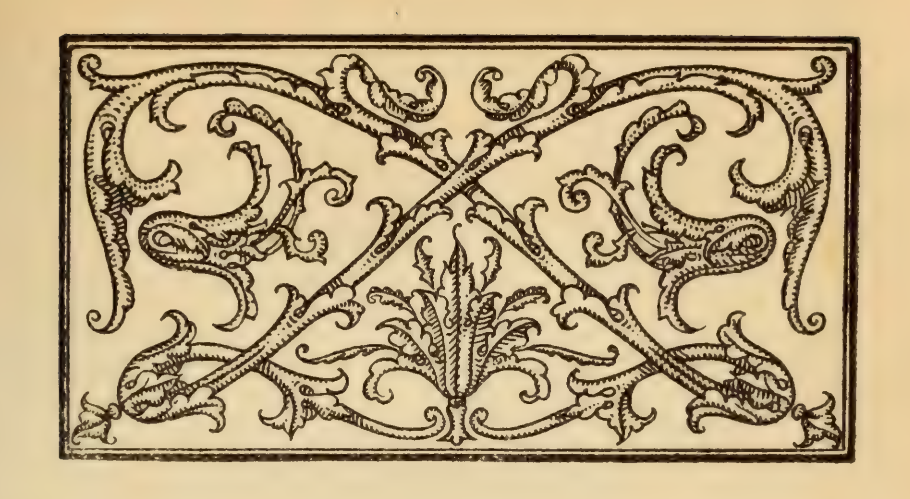


PERSONNAGES

DON JUAN, fils de Don Louis.
SGANARELLE, valet de Don Juan.
GUSMAN, écuyer d'Elvire.
DON CARLOS, } frères d'Elvire.
DON ALONSE, }
DON LOUIS, père de Don Juan.
UN PAUVRE.
PIERROT, paysan, amant de Charlotte.
LA VIOLETTE, } laquais de Don Juan.
RAGOTIN, }
M. DIMANCHE, marchand.
LA RAMÉE, spadassin.
ELVIRE, femme de Don Juan.
CHARLOTTE, } paysannes.
MATHURINE, }
LA STATUE DU COMMANDEUR.
SUITE de Don Juan.
SUITE de Don Carlos et de Don Alonse, frères.
UN SPECTRE.

La scène est en Sicile.





ACTE PREMIER

(Le théâtre représente un palais.)

SCENE PREMIÈRE

SGANARELLE, GUSMAN

SGANARELLE, *tenant une tabatière.* Quoi que puisse dire Aristote et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière, repre-

nons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous; et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN. Et la raison encore? Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE. Non pas; mais, à vue de pays, je connais à peu près le train des choses, et, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerais presque que l'affaire va là. Je pourrais peut-être me tromper; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

GUSMAN. Quoi! ce départ si peu prévu serait une infidélité de Don Juan? Il pourrait faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire?

SGANARELLE. Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage..

GUSMAN. Un homme de sa qualité ferait une action si lâche?

SGANARELLE. Eh! oui. Sa qualité! la raison en est belle, et c'est par là qu'il s'empêcherait des choses!

GUSMAN. Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE. Eh! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Don Juan.

GUSMAN. Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; et je ne comprends point comme, après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin et tant d'emportements qu'il a fait paraître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent pour mettre Done Elvire en sa puissance; je ne comprends pas, dis-je, comme après tout cela il aurait le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

SGANARELLE. Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi; et, si tu connaissais le pèlerin, tu trouverais la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu sais que, par son ordre, je partis avant lui; et, depuis son arrivée, il ne m'a point entretenu; mais par précaution je t'apprends, *inter nos,* que tu vois en Don Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni ciel, ni enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Épicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on peut lui faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : crois qu'il aurait plus fait pour contenter sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains : dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui; et si je te disais le nom de toutes

celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours : ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et, pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose : il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie; la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous. Ecoute, au moins : je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche; mais, s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.



SCÈNE II

Don JUAN, SGANARELLE

Don JUAN. Quel homme te parlait là ? Il a bien l'air, ce me semble, du bon Gusman de Done Elvire.
SGANARELLE. C'est quelque chose aussi à peu près de cela
Don JUAN. Quoi! c'est lui?
SGANARELLE. Lui-même.

DON JUAN. Et depuis quand est-il en cette ville?
SGANARELLE. D'hier au soir.
DON JUAN. Et quel sujet l'amène?
SGANARELLE. Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.
DON JUAN. Notre départ, sans doute?
SGANARELLE. Le bonhomme en est tout mortifié, et m'en demandait le sujet.
DON JUAN. Et quelle réponse as-tu faite?
SGANARELLE. Que vous ne m'en aviez rien dit.
DON JUAN. Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus? Que t'imagines-tu de cette affaire?
SGANARELLE. Moi? je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.
DON JUAN. Tu le crois?
SGANARELLE. Oui.
DON JUAN. Ma foi, tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.
SGANARELLE. Eh! mon Dieu! je sais mon Don Juan sur le bout du doigt, et connais votre cœur pour le plus grand coureur du monde; il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.
DON JUAN. Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte?
SGANARELLE. Eh! Monsieur...
DON JUAN. Quoi? parle.
SGANARELLE. Assurément que vous avez raison, si vous le voulez, on ne peut pas aller là contre; mais, si vous ne le vouliez pas, ce serait peut-être une autre affaire.
DON JUAN. Eh bien! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.
SGANARELLE. En ce cas, Monsieur, je vous dirai

franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés, comme vous faites.

Don JUAN. Quoi! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait; à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes; à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener

doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais, loisqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne; et j'ai, sur ce sujet, l'ambition des conquérants qui volent perpétuellement de victoire en victoire et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre; et, comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE. Vertu de ma vie! comme vous débitez! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

DON JUAN. Qu'as-tu à dire là-dessus?

SGANARELLE. Ma foi, j'ai à dire, et je ne sais que dire : car vous tournez les choses d'une manière qu'il semble que vous avez raison; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avais les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire; une autre fois, je mettrai mes raisonnements par écrit, pour disputer avec vous.

DON JUAN. Tu feras bien.

SGANARELLE. Mais, Monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez?

DON JUAN. Comment! quelle vie est-ce que je mène?

SGANARELLE. Fort bonne. Mais, par exemple, de

vous voir tous les mois vous marier comme vous faites...

Don JUAN. Y a-t-il rien de plus agréable?

SGANARELLE. Il est vrai. Je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderais assez, moi, s'il n'y avait point de mal; mais, Monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et...

Don JUAN. Va, va, c'est une affaire entre le ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE. Ma foi, Monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

Don JUAN. Holà! maître sot. Vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE. Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde! Vous savez ce que vous faites, vous; et si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts parce qu'ils croient que cela leur sied bien; et si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement, le regardant en face : « Osez-vous bien ainsi vous jouer au ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit myrmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent? Pensez-vous que, pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans

couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que... »

DON JUAN. Paix!

SGANARELLE. De quoi est-il question?

DON JUAN. Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraîné par ses appas, je l'ai suivie jusques en cette ville.

SGANARELLE. Et n'y craignez-vous rien, Monsieur, de la mort de ce Commandeur que vous tuâtes il y a six mois?

DON JUAN. Et pourquoi craindre? Ne l'ai-je pas bien tué?

SGANARELLE. Fort bien, le mieux du monde, et il aurait tort de se plaindre.

DON JUAN. J'ai eu ma grâce de cette affaire.

SGANARELLE. Oui, mais cette grâce n'éteint pas peut-être le ressentiment des parents et des amis; et...

DON JUAN. Ah! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser; et le hasard me fit voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contents l'un de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur, et mon amour commença par la jalousie Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble; le dépit alluma mes

désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence et rompre cet attachement dont la délicatesse de mon cœur se tenait offensée; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens avec qui fort facilement je prétends enlever la belle.

SGANARELLE. Ah! Monsieur...

DON JUAN. Hein?

SGANARELLE. C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

DON JUAN. Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin toi-même d'apporter mes armes afin que... *(Il aperçoit Done Elvire.)* Ah! rencontre fâcheuse. Traître! tu ne m'avais pas dit qu'elle était ici elle-même.

SGANARELLE. Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

DON JUAN. Est-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, et de venir en ce lieu-ci avec son équipage de campagne!



SCÈNE III

Done ELVIRE, Don JUAN, SGANARELLE

Done ELVIRE. Me ferez-vous la grâce, Don Juan, de vouloir bien me reconnaître? Et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté?

Don JUAN. Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendais pas ici.

Done ELVIRE. Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas; et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérais; et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon cœur, à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte, pour me vouloir tromper moi-même et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous; et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler, j'en rejetais la voix qui vous rendait criminel à mes yeux, et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules qui vous peignaient innocent à mon cœur; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serais bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Don Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

Don JUAN. Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.
SGANARELLE, *bas, à Don Juan.* Moi, Monsieur? Je n'en sais rien, s'il vous plaît.
Done ELVIRE. Eh bien! Sganarelle, parlez. Il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.
Don JUAN, *faisant signe à Sganarelle d'approcher.* Allons, parle donc à Madame.
SGANARELLE, *bas, à Don Juan.* Que voulez-vous que je dise?
Done ELVIRE. Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.
Don JUAN. Tu ne répondras pas?
SGANARELLE. Je n'ai rien à répondre. *(Bas, à Don Juan.)* Vous vous moquez de votre serviteur.
Don JUAN. Veux-tu répondre, te dis-je!
SGANARELLE. Madame...
Done ELVIRE. Quoi?...
SGANARELLE, *se retournant vers son maître.* Monsieur...
Don JUAN, *en le menaçant.* Si...
SGANARELLE. Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont cause de notre départ. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.
Done ELVIRE. Vous plaît-il, Don Juan, nous éclaircir ces beaux mystères?
Don JUAN. Madame, à vous dire la vérité...
Done ELVIRE. Ah! que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher

de moi que la mort? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

Don JUAN. Je vous avoue, Madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentiments pour vous, et que je brûle de vous rejoindre, puisque enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir : non point pour les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, Madame, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisais. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageaient autre part, et que le ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste. J'ai cru que notre mariage n'était qu'un adultère déguisé, qu'il nous attirerait quelque disgrâce d'en haut, et qu'enfin je devais tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le ciel sur les bras; que par...

Done ELVIRE. Ah! scélérat, c'est maintenant que

je te connais tout entier; et, pour mon malheur, je te connais lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connaissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer; mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie.

Don JUAN. Sganarelle, le ciel!

SGANARELLE. Vraiment oui, nous nous moquons bien de cela, nous autres!

Don JUAN. Madame...

Done ELVIRE. Il suffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte; et, sur de tels sujets, un noble cœur au premier mot doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures; non, non, je n'ai point un courroux à exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais; et si le ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée. *(Elle sort.)*

SGANARELLE, *à part.* Si le remords le pouvait prendre!

Don JUAN, *après un moment de réflexion.* Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

SGANARELLE, *seul.* Ah! quel abominable maître me vois-je obligé de servir!





ACTE II

(Le théâtre représente une campagne, au bord de la mer.)

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLOTTE, PIERROT

CHARLOTTE. Notre dinse, Piarrot, tu t'es trouvé à bien à point.

PIERROT. Parguenne! il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'une éplingue qu'ils ne se sayant nayés tous deux.

CHARLOTTE. C'est donc le coup de vent d'à matin qui les avait ranvarsés dans la mar?

PIERROT. Aga, quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela est venu; car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc, j'étions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la tête : car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler, et moi, par fouas, je batifole

itou. En batifolant donc, pisque batifoler y a, j'ai aparçu de tout loin queuque chose qui grouillait dans gliau, et qui venait comme envars nous par secousses. Je voyais cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyais que je ne voyais plus rien. « Eh! Lucas, c'ai-je fait, je pense que vlà des hommes qui nageant là-bas. — Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble. — Palsanguenne! c'ai-je fait, je n'ai point la vue trouble, ce sont des hommes. — Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barlue. — Veux-tu gager, c'ai-je fait, que je n'ai point la barlue, c'ai-je fait, et que ce sont deux hommes, c'ai-je fait, qui nageant droit ici? c'ai-je fait. — Morguenne! ce m'a-t-il fait, je gage que non. — Oh! ça, c'ai je fait, veux-tu gager dix sols que si? — Je le veux bian, ce m'a-t-il fait, et pour te montrer, vlà argent su jeu, ce m'a-t-il fait. » Moi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi; j'ai bravement bouté à tarre quatre pièces tapées et cinq sols en doubles, jerniguenne, aussi hardiment que si j'avais avalé un varre de vin; car je sis hasardeux, moi, et je vas à la débandade. Je savais bian ce que je faisais pourtant. Queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé, que j'avons vu les deux hommes tout à plain, qui nous faisiant signe de les aller querir; et moi de tirer auparavant les enjeux. « Allons, Lucas, c'ai-je dit, tu vois bian qu'ils nous appelont; allons vite à leu secours. — Non, ce m'a-t-il dit, il m'ont fait pardre. » Oh! donc, tanquia qu'à la parfin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin caha, que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sant dépouillés tout nus pour se sécher, et pis il y en est venu encore deux de la même bande qui s'équiant

sauvés tout seuls, et pis Mathurine est arrivée là, à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

CHARLOTTE. Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pu mieux fait que les autres?

PIERROT. Oui, c'est le maître. Il faut que ce soit queuque gros, gros monsieur, car il a du dor à son habit tout depis le haut jusqu'en bas; et ceux qui le servont sont des monsieux eux-mêmes; et stapandant, tout gros monsieur qu'il est, il serait par ma fique nayé si je n'aviomme été là.

CHARLOTTE. Ardez un peu!

PIERROT. Oh! parguenne, sans nous, il en avait pour sa maine de fèves.

CHARLOTTE. — Est-il encore cheux toi tout nu, Piarrot?

PIERROT. Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon Guieu, je n'en avais jamais vu s'habiller. Que d'histoires et d'engigorniaux boutont ces messieux-là les courtisans! Je me pardrais là dedans, pour moi, et j'étais tout ébaubi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête, et ils boutont ça, après tout, comme un gros bonnet de filasse. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerions tout brandis, toi et moi. En glieu d'haut-de-chausse, ils portont un garde-robe aussi large que d'ici à Pâques; en glieu de pourpoint, de petites brassières qui ne leu venont pas jusqu'au brichet; et, en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau, aveuc quatre grosses houppes de linge qui leu pendont sur l'estomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands entonnois de passement aux jambes, et, parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soyont farcis

tout depis un bout jusqu'à l'autre, et ils sont faits d'eune façon que je me romprais le cou aveuc.

CHARLOTTE. Par ma fi, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT. Oh! acoute un peu auparavant, Charlotte. J'ai queuque autre chose à te dire, moi.

CHARLOTTE. Eh bian! dis, qu'est-ce que c'est?

PIERROT. Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sais bian, et je sommes pour être mariés ensemble; mais, marguenne, je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTTE. Quement? qu'est-ce que c'est donc qu'iglia?

PIERROT. Iglia que tu me chagraines l'esprit, franchement.

CHARLOTTE. Et quement donc?

PIERROT. Tétiguenne! tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE. Ah! ah! n'est que ça?

PIERROT. Oui, ce n'est que ça, et c'est bian assez.

CHARLOTTE. Mon Guieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la même chose.

PIERROT. Je te dis toujou la même chose, parce que c'est toujou la même chose; et si ce n'était pas toujou la même chose, je ne te dirais pas toujou la même chose.

CHARLOTTE. Mais qu'est-ce qu'il te faut? que veux-tu?

PIERROT. Jerniguenne! je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE. Ess-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT. Non, tu ne m'aimes pas; et si, je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achète, sans reproche, des rubans à tous les marciers qui passont; je me romps le cou à t'aller dénicher des marles; je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient ta fête : et tout ça, comme si je me frappais la tête contre un

mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTTE. Mais, mon Guieu, je t'aime aussi.

PIERROT. Oui, tu m'aimes d'une belle dégaine!

CHARLOTTE. Quement veux-tu donc qu'on fasse?

PIERROT. Je veux que l'en fasse comme l'en fait quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTTE. Ne t'aimé-je pas aussi comme il faut?

PIERROT. Non. Quand ça est, ça se voit, et l'en fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse, comme elle est assottée du jeune Robain; alle est toujou autour de li à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos. Toujou al li fait queuque niche, ou li baille queuque taloche en passant; et l'autre jour qu'il était assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous li, et le fit choir tout de son long par tarre. Jarni! vla où l'en voit les gens qui aimont; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraie souche de bois; et je passerais vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerais pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventreguenne! ça n'est pas bian, après tout; et t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTTE. Que veux-tu que j'y fasse? C'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

PIERROT. Ignia himeur qui quienne. Quand en a de l'amiquié pour les personnes, l'en en baille toujou queuque petite signifiance

CHARLOTTE. Enfin je t'aime autant que je pis; et si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuqu'autre.

PIERROT. Eh bian, vlà pas mon compte? Tétigué! si tu m'aimais, me dirais-tu ça?

CHARLOTTE. Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

PIERROT. Morgué! queu mal te fais-je? Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE. Eh bian! laisse faire aussi, et ne me presse point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup, sans y songer.

PIERROT. Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE, *donnant sa main*. Hé bian! quien.

PIERROT. Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE. J'y ferai tout ce que je pourrai; mais il faut que ça vienne de lui-même. Pierrot, est-ce là ce monsieur?

PIERROT. Oui, le vlà.

CHARLOTTE. Ah! mon Guieu, qu'il est gentil, et que ç'aurait été dommage qu'il eût été nayé!

PIERROT. Je revians tout à l'heure; je m'en vas boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ai eue.



SCÈNE II

Don JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE
dans le fond du théâtre.

Don JUAN. Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avions fait; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent

de mon esprit tout le chagrin que me donnait le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déjà jeté des dispositions à ne pas me souffrir longtemps de pousser des soupirs.

SGANARELLE. Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. A peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grâce au ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tou-de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées et vos amours cr... *(Voyant Don Juan prendre un air menaçant.)* Paix! coquin que vous êtes! vous ne savez ce que vous dites, et Monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

DON JUAN, *apercevant Charlotte.* Ah! ah! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle? As-tu rien vu de plus joli, et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?

SGANARELLE. Assurément! *(A part.)* Autre pièce nouvelle.

DON JUAN, *à Charlotte.* D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable? Quoi! dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes?

CHARLOTTE. Vous voyez, Monsieur.

DON JUAN. Êtes vous de ce village?

CHARLOTTE. Oui, Monsieur

DON JUAN. Et vous y demeurez?

CHARLOTTE. Oui, Monsieur.

DON JUAN. Vous vous appelez...?

CHARLOTTE. Charlotte, pour vous servir.

DON JUAN. Ah! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants!

CHARLOTTE. Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

DON JUAN. Ah! n'ayez point de honte d'entendre

dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu. s'il vous plaît : ah! que cette taille est jolie! Haussez un peu la tête, de grâce : ah! que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entièrement : ah! qu'ils sont beaux! Que je voie un peu vos dents, je vous prie : ah! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHARLOTTE. Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DON JUAN. Moi, me railler de vous? Dieu m'en garde. Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE. Je vous suis bien obligée, si ça est.

DON JUAN. Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis; et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE. Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DON JUAN. Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE. Fi, Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

DON JUAN. Ha! que dites-vous là? Elles sont les plus belles du monde; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE. Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites; et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

DON JUAN. Hé! dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée sans doute?

CHARLOTTE. Non, Monsieur; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DON JUAN. Quoi! une personne comme vous serait

la femme d'un simple paysan! Non, non, c'est profaner tant de beautés, et nous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage et rendre justice à vos charmes : car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt, sans doute; mais quoi! c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté : et l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on ferait une autre en six mois.

CHARLOTTE. Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous me dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieux, et que vous autres courtisans êtes des enjôleux, qui ne songez qu'à abuser les filles.

DON JUAN. Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE, *à part*. Il n'a garde.

CHARLOTTE. Voyez-vous, Monsieur, il n'y a pas de plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne, mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerais mieux me voir morte que de me voir déshonorée.

DON JUAN. Moi, j'aurais l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous? Je serais assez lâche pour vous déshonorer? Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur; et pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus grand témoignage? M'y voilà prêt quand

vous voudrez, et je prends à témoin l'homme que voilà, de la parole que je vous donne.

SGANARELLE. Non, non, ne craignez point. Il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

DON JUAN. Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres; et s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi; et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de craintes; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse; et pour moi, je l'avoue, je me percerais le cœur de mille coups, si j'avais eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTTE. Mon Dieu, je ne sais si vous dites vrai ou non; mais vous faites que l'on vous croit.

DON JUAN. Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas? et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?

CHARLOTTE. Oui, pourvu que ma tante le veuille.

DON JUAN. Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE. Mais, au moins, Monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie; il y aurait de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

DON JUAN. Comment! il me semble que vous doutiez encore de ma sincérité? Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables? Que le ciel...

CHARLOTTE. Mon Dieu, ne jurez point, je vous crois.

DON JUAN. Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.
CHARLOTTE. Oh! Monsieur, attendez que je soyons mariés, je vous prie. Après ça, je vous baiserai tant que vous voudrez.
DON JUAN. Eh bien! belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que par mille baisers je lui exprime le ravissement où je suis...



SCÈNE III

DON JUAN, SGANARELLE, PIERROT
CHARLOTTE

PIERROT, *se mettant entre eux deux et poussant Don Juan.* Tout doucement, Monsieur; tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop, et vous pourriez gagner la purésie.
DON JUAN, *repoussant rudement Pierrot.* Qui m'amène cet impertinent?
PIERROT. Je vous dis qu'ous vous tegniez, et qu'ous ne caressiez point nos accordées.
DON JUAN, *continue de le repousser.* Ah! que de bruit!
PIERROT. Jerniguenne! ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.
CHARLOTTE, *prenant Pierrot par le bras.* Et laisse-le faire aussi, Piarrot.
PIERROT. Quement? que je le laisse faire? Je ne veux pas, moi.
DON JUAN. Ah!

PIERROT. Tétiguenne! parce que vous êtes monsieur, ous viendrez caresser nos femmes à note barbe? Allez-v's-en caresser les vôtres.
DON JUAN. Heu?
PIERROT. Heu! *(Don Juan lui donne un soufflet.)* Tétigué! ne me frappez pas. *(Autre soufflet.)* Oh! jernigué! *(Autre soufflet.)* Ventregué! *(Autre soufflet.)* Palsangué! morguenne! ça n'est pas bian de battre les gens, et ce n'est pas là la récompense de v's avoir sauvé d'être nayé.
CHARLOTTE. Piarrot, ne te fâche point.
PIERROT. Je me veux fâcher; et t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajole.
CHARLOTTE. Oh! Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses. Ce monsieur veut m'épouser, et tu ne dois pas te bouter en colère.
PIERROT. Quement? jerni! tu m'es promise.
CHARLOTTE. Ça n'y fait rien, Piarrot; si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne madame?
PIERROT. Jernigué! non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.
CHARLOTTE. Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine. Si je sis madame, je te ferai gagner queuque chose, et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous.
PIERROT. Ventreguenne! je gny en porterai jamais, quand tu m'en payerais deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il dit? Morguenne! si j'avais su ça tantôt, je me serais bian gardé de le tirer de gliau, et je gli aurais baillé un bon coup d'aviron sur la tête.
DON JUAN, *s'approchant de Pierrot pour le frapper.* Qu'est-ce que vous dites?
PIERROT, *se mettant derrière Charlotte.* Jerniguenne! je ne crains parsonne.

DON JUAN, *passant du côté où est Pierrot.* Attendez-moi un peu.

PIERROT, *repassant de l'autre côté de Charlotte.* Je me moque de tout, moi.

DON JUAN. *courant après Pierrot.* Voyons cela.

PIERROT, *se sauvant encore derrière Charlotte.* J'en avons bian vu d'autres.

DON JUAN. Ouais!

SGANARELLE. Eh! Monsieur, laissez là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre. *(A Pierrot, en se mettant entre lui et Don Juan.)* Écoute, mon pauvre garçon, retire-toi, et ne lui dis rien.

PIERROT, *passant devant Sganarelle, et regardant fièrement Don Juan.* Je veux lui dire, moi!

DON JUAN, *lève la main pour donner un soufflet à Pierrot, qui baisse la tête, et Sganarelle reçoit le soufflet.* Ah! je vous apprendrai...

SGANARELLE, *regardant Pierrot, qui s'est baissé pour éviter le soufflet.* Peste soit du maroufle!

DON JUAN, *à Sganarelle.* Te voilà payé de ta charité.

PIERROT. Jarni! je vas dire à sa tante tout ce ménage-ci.

DON JUAN, *à Charlotte.* Enfin je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, et je ne changerais pas mon bonheur à toutes les choses du monde. Que de plaisirs quand vous serez ma femme, et que...



SCÈNE IV

Don JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE SGANARELLE

SGANARELLE, *apercevant Mathurine*. Ah ! ah !

MATHURINE, *à Don Juan*. Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte ? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi ?

Don JUAN, *bas à Mathurine*. Non ; au contraire, c'est elle qui me témoignait une envie d'être ma femme, et je lui répondais que j'étais engagé à vous.

CHARLOTTE, *à Don Juan*. Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine ?

Don JUAN, *bas à Charlotte*. Elle est jalouse de me voir vous parler, et voudrait bien que je l'épousasse ; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE. Quoi ! Charlotte...

Don JUAN, *bas à Mathurine*. Tout ce que vous lui direz sera inutile, elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE. Quement donc ! Mathurine...

Don JUAN, *bas à Charlotte*. C'est en vain que vous lui parlerez, vous ne lui ôterez point cette fantaisie.

MATHURINE. Est-ce que...

Don JUAN, *bas à Mathurine*. Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTTE. Je voudrais...

Don JUAN, *bas à Charlotte*. Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE. Vramant...

Don JUAN, *bas à Mathurine*. Ne lui dites rien, c'est une folle.

CHARLOTTE. Je pense...

DON JUAN, *bas à Charlotte*. Laissez-la là, c'est une extravagante.
MATHURINE. Non, non, il faut que je lui parle.
CHARLOTTE. Je veux voir un peu ses raisons.
MATHURINE. Quoi!...
DON JUAN, *bas à Mathurine*. Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.
CHARLOTTE. Je...
DON JUAN, *bas à Charlotte*. Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.
MATHURINE. Holà! Charlotte, ça n'est pas bien de courir su le marché des autres.
CHARLOTTE. Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que Monsieur me parle.
MATHURINE. C'est moi que Monsieur a vue la première.
CHARLOTTE. S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde, et m'a promis de m'épouser.
DON JUAN, *bas à Mathurine*. Eh bien! que vous ai-je dit?
MATHURINE, *à Charlotte*. Je vous baise les mains; c'est moi, et non pas vous, qu'il a promis d'épouser.
DON JUAN, *bas à Charlotte*. N'ai-je pas deviné?
CHARLOTTE. A d'autres, je vous prie; c'est moi, vous dis-je.
MATHURINE. Vous vous moquez des gens; c'est moi, encore un coup.
CHARLOTTE. Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.
MATHURINE. Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.
CHARLOTTE. Est-ce, Monsieur, que vous lui avez promis de l'épouser?
DON JUAN, *bas à Charlotte*. Vous vous raillez de moi.

MATHURINE. Est-il vrai, Monsieur, que vous lui avez donné parole d'être son mari ?
DON JUAN, *bas à Mathurine.* Pouvez-vous avoir cette pensée ?
CHARLOTTE. Vous voyez qu'al le soutient.
DON JUAN, *bas à Charlotte.* Laissez-la faire.
MATHURINE. Vous êtes témoin comme al l'assure.
DON JUAN, *bas à Mathurine.* Laissez-la dire.
CHARLOTTE. Non, non, il faut savoir la vérité.
MATHURINE. Il est question de juger ça.
CHARLOTTE. Oui, Mathurine, je veux que Monsieur vous montre votre bec jaune.
MATHURINE. Oui, Charlotte, je veux que Monsieur vous rende un peu camuse.
CHARLOTTE. Monsieur, videz la querelle, s'il vous plaît.
MATHURINE. Mettez-nous d'accord, Monsieur.
CHARLOTTE, *à Mathurine.* Vous allez voir.
MATHURINE, *à Charlotte.* Vous allez voir vous-même.
CHARLOTTE, *à Don Juan.* Dites.
MATHURINE, *à Don Juan.* Parlez.
DON JUAN, *embarrassé, leur dit à toutes deux.* Que voulez-vous que je dise ? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage ? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas en elle-même de quoi se moquer des discours de l'autre, et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse ? Tous les discours n'avancent point les choses : il faut faire, et non pas dire; et les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je vous veux mettre

d'accord; et l'on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. *(Bas, à Mathurine.)* Laissez-lui croire ce quelle voudra. *(Bas, à Charlotte.)* Laissez-la se flatter dans son imagination. *(Bas, à Mathurine.)* Je vous adore. *(Bas, à Charlotte.)* Je suis tout à vous. *(Bas, à Mathurine.)* Tous les visages sont laids auprès du vôtre. *(Bas, à Charlotte.)* On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. *(Haut.)* J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

CHARLOTTE, *à Mathurine.* Je suis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE, *à Charlotte.* C'est moi qu'il épousera.

SGANARELLE, *arrêtant Charlotte et Mathurine.* Ah! pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi, l'une et l'autre : ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans votre village.

DON JUAN, *dans le fond du théâtre, à part.* Je voudrais bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE, *à ces filles.* Mon maître est un fourbe; il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres; c'est l'épouseur du genre humain, et... *(Apercevant Don Juan.)* Cela est faux, et quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe, il n'a pas dessein de vous tromper, et n'en a point abusé d'autres. Ah! tenez, le voilà, demandez-le plutôt à lui-même.

DON JUAN, *regardant Sganarelle, et le soupçonnant d'avoir parlé.* Oui!

SGANARELLE. Monsieur, comme le monde est plein de médisants, je vais au-devant des choses; et je leur disais que, si quelqu'un leur venait dire du

3

mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, et ne manquassent pas de lui dire qu'il en aurait menti.
DON JUAN. Sganarelle!
SGANARELLE, *à Charlotte et à Mathurine.* Oui, Monsieur est homme d'honneur; je le garantis tel.
DON JUAN. Hon!
SGANARELLE. Ce sont des impertinents.



SCÈNE V

DON JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE MATHURINE, SGANARELLE

LA RAMÉE, *bas, à Don Juan.* Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.
DON JUAN. Comment?
LA RAMÉE. Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment. Je ne sais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi, mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé et auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse, et le plus tôt que vous pourrez sortir d'ici sera le meilleur.
DON JUAN, *à Charlotte et à Mathurine.* Une affaire pressante m'oblige de partir d'ici; mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée, et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain au soir. *(Charlotte et Mathurine s'éloignent.)* Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagème, et éluder adroitement le

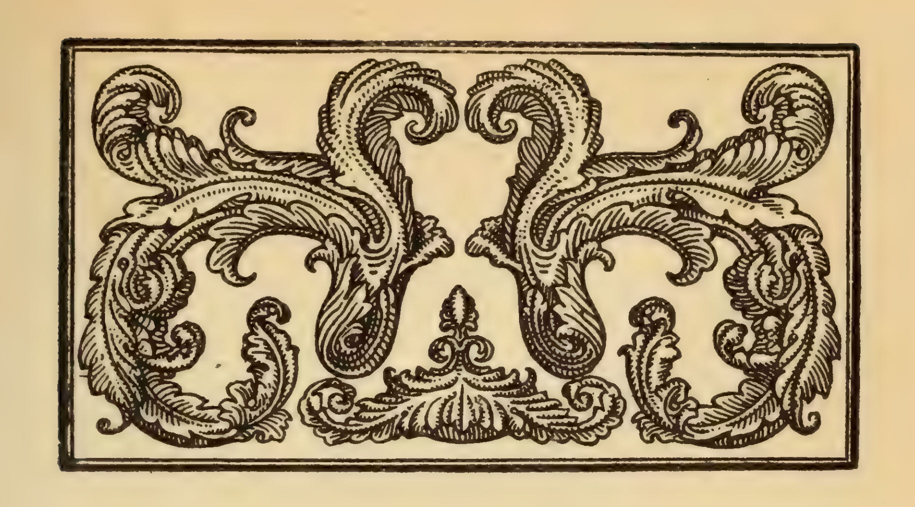
malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle se revête de mes habits, et moi...

SGANARELLE. Monsieur, vous vous moquez : m'exposer à être tué sous vos habits, et...

DON JUAN. Allons, vite! c'est trop d'honneur que je vous fais, et bien heureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.

SGANARELLE. Je vous remercie d'un tel honneur. *(Seul.)* Ô ciel! puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grâce de n'être point pris pour un autre!





ACTE III

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE PREMIÈRE

DON JUAN *en habit de campagne,* SGANARELLE *en médecin.*

SGANARELLE. Ma foi, Monsieur, avouez que j'ai eu raison, et que nous voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'était point du tout à propos, et ceci nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

DON JUAN. Il est vrai que te voilà bien, et je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE. Oui? c'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, et il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais savez-vous, Monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre, et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme?

DON JUAN. Comment donc?
SGANARELLE. Cinq ou six paysans et paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.
DON JUAN. Tu leur as répondu que tu n'y entendais rien?
SGANARELLE. Moi? point du tout! J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit; j'ai raisonné sur le mal, et leur ai fait des ordonnances à chacun.
DON JUAN. Et quels remèdes encore leur as-tu ordonnés?
SGANARELLE. Ma foi, Monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper; j'ai fait mes ordonnances à l'aventure, et ce serait une chose plaisante si les malades guérissaient et qu'on m'en vînt remercier.
DON JUAN. Et pourquoi non? Par quelle raison n'aurais-tu pas les mêmes privilèges qu'ont tous les autres médecins? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès, et tu peux profiter comme eux du bonheur du malade, et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature.
SGANARELLE. Comment, Monsieur! vous êtes aussi impie en médecine?
DON JUAN. C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.
SGANARELLE. Quoi! vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique?
DON JUAN. Et pourquoi veux-tu que j'y croie?
SGANARELLE. Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant vous voyez depuis un temps que le vin émétique fait bruire ses fuseaux. Ses miracles ont

converti les plus incrédules esprits, et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

DON JUAN. Et quel?

SGANARELLE. Il y avait un homme qui depuis six jours était à l'agonie, on ne savait plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisaient rien; on s'avisa, à la fin, de lui donner de l'émétique...

DON JUAN. Il réchappa, n'est-ce pas?

SGANARELLE. Non, il mourut.

DON JUAN. L'effet est admirable.

SGANARELLE. Comment! il y avait six jours entiers qu'il ne pouvait mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?

DON JUAN. Tu as raison.

SGANARELLE. Mais laissons là la médecine, où vous ne croyez point, et parlons des autres choses; car cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes, et que vous ne me défendez que les remontrances.

DON JUAN. Eh bien?

SGANARELLE. Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au ciel?

DON JUAN. Laissons cela.

SGANARELLE. C'est-à-dire que non. Et à l'enfer?

DON JUAN. Hé!

SGANARELLE. Tout de même. Et au diable, s'il vous plaît?

DON JUAN. Oui, oui.

SGANARELLE. Aussi peu. Ne croyez-vous point à l'autre vie?

DON JUAN. Ah! ah! ah!

SGANARELLE. Voilà un homme que j'aurai bien

de la peine à convertir. Et, dites-moi un peu, le moine bourru, qu'en croyez-vous, eh?

Don JUAN. La peste soit du fat!

SGANARELLE. Et voilà ce que je ne puis souffrir; car il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru, et je me ferais pendre pour celui-là. Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde : qu'est-ce donc que vous croyez?

Don JUAN. Ce que je crois?

SGANARELLE. Oui.

Don JUAN. Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

SGANARELLE. La belle croyance et les beaux articles de foi que voilà! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, Monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris; mais avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut; et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée, sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces... ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui

sont là, et qui... Oh! dame, interrompez-moi donc, si vous voulez : je ne saurais disputer si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me laissez parler par belle malice.

DON JUAN. J'attends que ton raisonnement soit fini.

SGANARELLE. Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauraient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droit, à gauche, en avant, en arrière, tourner...

(Il se laisse tomber en tournant.)

DON JUAN. Bon! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé.

SGANARELLE. Morbleu! je suis bien sot de m'amuser à raisonner avec vous. Croyez ce que vous voudrez : il m'importe bien que vous soyez damné!

DON JUAN. Mais, tout en raisonnant, je crois que nous sommes égarés. Appelle un peu cet homme que voilà là-bas, pour lui demander le chemin.

SGANARELLE. Holà, ho! l'homme, ho! mon compère, ho! l'ami, un petit mot, s'il vous plaît.



SCÈNE II

Don JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE

SGANARELLE. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE. Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.

Don JUAN. Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE. Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône?

Don JUAN. Ah! ah! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE. Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

Don JUAN. Eh! prie le ciel qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE. Vous ne connaissez pas Monsieur, bon homme; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

Don JUAN. Quelle est ton occupation parmi ces arbres?

LE PAUVRE. De prier le ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

Don JUAN. Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise.

LE PAUVRE. Hélas! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.
DON JUAN. Tu te moques : un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.
LE PAUVRE. Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à me mettre sous les dents.
DON JUAN. Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah! ah! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.
LE PAUVRE. Ah! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché?
DON JUAN. Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or, ou non. En voici un que je te donne, si tu jures; tiens, il faut jurer.
LE PAUVRE. Monsieur...
DON JUAN. A moins de cela, tu ne l'auras pas.
SGANARELLE Va, va, jure un peu; il n'y a pas de mal.
DON JUAN. Prends, le voilà; prends, te dis-je; mais jure donc!
LE PAUVRE. Non, Monsieur; j'aime mieux mourir de faim.
DON JUAN. Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. *(Regardant dans la forêt.)* Mais que vois-je là? un homme attaqué par trois autres? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté. *(Il met l'épée à la main, et court au lieu du combat.)*



SCÈNE III

Don JUAN, Don CARLOS, SGANARELLE
au fond du théâtre.

SGANARELLE. Mon maître est un vrai enragé d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas. Mais, ma foi, le secours a servi, et les deux ont fait fuir les trois.

Don CARLOS, *remettant son épée.* On voit par la fuite de ces voleurs de quel secours est votre bras. Souffrez, Monsieur, que je vous rende grâce d'une action si généreuse, et que...

Don JUAN, *revenant l'épée à la main.* Je n'ai rien fait, Monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures, et l'action de ces coquins était si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains?

Don CARLOS. Je m'étais, par hasard, égaré d'un frère et de tous ceux de notre suite; et comme je cherchais à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, et qui, sans votre valeur, en auraient fait autant de moi.

Don JUAN. Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville?

Don CARLOS. Oui, mais sans y vouloir entrer; et nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisque enfin le plus doux succès en est toujours funeste, et que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quit-

ter le royaume. Et c'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite d'être asservi par les lois de l'honneur au dérèglement de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos et ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

Don JUAN. On a cet avantage qu'on fait courir le même risque et passer aussi mal le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de cœur. Mais ne serait-ce point une indiscrétion que de vous demander quelle peut être votre affaire?

Don CARLOS. La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret; et, lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, et à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, Monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger est une sœur séduite et enlevée d'un couvent, et que l'auteur de cette offense est un Don Juan Tenorio, fils de Don Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, et nous l'avons suivi ce matin, sur le rapport d'un valet qui nous a dit qu'il sortait à cheval, accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avait pris le long de cette côte; mais tous nos soins ont été inutiles, et nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu.

Don JUAN. Le connaissez-vous, Monsieur, ce Don Juan dont vous parlez?

Don CARLOS. Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vu, et je l'ai seulement ouï dépeindre à mon frère; mais la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie...

Don JUAN. Arrêtez, Monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, et ce serait à moi une espèce de lâcheté que d'en ouïr dire du mal.

Don CARLOS. Pour l'amour de vous, Monsieur, je n'en dirai rien du tout; et c'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connaissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal; mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action, et ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

Don JUAN. Au contraire, je vous y veux servir et vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de Don Juan, je ne puis pas m'en empêcher; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, et je m'engage à vous faire faire raison par lui.

Don CARLOS. Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures?

Don JUAN. Toutes celles que votre honneur peut souhaiter; et, sans vous donner la peine de chercher Don Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, et quand il vous plaira.

Don CARLOS. Cet espoir est bien doux, Monsieur, à des cœurs offensés; mais, après ce que je vous dois, ce me serait une trop sensible douleur que vous fussiez de la partie.

Don JUAN. Je suis si attaché à Don Juan, qu'il ne saurait se battre que je ne me batte aussi; mais enfin j'en réponds comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paraisse, et vous donne satisfaction.

Don CARLOS. Que ma destinée est cruelle! Faut-il que je vous doive la vie, et que Don Juan soit de vos amis!

SCÈNE IV

DON ALONSE ET TROIS SUIVANTS, DON CARLOS
DON JUAN, SGANARELLE

DON ALONSE, *sans voir Don Carlos ni Don Juan.* Faites boire là mes chevaux, et qu'on les amène après nous : je veux un peu marcher à pied. Ô ciel! que vois-je ici? Quoi! mon frère, vous voilà avec notre ennemi mortel?

DON CARLOS. Notre ennemi mortel?

DON JUAN, *se reculant trois pas et mettant fièrement la main sur la garde de son épée.* Oui, je suis Don Juan moi-même, et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

DON ALONSE, *mettant l'épée à la main.* Ah! traître, il faut que tu périsses, et...

(Sganarelle court se cacher.)

DON CARLOS. Ah! mon frère, arrêtez! Je lui suis redevable de la vie, et, sans le secours de son bras, j'aurais été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

DON ALONSE. Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance? Tous les services que nous rend une main ennemie ne sont d'aucun mérite pour engager notre âme; et s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, votre reconnaissance, mon frère, est ici ridicule; et comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

DON CARLOS. Je sais la différence, mon frère, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un et l'autre; et la reconnaissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure; mais

souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur-le-champ de la vie que je lui dois par un délai de notre vengeance, et lui laisse la liberté de jouir durant quelques jours du fruit de son bienfait.

Don ALONSE. Non, non, c'est hasarder notre vengeance que de la reculer, et l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures; et si vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

Don CARLOS. De grâce, mon frère...

Don ALONSE. Tous ces discours sont superflus : il faut qu'il meure.

Don CARLOS. Arrêtez-vous, dis-je, mon frère. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours, et je jure le ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, et je saurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée; et, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

Don ALONSE. Quoi! vous prenez le parti de notre ennemi contre moi; et, loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentiments pleins de douceur!

Don CARLOS. Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime, et ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux point, mon frère, demeurer redevable à mon ennemi, je lui ai une obligation dont il

faut que je m'acquitte avant toute chose. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante ; au contraire, elle en tirera de l'avantage, et cette occasion de l'avoir pu prendre la fera paraître plus juste aux yeux de tout le monde.

Don ALONSE. Ô l'étrange faiblesse et l'aveuglement effroyable de hasarder ainsi les intérêts de son honneur, pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique !

Don CARLOS. Non, mon frère, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je saurai bien la réparer, et je me charge de tout le soin de notre honneur ; je sais à quoi il nous oblige, et cette suspension d'un jour que ma reconnaissance lui demande ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. Don Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçu de vous, et vous devez par là juger du reste, croire que je m'acquitte avec même chaleur de ce que je dois, et que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentiments, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connaissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire, il en est de violents et de sanglants ; mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par Don Juan : songez à me la faire, je vous prie, et vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

Don JUAN. Je n'ai rien exigé de vous, et vous tiendrai ce que j'ai promis.

Don CARLOS. Allons, mon frère ; un moment de

douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir.



SCÈNE V

Don JUAN, SGANARELLE

Don JUAN. Holà! hé! Sganarelle!
SGANARELLE, *sortant de l'endroit où il était caché.* Plaît-il?
Don JUAN. Comment! coquin, tu fuis quand on m'attaque!
SGANARELLE. Pardonnez-moi, Monsieur; je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, et que c'est prendre médecine que de le porter.
Don JUAN. Peste soit l'insolent! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête! Sais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie?
SGANARELLE. Moi? non.
Don JUAN. C'est un frère d'Elvire.
SGANARELLE. Un...
Don JUAN. Il est assez honnête homme, il en a bien usé, et j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.
SGANARELLE. Il vous serait aisé de pacifier toutes choses.
Don JUAN. Oui, mais ma passion est usée pour Done Elvire, et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais, et je ne saurais me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui

m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE. Vous ne le savez pas?

DON JUAN. Non, vraiment.

SGANARELLE. Bon! c'est le tombeau que le Commandeur faisait faire lorsque vous le tuâtes.

DON JUAN. Ah! tu as raison; je ne savais pas que c'était de ce côté-ci qu'il était. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du Commandeur, et j'ai envie de l'aller voir.

SGANARELLE. Monsieur, n'allez point là.

DON JUAN. Pourquoi?

SGANARELLE. Cela n'est pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

DON JUAN. Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grâce, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(Le tombeau s'ouvre, où l'on voit un superbe mausolée et la statue du Commandeur.)

SGANARELLE. Ah! que cela est beau! les belles statues! le beau marbre! les beaux piliers! Ah! que cela est beau! Qu'en dites-vous, Monsieur?

DON JUAN. Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé durant sa vie d'une assez simple demeure, en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE. Voici la statue du Commandeur.

DON JUAN. Parbleu! le voilà bon avec son habit d'empereur romain!

SGANARELLE. Ma foi, Monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, et qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me feraient

peur si j'étais tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

DON JUAN. Il aurait tort, et ce serait mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.

SGANARELLE. C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

DON JUAN. Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE. Vous moquez-vous? Ce serait être fou que d'aller parler à une statue.

DON JUAN. Fais ce que je te dis.

SGANARELLE. Quelle bizarrerie! Seigneur Commandeur... *(A part.)* Je ris de ma sottise, mais c'est mon maître qui me la fait faire. *(Haut.)* Seigneur Commandeur, mon maître Don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui. *(La statue baisse la tête.)* Ha!

DON JUAN. Qu'est-ce? Qu'as-tu? Dis donc, veux-tu parler?

SGANARELLE *fait le même signe que lui a fait la statue, et baisse la tête*. La statue...

DON JUAN. Eh bien! que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE. Je vous dis que la statue...

DON JUAN. Eh bien! la statue? Je t'assomme si tu ne parles.

SGANARELLE. La statue m'a fait signe.

DON JUAN. La peste le coquin!

SGANARELLE. Elle m'a fait signe, vous dis-je; il n'est rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même, pour voir; peut-être...

DON JUAN. Viens, maraud, viens. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie; prends garde. Le seigneur Commandeur voudrait-il venir souper avec moi?

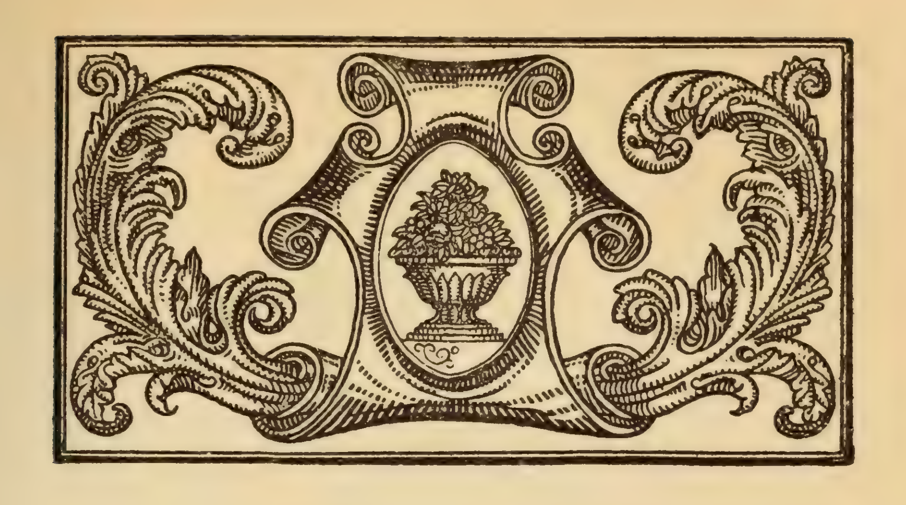
(La statue baisse encore la tête.)

SGANARELLE. Je ne voudrais pas en tenir dix pistoles. Eh bien, Monsieur?

DON JUAN. Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE, *seul*. Voilà de mes esprits forts. qui ne veulent rien croire!





ACTE IV

(Le théâtre représente l'appartement de Don Juan.)

SCÈNE PREMIÈRE

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN

DON JUAN, *à Sganarelle*. Quoi qu'il en soit, laissons cela : c'est une bagatelle, et nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vue.

SGANARELLE. Eh! Monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vu des yeux que voilà. Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête; et je ne doute point que le ciel, scandalisé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre et pour vous retirer de..

DON JUAN. Écoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottes moralités, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeler quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, et te rouer de mille coups. M'entends-tu bien?

SGANARELLE. Fort bien, Monsieur, le mieux du

monde. Vous vous expliquez clairement; c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours; vous dites les choses avec une netteté admirable.

DON JUAN. Allons! qu'on me fasse souper le plus tôt que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.



SCÈNE II

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN

LA VIOLETTE. Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE. Bon! voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier! De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, et que ne lui disais-tu que Monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE. Il y a trois quarts d'heure que je lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là dedans pour attendre.

SGANARELLE. Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN. Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un double.



SCÈNE III

Don JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN

Don JUAN, *faisant de grandes civilités.* Ah! Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIMANCHE. Monsieur, je vous suis fort obligé.

Don JUAN, *parlant à ses laquais.* Parbleu! coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. DIMANCHE. Monsieur, cela n'est rien.

Don JUAN, *à M. Dimanche.* Comment! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis!

M. DIMANCHE. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

Don JUAN. Allons, vite, un siège pour monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE. Monsieur, je suis bien comme cela.

Don JUAN. Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.

M. DIMANCHE. Cela n'est point nécessaire.

Don JUAN. Ôtez ce pliant, et apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE. Monsieur, vous vous moquez, et...

Don JUAN. Non, non, je sais ce que je vous dois; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE. Monsieur...
Don JUAN. Allons, asseyez-vous.
M. DIMANCHE. Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...
Don JUAN. Mettez-vous là, vous dis-je.
M. DIMANCHE. Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour...
Don JUAN. Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.
M. DIMANCHE. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...
Don JUAN. Parbleu! Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.
M. DIMANCHE. Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...
Don JUAN. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.
M. DIMANCHE. Je voudrais bien...
Don JUAN. Comment se porte madame Dimanche, votre épouse?
M. DIMANCHE. Fort bien, Monsieur, Dieu merci,
Don JUAN. C'est une brave femme.
M. DIMANCHE. Elle est votre servante, Monsieur. Je venais...
Don JUAN. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?
M. DIMANCHE. Le mieux du monde.
Don JUAN. La jolie petite fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.
M. DIMANCHE. C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...
Don JUAN. Et le petit Colin? Fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?
M. DIMANCHE. Toujours de même, Monsieur. Je...
Don JUAN. Et votre petit chien Brusquet? Gronde-

t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M DIMANCHE. Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chevir.

Don JUAN. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE. Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...

Don JUAN, *lui tendant la main.* Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

M. DIMANCHE. Monsieur, je suis votre serviteur.

Don JUAN. Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE. Vous m'honorez trop. Je...

Don JUAN. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIMANCHE. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

Don JUAN. Et cela est sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE. Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, Monsieur...

Don JUAN. Oh çà! Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi!

M. DIMANCHE. Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

Don JUAN, *se levant.* Allons, vite un flambeau pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. DIMANCHE, *se levant aussi.* Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(Sganarelle ôte les sièges promptement.)

Don JUAN. Comment! je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE. Ah! Monsieur...

DON JUAN. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE. Si...

DON JUAN. Voulez-vous que je vous reconduise?

M. DIMANCHE. Ah! Monsieur, vous vous moquez! Monsieur...

DON JUAN. Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. *(Il sort.)*

SGANARELLE. Il faut avouer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.

M. DIMANCHE. Il est vrai; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE. Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous; et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

M. DIMANCHE. Je le crois. Mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE. Oh! ne vous mettez pas en peine : il vous payera le mieux du monde.

M. DIMANCHE. Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE. Fi! ne parlez pas de cela.

M. DIMANCHE. Comment? Je...

SGANARELLE. Ne sais-je pas bien que je vous dois?

M. DIMANCHE. Oui, mais...

SGANARELLE. Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. DIMANCHE. Mais mon argent...

SGANARELLE, *prenant M. Dimanche par le bras.* Vous moquez-vous?
M. DIMANCHE. Je veux...
SGANARELLE, *le tirant.* Eh!
M. DIMANCHE. J'entends...
SGANARELLE, *le poussant.* Bagatelles!
M. DIMANCHE. Mais...
SGANARELLE, *le poussant encore.* Fi!
M. DIMANCHE. Je...
SGANARELLE, *le poussant tout à fait hors du théâtre.* Fi! vous dis-je.



SCÈNE IV

Don LOUIS, Don JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE

LA VIOLETTE, *à Don Juan.* Monsieur, voilà monsieur votre père.
Don JUAN. Ah! me voici bien! Il me fallait cette visite pour me faire enrager.
Don LOUIS. Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre; et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils

avec des ardeurs nonpareilles, je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; et ce fils que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis? Ah! quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Etes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sortis d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leurs vertus, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né; ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature; que la vertu est le premier titre de noblesse; que je

regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, et que je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous.

Don JUAN. Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

Don LOUIS. Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme. Mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions ; que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver par ta punition la honte de t'avoir fait naître.

(Il sort.)



SCÈNE V

Don JUAN, SGANARELLE

Don JUAN. Eh ! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils.

(Il se met dans son fauteuil.)

SGANARELLE. Ah ! Monsieur, vous avez tort.

Don JUAN. J'ai tort ?

SGANARELLE, *tremblant*. Monsieur...

Don JUAN, *se levant de son siège*. J'ai tort ?

SGANARELLE. Oui, Monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez

mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent? Un père venir faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de pareille nature! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre? J'admire votre patience, et, si j'avais été à votre place, je l'aurais envoyé promener. *(Bas, à part.)* Ô complaisance maudite! à quoi me réduis-tu?

Don JUAN. Me fera-t-on souper bientôt?



SCÈNE VI

Don JUAN, Done ELVIRE *voilée,* RAGOTIN SGANARELLE

RAGOTIN. Monsieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

Don JUAN. Que pourrait-ce être?

SGANARELLE. Il faut voir.

Done ELVIRE. Ne soyez point surpris, Don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que j'étais ce matin. Ce n'est plus cette Done Elvire qui faisait des vœux contre vous, et dont l'âme irritée ne jetait que menaces et ne respirait que vengeance. Le ciel a banni de mon âme

toutes ces indignes ardeurs que je sentais pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier; et il n'a laissé dans mon cœur pour vous qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt.

Don JUAN, *à Sganarelle*. Tu pleures, je pense!

SGANARELLE. Pardonnez-moi.

Done ELVIRE. C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du ciel, et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, Don Juan, je sais tous les dérèglements de votre vie; et ce même ciel, qui m'a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, et de vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenue, grâces au ciel, de toutes mes folles pensées; ma retraite est résolue, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter par une austère pénitence le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurais une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devînt un exemple funeste de la justice du ciel; et ce me sera une joie incroyable si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce,

Don Juan, accordez-moi pour dernière faveur cette douce consolation; ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes; et si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

SGANARELLE, *à part*. Pauvre femme!

Done ELVIRE. Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous; j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous; et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Don Juan, je vous le demande avec larmes; et si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE, *à part*. Cœur de tigre!

Done ELVIRE. Je m'en vais après ce discours, et voilà tout ce que j'avais à vous dire.

Don JUAN. Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra.

Done ELVIRE. Non, Don Juan, ne me retenez pas davantage.

Don JUAN. Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

Done ELVIRE. Non, vous dis-je, ne perdons point de temps en discours superflus. Laissez-moi vite aller, ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis.



SCÈNE VII

Don JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN

Don JUAN. Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint?

SGANARELLE. C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

Don JUAN. Vite à souper.

SGANARELLE. Fort bien.

Don JUAN, *se mettant à table.* Sganarelle, il faut songer à s'amender pourtant.

SGANARELLE. Oui-da!

Don JUAN. Oui, ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous.

SGANARELLE. Oh!

Don JUAN. Qu'en dis-tu?

SGANARELLE. Rien. Voilà le souper.

(Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.)

Don JUAN. Il me semble que tu as la joue enflée : qu'est-ce que c'est? Parle donc, qu'as-tu là?

SGANARELLE. Rien.

Don JUAN. Montre un peu. Parbleu! c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vite une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, et cet abcès le pourrait étouffer. Attends : voyez comme il était mûr! Ah! coquin que vous êtes!

SGANARELLE. Ma foi, Monsieur, je voulais voir si

votre cuisinier n'avait point mis trop de sel ou trop de poivre.

DON JUAN. Allons, mets-toi là, et mange. J'ai affaire de toi quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois.

SGANARELLE *se met à table.* Je le crois bien, Monsieur! je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde.

(A Ragotin qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte dès que Sganarelle tourne la tête.)

Mon assiette! mon assiette! Tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu! petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes! Et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos!

(Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette.)

DON JUAN. Qui peut frapper de cette sorte?

SGANARELLE. Qui diable nous vient troubler dans notre repas?

DON JUAN. Je veux souper en repos, au moins, et qu'on ne laisse entrer personne.

SGANARELLE. Laissez-moi faire, je m'y en vais moi-même.

DON JUAN, *voyant venir Sganarelle effrayé.* Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

SGANARELLE, *baissant la tête comme a fait la statue.* Le... qui est là?

DON JUAN. Allons voir, et montrons que rien ne me saurait ébranler.

SGANARELLE. Ah! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?



SCÈNE VIII

Don JUAN, LA STATUE du Commandeur
SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN

Don JUAN, *à ses gens*. Une chaise et un couvert. Vite donc!

(Don Juan et la statue se mettent à table.)

(A Sganarelle.) Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE. Monsieur, je n'ai plus faim.

Don JUAN. Mets-toi là, te dis-je. A boire! A la santé du Commandeur! Je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE. Monsieur, je n'ai pas soif.

Don JUAN. Bois et chante ta chanson, pour régaler le Commandeur.

SGANARELLE. Je suis enrhumé, Monsieur.

Don JUAN. Il n'importe, allons! Vous autres *(à ses gens)*, venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE. Don Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage ?

Don JUAN. Oui, j'irai, accompagné du seul Sganarelle.

SGANARELLE. Je vous rends grâce, il est demain jeûne pour moi.

Don JUAN, *à Sganarelle*. Prends ce flambeau.

LA STATUE. On n'a pas besoin de lumière quand on est conduit par le ciel.





ACTE V

(Le théâtre représente une campagne.)

SCÈNE PREMIÈRE

Don LOUIS, Don JUAN, SGANARELLE

Don LOUIS. Quoi! mon fils, serait-il possible que la bonté du ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites est-il bien vrai? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, et puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion?

Don JUAN, *faisant l'hypocrite*. Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs; je ne suis plus le même d'hier au soir, et le ciel tout d'un coup a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon âme et dessillé mes yeux; et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, et m'étonne comme le ciel les a pu souffrir si longtemps, et n'a pas vingt fois sur ma tête laissé tomber

les coups de sa justice redoutable. Je vois les grâces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes, et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées, et m'efforcer d'en obtenir du ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler; et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de guide, et sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

DON LOUIS. Ah! mon fils, que la tendresse d'un père est aisément rappelée, et que les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre mot de repentir! Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue: je jette des larmes de joie; tous mes vœux sont satisfaits, et je n'ai plus rien désormais à demander au ciel. Embrassez-moi, mon fils, et persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais tout de ce pas porter l'heureuse nouvelle à votre mère, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, et rendre grâces au ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.



SCÈNE II

Don JUAN, SGANARELLE

SGANARELLE. Ah! Monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti! Il y a longtemps que j'attendais cela; et voilà, grâce au ciel, tous mes souhaits accomplis.

Don JUAN. La peste le benêt!

SGANARELLE. Comment, le benêt?

Don JUAN. Quoi! tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche était d'accord avec mon cœur?

SGANARELLE. Quoi! ce n'est pas... Vous ne... Votre... *(A part.)* Oh! quel homme! quel homme! quel homme!

Don JUAN. Non, non, je ne suis point changé, et mes sentiments sont toujours les mêmes.

SGANARELLE. Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante?

Don JUAN. Il y a bien quelque chose là dedans que je ne comprends pas; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme; et si j'ai dit que je voulais corriger ma conduite et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourraient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence; et je suis bien aise d'avoir un témoin

du fond de mon âme, et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE. Quoi! vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant vous ériger en homme de bien?

DON JUAN. Et pourquoi non? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque pour abuser le monde!

SGANARELLE. Ah! quel homme! quel homme!

DON JUAN. Il n'y a plus de honte maintenant à cela : l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée, et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui de sa main ferme la bouche à tout le monde et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les attire tous sur les bras; et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connaît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres; ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se sont fait un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde? On a beau savoir leurs intrigues

et les connaître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens; et quelque baissement de tête, un soupir mortifié et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver, et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes; mais j'aurai soin de me cacher, et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai sans me remuer prendre mes intérêts à toute la cabale, et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais, et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je serai le vengeur des intérêts du ciel; et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets qui, sans connaissance de cause, crieront en public contre eux, qui les accableront d'injures et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.

SGANARELLE. Ô ciel! qu'entends-je ici? Il ne vous manquait plus que d'être hypocrite, pour vous achever de tout point, et voilà le comble des abominations. Monsieur, cette dernière-ci m'emporte, et je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi ce qu'il vous plaira; battez-moi, assommez-moi de coups, tuez-moi si vous voulez : il faut que je décharge mon cœur, et qu'en valet fidèle je vous dise ce que je dois. Sachez, Monsieur, que tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise; et, comme dit fort bien cet auteur que je ne

connais pas, l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche; la branche est attachée à l'arbre; qui s'attache à l'arbre suit de bons préceptes; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles; les belles paroles se trouvent à la cour; à la cour sont les courtisans; les courtisans suivent la mode; la mode vient de la fantaisie; la fantaisie est une faculté de l'âme; l'âme est ce qui nous donne la vie; la vie finit par la mort; la mort nous fait penser au ciel; le ciel est au-dessus de la terre; la terre n'est point la mer; la mer est sujette aux orages; les orages tourmentent les vaisseaux; les vaisseaux ont besoin d'un bon pilote; un bon pilote a de la prudence; la prudence n'est point dans les jeunes gens; les jeunes gens doivent obéissance aux vieux; les vieux aiment les richesses; les richesses font les riches; les riches ne sont pas pauvres; les pauvres ont de la nécessité; nécessité n'a pas de loi; qui n'a point de loi vit en bête brute; et, par conséquent, vous serez damné à tous les diables.

Don JUAN. Ô le beau raisonnement!

SGANARELLE. Après cela si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.



SCÈNE III

Don CARLOS, Don JUAN, SGANARELLE

Don CARLOS. Don Juan, je vous trouve à propos, et je suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous, pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde, et que je me suis, en votre

présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur; et il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie, et pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.

DON JUAN, *d'un ton hypocrite.* Hélas! je voudrais bien, de tout mon cœur, vous donner la satisfaction que vous souhaitez; mais le ciel s'y oppose directement; il a inspiré à mon âme le dessein de changer de vie, et je n'ai point d'autre pensée maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanités, et de corriger désormais par une austère conduite tous les dérèglements criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

DON CARLOS. Ce dessein, Don Juan, ne choque point ce que je dis, et la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le ciel vous inspire.

DON JUAN. Hélas! point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris : elle a résolu sa retraite, et nous avons été touchés tous deux en même temps.

DON CARLOS. Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle et de notre famille; et notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

DON JUAN. Je vous assure que cela ne se peut. J'en avais, pour moi, toutes les envies du monde, et je me suis, même encore aujourd'hui, conseillé au ciel pour cela; mais lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devais point songer à votre sœur, et qu'avec elle assurément je ne ferais point mon salut.

Don CARLOS. Croyez-vous, Don Juan, nous éblouir par ces belles excuses ?
Don JUAN. J'obéis à la voix du ciel.
Don CARLOS. Quoi ! vous voulez que je me paye d'un semblable discours ?
Don JUAN. C'est le ciel qui le veut ainsi.
Don CARLOS. Vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent, pour la laisser ensuite ?
Don JUAN. Le ciel l'ordonne de la sorte.
Don CARLOS. Nous souffrirons cette tache en notre famille ?
Don JUAN. Prenez-vous-en au ciel.
Don CARLOS. Eh quoi ! toujours le ciel !
Don JUAN. Le ciel le souhaite comme cela.
Don CARLOS. Il suffit, Don Juan, je vous entends. Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, et le lieu ne le souffre pas ; mais, avant qu'il soit peu, je saurai vous trouver.
Don JUAN. Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque point de cœur, et que je sais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent ; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre ; le ciel m'en défend la pensée ; et si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.
Don CARLOS. Nous verrons, de vrai, nous verrons !



SCÈNE IV

Don JUAN, SGANARELLE

SGANARELLE. Monsieur, quel diable de style prenez-vous là ? Ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerais bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'espérais toujours de votre salut; mais c'est maintenant que j'en désespère; et je crois que le ciel, qui vous a souffert jusques ici, ne pourra souffrir du tout cette dernière horreur.

Don JUAN. Va, va, le ciel n'est pas si exact que tu penses; et si toutes les fois que les hommes...

SGANARELLE, *apercevant un spectre.* Ah ! Monsieur, c'est le ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.

Don JUAN. Si le ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.



SCÈNE V

Don JUAN, SGANARELLE, UN SPECTRE *en femme voilée.*

LE SPECTRE. Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du ciel; et s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

SGANARELLE. Entendez-vous, Monsieur ?

Don JUAN. Qui ose tenir ces paroles ? Je crois connaître cette voix.

SGANARELLE. Ha! Monsieur, c'est un spectre, je le reconnais au marcher.

Don JUAN. Spectre, fantôme ou diable, je veux voir ce que c'est.

(Le spectre change de figure, et représente le Temps avec sa faux à la main.)

SGANARELLE. Ô ciel! Voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure?

Don JUAN. Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur; et je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit.

(Le spectre s'envole, dans le temps que Don Juan le veut frapper.)

SGANARELLE. Ah! Monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jetez-vous vite dans le repentir.

Don JUAN. Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.



SCÈNE VI

LA STATUE du Commandeur, Don JUAN, SGANARELLE

LA STATUE. Arrêtez. Don Juan. Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

Don JUAN. Oui. Où faut-il aller?

LA STATUE. Donnez-moi la main.

Don JUAN. La voilà.

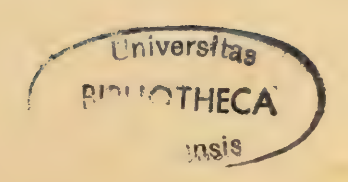
LA STATUE. Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste; et les grâces du ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

Don JUAN. Ô ciel! que sens-je? un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah!

(Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Don Juan; la terre s'ouvre et l'abîme, et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.)

SGANARELLE. Ah! mes gages! mes gages! Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content; il n'y a que moi seul de malheureux, qui, après tant d'années de service, n'ai point d'autre récompense que de voir à mes yeux l'impiété de mon maître punie par le plus épouvantable châtiment du monde. Mes gages! mes gages! mes gages!







DIJON — DARANTIERE



CE PQ 1821
1922 V3
COO MOLIERE, JEA MOLIERE, 1
ACC# 1388888

0275947-01-8 CE